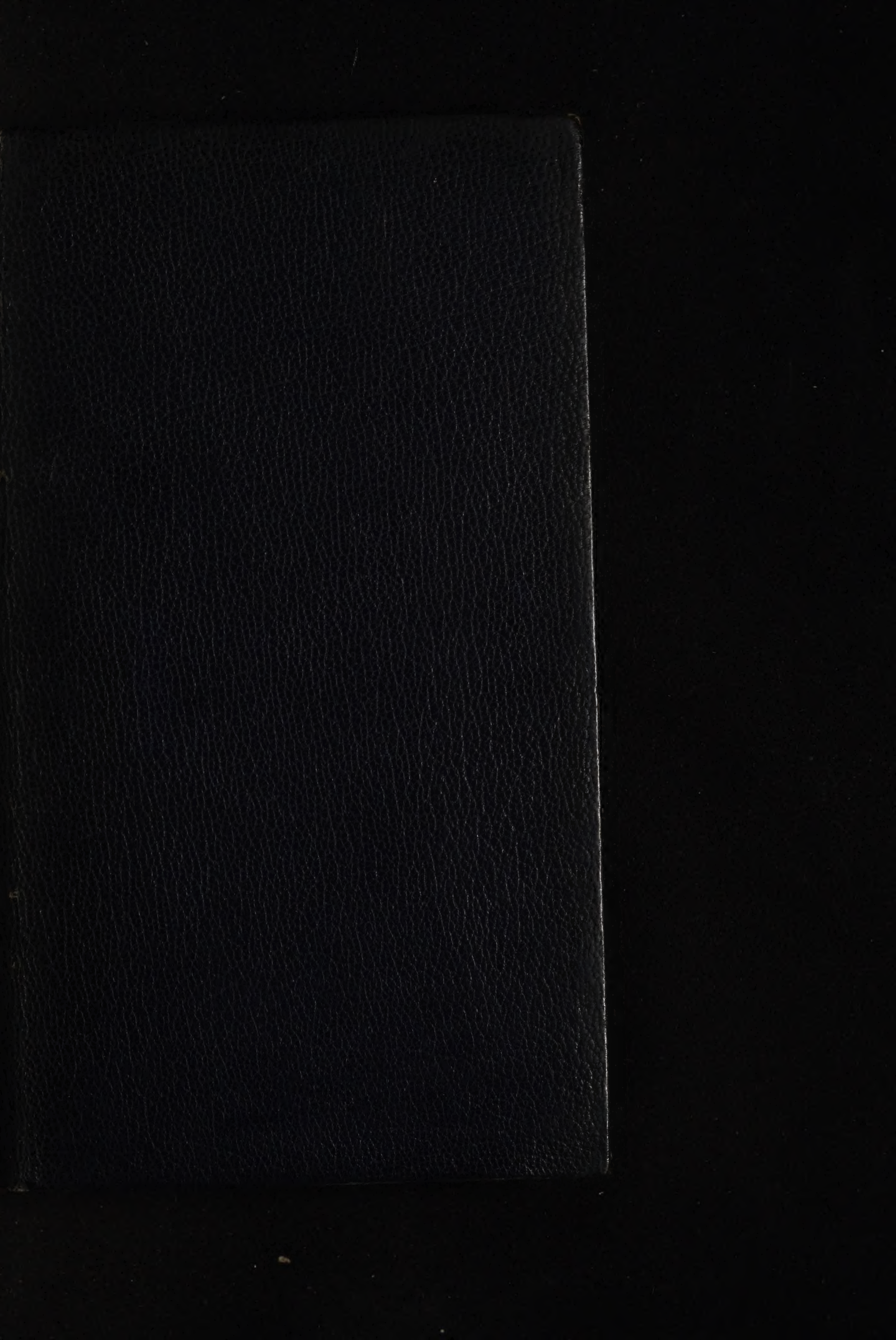






LVG
DVN

aut. : chevalier d'Arvieux

Notes : Jean de la Roque

Arvieux

VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROY
LOUIS XIV.
DANS LA PALESTINE,

vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, connus sous le nom de Bedoüins, ou d'Arabes Scenites, qui se disent la vraïe posterité d'Ismaël fils d'Abraham.

Où il est traité des Mœurs & des Coûtumes de cette Nation.

Avec la Description generale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismaël Abulfeda, traduite en François sur les meilleurs Manuscrits, avec des Notes.

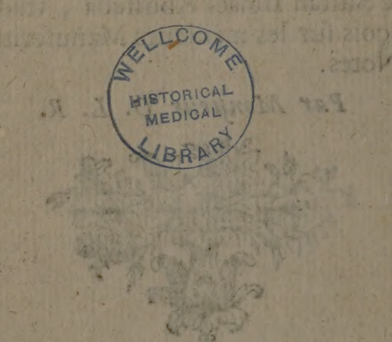
Par Monsieur D. L. R.



A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à saint André.

M. DCC. XVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





A
MONSEIGNEUR
ROUILLÉ
CHEVALIER SEIGNEUR
DU COUDRAY,
CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,
DIRECTEUR DES FINANCES,
ET DU CONTROLLE GENERAL.


ONSEIGNEUR,

Quoique l'interêt & la flaterie ayent introduit l'usage des Epîtres dedicatoires, usage presque aussi an-

cien que la Republique des Lettres, il s'est toûjours trouvé des Auteurs assés amateurs de la vertu pour faire leur offrande independemment de ces deux motifs. Pour moi, MONSEIGNEUR, en vous presentant cet Ouvrage, j'ose vous assurer que je n'ai que la reconnoissance, & ma propre satisfaction pour objet.

Il me suffit d'être François pour vous devoir beaucoup; car que ne doit-on point à ces Hommes d'élite, qui comme vous, MONSEIGNEUR, ont toûjours été devoüés au service de la Patrie, & aux interêts de l'Etat? Toute la France sçait que dés vôtre jeunesse, vous avez été emploïé aux plus grandes Negociations, & que vous vous en êtes acquitté avec toute la dignité, & tout le succés qu'on pourroit attendre d'un Ministre le plus consommé. Rome, Genes, Turin; c'est-à-dire, tout ce que l'Europe a de plus raffiné dans la Politique, ont été les témoins de cette verité.

Des services si marqués, & si heureusement rendus, n'auroient pas

manqué de vous élever aux premieres dignités, si vous aviez pû, MONSEIGNEUR, ne pas retrouver en vous, au milieu des applaudissemens, ce fonds inépuisable de modestie, qui vous a toûjours fait mépriser les Grandeurs humaines, & les faveurs de la Fortune.

Cependant vous ne pûtes pas dans la suite refuser une Charge unique, qui vous conduisit, comme malgré vous, à la Direction des Finances, Charge que vous avez exercée d'une maniere digne de vous, jusqu'à ces tems malheureux, où jugeant impossible de travailler au bonheur public, par la fatalité des conjonctures, vous trouvâtes à propos d'en sortir avec le même empressement que d'autres auroient eu pour y arriver.

Alors rendu à Vous-même, Vous ne futes plus occupé, à l'imitation des plus grands Hommes de l'Antiquité, que de l'amour de la Sagesse, & de l'étude des Lettres: mais cet heureux loisir n'a pu durer long-tems, il Vous

a été ravi par les besoins de l'Etat, & par la distinction marquée par le Grand Prince qui le regit, lorsqu'il Vous a rappellé pour en faire de nouveau les fonctions dans l'esprit de regle & de justice, qui anime presentement les Conseils qu'il a établis.

Je puis dire, MONSEIGNEUR, que c'est un vrai bonheur pour nous; car depuis que Vous avez pris part à l'administration de cette partie du Gouvernement la plus importante, & la plus difficile à manier, tout le monde a lieu d'esperer de voir enfin regner, avec l'ordre une heureuse abondance dans les Finances, ce qui conduit sûrement au soulagement, & à la felicité des Peuples.

*Permettez-moi, MONSEIGNEUR, de Vous marquer aussi une reconnoissance particuliere en qualité de Citoïen d'une Ville celebre dans tous les tems, la * Sœur de Rome, la Rivale d'Athenes, ou plutôt l'Athenes des Gaules, la Maîtresse des Etudes & des Sciences, l'a-*

* Ciceron & Tacite en parlant de Marseille.

bord universel des belles Lettres, & de la Politesse, le Siege de cette fameuse Académie, qui n'a point eu de Superieure dans le monde, Marseille enfin aujourd'hui dans une espece d'accablement par la décadence de son commerce, & par l'état de ses affaires, laquelle se promet de se revoir degagée, & florissante par l'application que vous donnez, avec le Conseil, à ses interêts particuliers au milieu de tant d'autres grandes occupations.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, MONSEIGNEUR, que vôtre Nom nous est propice. Aprés que le feu Roi eût pacifié les troubles de Marseille par sa presence, & qu'un fameux Ministre eût reglé la forme du Gouvernement politique par un Edit, Jean Roüillé Comte de Meslay, vôtre Oncle paternel, mit pour ainsi dire, la derniere main à cet ouvrage, en travaillant efficacement au degagement de nos biens, & en rendant nos fortunes certaines par l'acquitement des dettes publiques. Il fut ensuite le

Protecteur du Peuple contre l'avidité des Traitans dans toutes les occasions, où sous pretexte des interêts du Roi, ceux-ci voulurent l'opprimer. Aussi la memoire de ce grand Magistrat, sera toûjours precieuse à ma Patrie, & son nom s'éternisera dans nos Fastes déja illustrés par les monumens de ses bienfaits.

Heritier des vertus de cet excellent Homme, & digne Fils d'un Pere qui a rempli si noblement sa carriere dans d'autres Provinces, orné d'ailleurs des grandes qualités qui vous sont propres, Vous fourniriez ici, MONSEIGNEUR, la matiere d'un Eloge fort étendu, si j'étois assez temeraire pour l'entreprendre. C'est beaucoup pour moi, si l'ouvrage d'un Prince qui joignoit comme Vous l'étude des belles Lettres au soin des affaires de l'Etat, & ce que j'aï ajoûté d'une Nation, qui n'étoit pas assez connuë des Européens; c'est beaucoup pour moi, dis-je; si tout cela peut meriter quelque attention de vôtre part.

Vous arrêter par un plus long discours, ce seroit pêcher contre le bien public, perdre mon principal objet de veuë, & mal profiter de l'occasion que j'ai heureusement trouvée de Vous témoigner le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
LA ROQUE.



AVERTISSEMENT.

APRE'S avoir parlé aſſés au long dans mon Voïage de l'Arabie Heureuſe, des Arabes qui vivent dans les Villes, & ailleurs, qui cultivent le Commerce & les Arts, ſous les loix & l'obéïſſance des Rois de la même Nation; j'ai crû que c'étoit pour moi une eſpece d'engagement de produire auſſi les Mœurs & les Coûtumes d'un autre Peuple de même nom, lequel n'occupant ni Villes ni Villages, & ne poſſedant ni maiſons ni heritages, paſſent d'un lieu & d'une Province à une autre, ſans avoir de demeure fixe, & ne rend de vraïe obéïſſance qu'à ſes principaux Chefs appellés Emirs;

* Peuple que les plus grands Conquerans n'ont jamais pû ſubjuguer, aſſés peu connu juſqu'à preſent des Européens, & dont la plûpart de nos Voïageurs ont parlé fort confuſément. Mais comme tout ce que nous avons à dire ſur ce ſujet, eſt dû à la curioſité & à l'exactitude de Monſieur le Chevalier d'Arvieux, dont le nom eſt en réputation parmi les gens de Lettres qui s'appliquent aux Langues & à l'Hiſtoire de l'Orient, il eſt juſte qu'à cette occaſion nous le faſſions connoître plus particulierement, & que nous rendions à ſa memoire l'honneur & la reconnoiſſance qui lui ſont dûs.

Eloge de M. le Chevalier d'Arvieux,

Laurens d'Arvieux nâquit à Marſeille le 21. Juin 1635. d'une noble

* Selon Diodore de Sicile, les Arabes du Deſert ont toûjours deffendu leur liberté, & n'ont pû être ſubjugués ni par les Aſſyriens, ni par les Medes, ni par les Perſes, ni par les Macédoniens. On peut ajoûter qu'ils ne l'ont été ni par les Romains, ni par aucune des Puiſſances qui leur ont ſuccedé. Diodore appelle ces Arabes Nabathiens, du nom de leur Pere Nabajoth, l'un des douze fils d'Iſmael.

& ancienne famille de la même Ville, originaire de Toſcane. Il perdit ſon pere dés ſa plus tendre jeuneſſe; mais un Gentilhomme de ſes parens trouvant en lui des diſpoſitions heureuſes, prit un ſoin particulier de ſon éducation. Aprés les Etudes ordinaires on vit paroître en ce jeune homme une inclination dominante pour les Langues & pour les Voïages du Levant.

Il ſuivit de bonne heure cette inclination, car dés l'année 1653. il paſſa la mer avec le Gentilhomme dont nous venons de parler, lequel alloit exercer le Conſulat de France à Seyde: c'eſt là, & dans les autres Villes de la Syrie, & de la Paleſtine, que M. d'Arvieux pendant un ſejour de douze années, acquit une parfaite intelligence des Langues Orientales, ſçavoir l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe, le Turc, & le Perſan, avec un uſage ſi ſûr & ſi familier de ces trois dernieres Langues, qu'il ſembloit aux plus habiles qu'il

ne pouvoit avoir appris que celle qu'on lui entendoit parler. Il joignit à cette intelligence, ou pour mieux dire, il acquit par ce moïen une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne, de la Politique, des Coûtumes, des Mœurs, & de l'Erudition des Nations du Levant.

Monſieur d'Arvieux revint à Marſeille au mois d'Octobre de l'année 1665. n'aïant encore qu'environ trente ans, & joignant aux avantages de l'eſprit celui d'être grand, bien fait de ſa perſonne, & naturellement fort éloquent. Peu de tems aprés il vint à Paris, ſe produiſit à la Cour, & s'attacha particulierement à Madame la Marêchalle de la Mothe, Gouvernante des Enfans de France.

Il eut par là occaſion de faire connoître ſes talens aux Miniſtres, en ſorte qu'en l'année 1668. le Roi lui fit l'honneur de l'envoïer à Tunis pour y negocier un Traité, de quoi il s'acquitta avec tant

de ſuccés, qu'il procura la liberté à trois cens quatre-vingts Eſclaves François, parmi leſquels étoit M. de Colombiere, Chevalier de Malte, fort qualifié. Ces Eſclaves pouſſés par un ſentiment de reconnoiſſance, firent enſemble, à leur retour, une bourſe de ſix cens piſtoles, qui fut preſentée de leur part à Monſieur d'Arvieux par un de ſes amis; mais il la refuſa genereuſement.

Au commencement de l'année 1672. le Roi lui confia une Commiſſion plus importante, en l'envoïant à la Porte Othomane, chargé des ordres & des prétentions de ſa Majeſté, prétentions qu'il ſoutînt avec tant de force & tant de prudence, qu'il obtint enfin tout ce qu'il demanda au nom du Roi. Des François qui étoient alors à Conſtantinople, ont rendu ce témoignage, qu'en cette occaſion les Miniſtres de la Porte admirerent également une éloquence noble, la pureté du langage Turc

dans la bouche de l'Envoïé de France, qui parla & negocia toûjours sans le ministere des Truchemens, & sa grande dexterité durant tout le cours de sa négociation. Il ne faut pas oublier que Monsieur d'Arvieux avoit à traiter avec un des plus grands Politiques du siecle, sçavoir le Vizir Ahmed Kupruli, fils du fameux Mehemet Kupruli, aussi grand Vizir.

Lorsque Monsieur d'Arvieux partit de la Cour pour Constantinople, M. de Turene cherchoit à s'instruire, ou à se fortifier sur les verités de la Religion contre les préjugés de sa naissance, & parce que les Ministres Protestans ne cessoient de publier que leur creance, au sujet de l'Eucharistie, étoit entierement conforme à celle des Grecs, malgré tout ce qui avoit déja été produit de contraire par les Docteurs Catholiques, M. de Turene, dis-je, chargea M. d'Arvieux de prendre là-dessus tous les éclaircissemens necessaires;

res; à quoi M. d'Arvieux ſatisfit avec toute l'exactitude & toute la fidelité poſſible, en s'adreſſant aux principaux Prelats & aux plus habiles gens du Patriarchat de Conſtantinople, qui lui declarerent authentiquement que l'Egliſe Grecque admettoit de tout tems le dogme de la tranſubſtantiation, & par conſequent la doctrine même de l'Egliſe Latine ſur le myſtere de l'Euchariſtie, quoique ſeparée d'elle par le ſchiſme, & dans des ſentimens differens ſur d'autres articles.

De retour en France M. d'Arvieux ſe fit connoître de plus en plus, & il ſe fit de nouveaux amis parmi les perſonnes les plus qualifiées de la Cour & de la Ville. M. le Chancelier, & Madame la Chanceliere Seguier, Madame la Ducheſſe de Verneuil, & toute la Maiſon de Bethune Sully, furent dans tous les tems ſes principaux protecteurs.

Il fut reçu Chevalier dans l'Or-

dre de Nôtre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jerusalem, le 22. Avril 1673. Le Roi lui donna alors une pension de mille livres sur l'Evêché d'Apt. L'année suivante il fut envoïé à Alger en qualité de Consul, emploi dont il s'acquitta dignement. En partant d'Alger le Divan lui accorda la liberté de deux cens quarante Esclaves François.

Environ dans ce tems-là M. de Pomponne lui confia l'original Turc des Capitulations, ou des nouveaux Traités * faits depuis peu de tems entre le Roi & le Grand Seigneur Mehemet IV. par le ministere de M. de Nointel, avec les Lettres du Sultan, & du Grand Vizir, écrites au Roi. M. d'Arvieux, aprés avoir assuré le Ministre que tout étoit dans les regles, & conforme aux intentions de sa Majesté, ce qu'il sçavoit parfaitement pour avoir été emploïé

* Ces capitulations sont dattées de l'année 1084. de l'Hegire, c'est-à-dire, 1673. de J. C.

dans la negociation, fit une traduction Françoise des Traités & des Lettres, & cette traduction fut imprimée à Marseille en l'année 1676. comme une piece curieuse & importante, qui sert encore aujourd'hui de regle au Commerce de cette Ville, & à tous les Sujets du Roi qui sont dans le Levant.

Enfin Monsieur Colbert, qui connoissoit parfaitement le merite de Monsieur d'Arvieux, & qui l'honoroit d'une bienveillance particuliere, le fit nommer au Consulat d'Alep, au mois de Juin 1679. Ce Consulat le plus considerable de tout le Levant, & qui comprenoit alors les Echelles de Chipre, de Tripoly, & d'Alexandrette, avoit toûjours été rempli par des personnes de distinction, & depuis peu par l'Illustre Monsieur Baron, dont nous aurons occasion de parler ailleurs, que le Roi avoit envoïé aux Indes, & qui ne pouvoit gueres être rem-

& pour remplir la cérémonie.

Monſieur d'Arvieux revint à Marſeille en l'année 1686. & il s'y fixa entierement, en épouſant le troiſiéme May 1689. une perſonne d'un grand merite, de laquelle il n'a point eu d'enfans.

Le Roi qui lui avoit donné en differens tems des gratifications, lui accorda encore une penſion de mille livres en l'année 1695. & le Grand Duc de Toſcane l'honora de ſes Lettres Patentes, datées du 8. Septembre 1697. par leſquelles ce Prince declare que le Chevalier d'Arvieux tire ſa nobleſſe de Florence, & que ſes Ancêtres en étoient ſortis.

Au reſte ſon amour pour les Lettres, & principalement pour tout ce qui s'appelle érudition Orientale, l'a toûjours fort occupé, ſur tout depuis ſa retraite à Marſeille, où il menoit une vie paiſible, partagée entre la Campagne & la Ville. Il a écrit pluſieurs Memoires ſur l'Hiſtoire moderne,

& ſur les affaires du Levant qui meriteroient de voir le jour. Mais dans les dernieres années de ſa vie il abandonna preſque toutes ſes études, pour ne plus s'appliquer qu'à celle de l'Ecriture Sainte, qu'il faiſoit dans les Langues originales, dans les paraphraſes, & dans les Commentaires des Orientaux, à quoi il prenoit un ſingulier plaiſir.

Il ne faut pas douter que Monſieur d'Arvieux, déja vertueux & rempli de Religion, n'ait extremément profité de cette étude pour le Ciel, par la maniere édifiante & toute chrétienne dont il a achevé ſa courſe le trentiéme jour d'Octobre 1702. âgé de 67. ans & quelques mois.

Le compte que je viens de rendre au Public, eſt tiré en partie des inſtructions qui m'ont été envoïées de Marſeille, priſes ſur les Memoires mêmes de Monſieur d'Arvieux, & en partie de ce que quelques amis particuliers, qui

l'ont fort connu en differens tems, m'ont rapporté, entre autres Monsieur Petis de la Croix, Interprete du Roi, qui l'avoit frequenté à Paris & à Marseille, & Monsieur Galland qui l'avoit cultivé à Constantinople.

Je me suis aussi souvenu en cette occasion de tout ce que le R. P. de Clermont, de la Compagnie de Jesus, Superieur de la Mission de Seyde, me dit de Monsieur d'Arvieux durant mon sejour à Seyde, & dans le voïage que nous fîmes ensemble dans les montagnes du Liban. Ce digne Religieux, dont la memoire me sera toûjours trés chere, résidoit à Alep lorsque Monsieur d'Arvieux y étoit Consul: ils avoient contracté ensemble une étroite amitié, & cette amitié étoit entretenuë par un commerce de Lettres, dont j'avois le plaisir de profiter. Le sçavant Jesuite vouloit bien quelquefois me communiquer celles de Monsieur d'Arvieux, & les réponses qu'il lui faisoit

Dans les années 1688. & 1689.

ſoit; c'eſt par là principalement que j'ai ſçu tout ce que j'ai remarqué de ſes études & de ſon application particuliere à celle de l'Ecriture ſainte.

On doit préſumer que M. d'Arvieux n'avoit pas mis la derniere main à l'ouvrage qui nous a engagé à parler de lui, ſur tout à l'égard du ſtile qui ſe trouve en pluſieurs endroits défectueux, & contraire à la delicateſſe & à la pureté de nôtre langue. Peut-être que ſon grand commerce avec les Langues étrangeres l'avoit rendu moins attentif à polir la ſienne, dequoi nous avons plus d'un exemple. Quoiqu'il en ſoit, pour rendre cet ouvrage plus digne de la curioſité du Public, j'ai tâché de le corriger de ces ſortes de defauts, mais je l'ai fait avec toute la circonſpection poſſible, & ſans toucher le moins du monde au fonds du ſujet. J'ai auſſi ajoûté quelques Notes, qui m'ont paru neceſſaires pour éclaircir pluſieurs endroits.

Il me reſte à dire que je dois la premiere connoiſſance de cet ouvrage à Monſieur Galland, qui l'avoit vû à Conſtantinople entre les mains de Monſieur d'Arvieux, & qui en a toûjours fait beaucoup de cas. C'eſt auſſi Monſieur Galland qui m'a déterminé de le donner au Public, aprés m'avoir facilité les moyens d'en recouvrer le Manuſcrit.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 25. *ligne* 25. ces talons, *lisez* ses talons.
page 40. *ligne* 8. le reduiroit, *lisez* le reduiroient.
pag. 44. *lignes* 25. & 26. *lisez* qu'un porc est, &c. & qu'il, &c.
pag. 56. *ligne* 23. carresses, *lisez* caresses, & ailleurs.
pag. 111. *ligne* 8. ue, *lisez* &c.
pag. 114. *dans la note*, dixitque &, *ôtez* &.
pag. 124. *ligne* 25. quelques parts, *lisez* quelque part.
pag. 134. *ligne* 17. de reste, *ajoutez* &.
pag. 167. *ligne* 9. visiter. *ôtez le point.*
pag. 248. *ligne* 2. ne mouchent, *lisez*, ne se mouchent.
pag. 257. *ligne premiere*, & *ôtez le.*
pag. 276. *ligne* 21. le, *lisez* les.
pag. 285. *ligne* 15. l'eviter, *lisez* l'executer.
pag. 288. *ligne* 22. affaire, *lisez* à faire.
pag. 310. *ajoûtez ce qui suit à la note qui est au bas.* Les Ecrits des Auteurs Arabes ne sont point rares dans l'Empire Turc, & sur tout à Constantinople, où Monsieur d'Arvieux n'avoit point encore été.
pag. 315. *ligne* 4. leur, *lisez* lui.

APPROBATION

De M. Burette, Conseiller, Lecteur & Professeur du Roi, Docteur Regent en la Faculte de Médecine de Paris, de l'Academie Royale des Inscriptions & belles Lettres, & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce *Voyage fait par ordre du Roi Louis XIV. dans la Palestine, vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, &c. par M. de la Roque*: & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec autant de plaisir, qu'il a vû celle du *Voyage de l'Arabie Heureuse*, publié par le même Auteur. Fait à Paris, ce 24. Octobre 1716. Signé, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs & Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé ANDRE' CAILLEAU, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer le *Voyage fait par ordre du Roy Louis XIV. dans la Palestine vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes, &c. avec une Description generale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismael Abulfeda, traduite en François avec des Notes,*

& le Voyage du Mont Liban, contenant la description de tout le Païs, compris sous le nom de Liban, & d'anti-Liban, &c. & la description des ruines d'Heliopolis, aujourd'hui Balbec, &c. avec un abbregé de la vie du Sieur de Chasteüil, & l'histoire du Prince Junes, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Cailleau, de faire imprimer lesdits Voïages en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Roïaume pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; comme aussi à tous Libraires Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ni contrefaire lesdits Voïages, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contr chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Voïages sera faite dans nôtre

Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie de sesdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaites, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour de Novembre l'an de grace mil sept cens seize, & de nôtre Regne le deuxiéme. Par le Roi en son Conseil, FOUQUET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 83. N. 100. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris, le* 25. *Novembre* 1716.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

VOYAGE



VOYAGE DE SEYDE AU CAMP DU GRAND EMIR, CHEF DES PRINCES ARABES DE LA PALESTINE;

Fait par ordre du Roy LOUIS XIV.

LORS que Monſieur Betandier Gentilhomme de Marſeille, eut accepté le Conſulat de Seyde, je me fis un devoir indiſpenſable de le ſuivre dans le Levant. Ce Gentilhomme avoit bien voulu prendre ſoin de mon éducation, il m'avoit tenu lieu de Pere ; & depuis que ſes bleſſures l'avoient obligé de ſe retirer du

ſervice, je ne l'avois jamais quitté.

J'étois donc auprés de luy quand il receut un ordre de la Cour, de s'emploïer efficacement envers les Puiſſances du Païs, pour faire rétablir les Religieux Carmes déchauſſés dans leur ancienne réſidence du Mont-Carmel; cette Montagne, avec toute la Samarie, & la Galilée, eſt une dépendance du Conſulat de Seyde. Il n'eſt pas beſoin d'avertir icy, que le Roy donne une protection particuliere à tout le Chriſtianiſme de l'Orient, & que les Miſſionnaires travaillent ſous cette protection.

Comme il s'agiſſoit d'aller négocier cette affaire ſur les lieux, & que le Conſul n'étoit plus en état de monter à cheval, il crut que je pourrois en ſa place executer les ordres du Roi, à cauſe que je ſçavois la langue du Païs, & qu'il me voïoit ſouvent avec les Arabes ſujets du principal Emir, avec lequel il falloit traiter: il m'ordonna donc de me préparer pour le voïage du

Mont-Carmel, où étoit le Camp de l'Emir.

Mon premier ſoin fut, aprés avoir laiſſé croître ma barbe, de m'habiller à l'Arabeſque pour n'être point reconnu ſur les chemins; & pour cela je pris un Turban, qui conſiſtoit en une calote de drap rouge, entourée d'un voile, ou écharpe de ſoie noire, raïée d'or, de deux aunes en quarré, dont la frange torſe, & longue d'un demi pied, pendoit ſur le front & à côté des joües, faiſant à peu prés le même ornement que les cheveux font au viſage. Un des bouts de cette écharpe, appellée *Buſtmani*, pendoit ſur le devant de mon épaule gauche, & l'autre qui étoit paſſé dans les replis de ſes detours, ſortoit du haut du bonnet, & formoit une maniere de panache, qui deſcendoit par derriere, juſques ſur le dos.

J'étois vétu d'une longue Robe de toile couleur de verd de mer, avec les manches ouvertes, d'où

celles de ma chemiſe ſortoient, & pendoient juſqu'à terre. Ma ceinture étoit de cuir ornée de plaques d'orfevrerie, avec des boucles & des agrafes qui s'accrochoient à une chaîne d'argent ; au côté gauche il y avoit une autre chaîne pour y attacher un couteau : j'avois un caleçon de toile par deſſous, & des bottines de maroquin jaune, & par deſſus le tout une maniere de manteau, appellé *Aba*, fait d'une eſpece de bourracan barriolé de blanc & de noir, avec de petites fleurs tiſſuës d'or. J'avois pour armes un ſabre, une hache penduë à la ſelle de mon cheval, & une lance à la main, ornée d'une plume d'Autruche dans le creux du fer.

En cet équipage, tout-à-fait ſemblable à celuy d'un Cavalier Arabe, je montai à cheval accompagné d'un homme du païs, & de quelques Domeſtiques ; armés de mouſquets & de piſtolets, & nous partîmes de Seyde le 16. Aouſt 1664.

Mes gens portoient le preſent

deſtiné pour l'Emir, & pour les principaux Arabes du Mont-Carmel ; car ce n'eſt pas la coûtume d'aller chez eux les mains vuides: ce preſent conſiſtoit en pluſieurs boëtes de confitures, en quelques aunes d'écarlate de Veniſe, en Tabac de Breſil, en bouteilles de Roſſoli, & en quelques * Chapelets de corail.

Nous allâmes coucher à Sour, qui eſt l'ancienne Tyr, le lendemain à Acre, & le jour ſuivant au Camp de l'Emir, aprés avoir rencontré beaucoup de Mores & d'Arabes pendant ces trois jours, qui me ſaluoient comme ſi j'étois de leur païs ; je leur répondois par des ſignes de tête avec le plus de gravité qu'il m'étoit poſſible, pour ne pas me faire connoître.

A mon arrivée au Camp de l'Emir, je trouvay un Officier du Pacha de Seyde, appellé Omar

* Les chapelets ſont d'un tres-ancien uſage dans l'Orient ; les Muſulmans s'en ſervent pour certaines prieres, & pour donner à Dieu un nombre fixe de benedictions & de loüanges par jour.

Aga, que je connoissois fort, qui me fit descendre sous sa tente, où il m'entretint pendant quelque temps de ce qui se passoit chez l'Emir, en attendant qu'il fût sorti de l'appartement de sa femme.

Ce Prince passa dans sa Tente d'audiance, qui étoit d'une toile verte, à la difference des autres, qui ne sont que de poil de chevre noir. Sa Cour grossit peu à peu, on y voyoit venir de tous côtés ceux qui avoient affaire à luy, & il fallut attendre que la foule fût un peu passée, pour faire ma premiere visite avec plus de liberté.

Ceux qui me virent arriver au Camp, suivi de gens habillés, & armés à la Turque, eurent la curiosité de sçavoir qui j'étois : on leur dit que j'étois un François qui venoit voir l'Emir ; cette nouvelle passa de l'un à l'autre jusqu'à ses domestiques, qui allerent luy en parler au même instant, comme d'une chose extraordinaire.

Dés que je fus averti que l'Emir

pag. 7



Le Grand Emir des Arabes du Desert

demandoit à me voir, je me mis en état de paroître devant luy ; mes valets, & trois autres domeſtiques de l'Officier Turc, qui voulut bien m'accompagner, marcherent devant, portant chacun quelque choſe du preſent que je devois luy offrir : en entrant dans ſa Tente, nous fîmes une premiere reverence, avant que de l'approcher ; il étoit aſſis, les jambes croiſées, à la maniere des Orientaux, ſur un tapis de Turquie, appuïé ſur un carreau de velours cramoiſy ; il avoit une longue pipe à la bouche, & tandis qu'il rêvoit en fumant, il s'amuſoit à découper un petit bâton blanc avec ſon couteau. L'Emir étoit habillé de toile blanche, il avoit une chemiſe dont les manches étoient extraordinairement larges, & ſi longues qu'elles traînoient juſqu'à terre : cette chemiſe & ſon caleçon de la même toile, étoient ornés d'une broderie de ſoye blanche ſur toutes les coûtures ; ſes pieds étoient nuds, mais extremement

propres. En ce païs-là on quitte les ſouliers pour ne pas ſalir les tapis : il portoit un Turban de mouſſeline fort negligé, dont les deux bouts brochés d'un tiſſu d'or, pendoient ſur ſes épaules, il avoit auſſi une eſpece de manteau à la Turque, de drap de Hollande couleur de feu, doublé d'un taffetas verd. Je connus par les gens qui étoient debout devant luy, & par les valets qui chaſſoient les mouches avec des éventails, plûtôt que par ſa figure, que c'étoit l'Emir, ſans cela on auroit eu de la peine à le diſtinguer entre pluſieurs autres perſonnes de ſa Cour qui avoient un plus grand air, & qui étoient habillées plus proprement que luy.

Mes domeſtiques étant arrivés devant l'Emir, ils firent une autre reverence, & une profonde inclination ; ils mirent enſuite mon preſent à ſes pieds, & luy aïant baiſé le bord de la robe, ils ſe rangerent à côté, & demeurerent debout, tenant leurs mains croiſées ſur le

ventre, ce qui en Orient eſt une marque de grand reſpect.

Je m'avançay un moment aprés, ſuivi d'Omar Aga, & aprés avoir ſalué l'Emir, nous nous approchâmes pour luy baiſer la main ; mais il la retira, & ſe contenta du ſemblant, voulant nous diſtinguer des gens du commun, à qui il la preſente luy-même ; ſoit qu'il ait deſſein de les flatter par cet honneur-là, ou qu'il veuille les obliger à faire leur devoir, en luy rendant cet hommage.

Aprés que ce Prince eût jetté quelques regards favorables ſur mon preſent, il porta ſes yeux de côté & d'autre ſans dire mot, en attendant ce Franc dont on luy avoit parlé; & comme il n'en voïoit aucune figure, il demanda enfin à le voir. Omar Aga, prenant la parole, luy dit, Seigneur, le voicy ce Franc, en me montrant à luy: il fut bien ſurpris alors, car il s'étoit attendu de voir un Franc habillé à la Françoiſe, & s'étant tour-

né vers ſes principaux Officiers, il leur dit : ce n'eſt pas là un Franc, & en s'addreſſant à moy: Eſt-il poſſible, me dit-il, que vous ſoyez Franc ? Je luy répondis que j'étois François, & je luy fis enſuite mon compliment, qu'il reçut fort gracieuſement.

Aprés que j'eus achevé de parler, il me dit : Il n'y a perſonne qui ne vous prenne pour un veritable Bedouin, vous étes habillé comme eux, & vous parlez notre Langue, les François ne la ſçavent pas : Je luy repondis que je voïageois depuis un aſſez long-tems dans les Etats du Grand Seigneur, & que l'étude, & les converſations que j'avois euës avec ſes Sujets, m'avoient appris quelque choſe de cette Langue : alors il me remercia du preſent que je luy avois fait, & me dit fort honnêtement que c'étoit bien aſſez de la peine que je m'étois donnée de le venir viſiter, ſans m'être mis en depenſe pour un preſent auſſi beau & auſſi rare en ce

païs-là, que celuy que je luy faisois. Je luy repliquay que le commerce que j'avois eu avec ceux de sa nation, m'avoit appris les bienseances & les usages du païs, quand on se presentoit devant les Seigneurs de son rang ; que je sçavois qu'il n'avoit pas besoin de ce que je luy donnois, aïant chez luy des choses plus rares & plus singulieres ; mais que je voulois satisfaire à la coûtume, & luy marquer mon respect.

L'Emir se tournant alors vers ses Officiers, leur dit, je ne vois pas que les Francs soient si barbares qu'on nous les dépeint, nous nous servons de leurs noms pour épouvanter les petits enfans, & nous leur disons qu'ils mangent les hommes, nous voïons cependant qu'ils sont fort honnêtes, & qu'ils ont comme nous du bon sens & de la raison. Je repondis à cela, qu'un des plus grands profits que les voïageurs retirent du commerce qu'ils ont avec les Etrangers, c'est

d'être détrompés des prejugés ordinaires à ceux qui ne ſortent point de leur païs : que par cette même raiſon on croit en France qu'il ne faut qu'être Arabe pour n'avoir rien d'humain que la figure, mais qu'on reviendroit agréablement de cette fauſſe opinion, ſi tous les Francs pouvoient avoir le même honneur que je recevois en cette Audience.

Ce Prince demanda enſuite ce qu'il pouvoit faire pour moy, & quel étoit le ſujet de mon voïage. Comme ce n'eſt pas la coûtume en ce païs de parler d'affaires le jour qu'on arrive, qui eſt deſtiné à la ceremonie, je luy repondis que c'étoit ſa grande reputation ſeule, qui m'avoit fait entreprendre ce voïage, & que je le priois bien fort de ſouffrir que je demeuraſſe quelques jours auprés de ſa perſonne : il me dit que j'en étois le maître, que je luy ferois un tres-grand plaiſir de reſter tant que je voudrois, en cas que je puſſe m'accommoder

de leur maniere de vivre, & qu'il feroit tout ſon poſſible pour me bien traiter ; enſuite il me fit aſſeoir auprés de luy, & il me queſtionna quelque temps ſur le gouvernement & ſur les coûtumes de notre païs. L'Emir & toute ſa Cour écouterent avec quelque plaiſir le petit detail que je leur fis ; mais quand je leur parlay de l'honnête liberté que les hommes ont avec les femmes, je remarquay que le Prince en rougit, & que toute ſa Cour en fut deconcertée : notre uſage ſur tout de ſaluer les Dames leur parut inſupportable : rien ne les choquoit tant que cela, ne pouvant pas comprendre comment un honnête homme ſouffroit que par un devoir de civilité on baisât ſa femme ou ſa fille en ſa preſence ; c'eſt, ſelon eux, offenſer l'honneur de toute la famille ; enfin ils reſterent tous ſi interdits, qu'aprés avoir fait paroître leur honte & leur étonnement par des geſtes & par des grimaces extraordinaires, on quitta

bien vîte cette matiere, pour en mettre une autre ſur le tapis.

Cependant on avoit ſervi dans un grand Baſſin de bois peint, toutes ſortes de fruits de la ſaiſon, l'Emir en prit d'abord, il m'en donna des premiers, puis il en diſtribua à toute la Compagnie, en jettant a pleines mains à ceux qui étoient les plus éloignés. On apporta enſuite quelques Paſteques, ou Melons d'eau rouges, & blancs, qui tinrent lieu de boiſſon dans cette collation, & aprés qu'elle fut deſſervie, on apporta du Tabac à fumer, on donna des Pipes toutes allumées à ceux qui en voulurent; l'Emir ſouhaita que j'en priſſe auſſi, un Negre m'en preſenta une fort propre, qu'il me fallut recevoir ſans en eſſuier le bout, car c'eſt une civilité d'en uſer ainſi, pour ne pas témoigner du dégoût pour celui qui me l'avoit donnée, ſuppoſant que ceux qui approchent la perſonne de l'Emir ſont nets, ſains & propres; le Maître même n'en uſe pas autrement à l'égard de ſes Domeſtiques.

Pendant qu'on fumoit on ſervit du Café dans de petites taſſes, & du Sorbet dans une grande Jatte de Porcelaine, qui en tenoit bien quatre pintes & qui paſſa de main en main, l'un la donnant à l'autre, aprés qu'il en avoit bû. On apporta à l'Emir un petit pot de grez, plein d'une Confection faite avec la plante que les Arabes appellent [a] *Berge*. C'eſt un diminutif de l'Opium: il a à peu prés la même qualité, & fait le même effet, quoiqu'avec moins de violence: il en prit de la groſſeur d'une noix, bût une Taſſe de Café par deſſus, & fuma enſuite une pipe de Tabac.

Il me preſſa d'en prendre une petite doſe, qu'il m'offrit honnêtement à la pointe de ſon Couteau,

a Ou plûtôt *Benge*: *& Bengh* c'eſt proprement la Juſquiame, qui à la qualité d'enyvrer & d'endormir. Les Arabes donnent auſſi ce nom de Benge aux feüilles de Chanvre preparées en conſerve en guiſe de Theriaque, parce qu'elles produiſent les mêmes effets que la Juſquiame: ils ſe ſervent auſſi frequemment de l'un que de l'autre.

& je ne pus pas le refuser, à cause que c'êtoit une faveur singuliere qu'il me faisoit : cette drogue ne me parut pas désagreable au goût, mais elle m'assoupit, & me fit rêver tout le reste de la journée, c'étoit aussi pour rêver que l'Emir en prenoit; car m'etant excusé d'en prendre la seconde fois qu'il voulut m'en donner, je luy demandai quel bien cela lui faisoit : il me conta que quand ce Berge commençoit à le travailler, il voïoit les Indes, & qu'une douce rêverie lui representoit tout ce qu'il y a au monde de plus agreable, que les vapeurs que cette composition luy portoit au cerveau, égayoient ses esprits, luy fortifioient la memoire, & fournissoient du raisonnement pour soûtenir une longue conversation : je remarquay pourtant que cette herbe lui avoit tellement affoibli les nerfs, qu'il trembloit continuellement de tous ses membres, & que ses mains ne pouvoient rien tenir avec fermeté.

On

On dit que les gens qui ont fait un long uſage de ce Berge, auſſi-bien que de l'Opium, en ſont d'ordinaire ſi profondément aſſoupis, que s'ils entendoient tirer auprés un coup de Fuſil, ou ſi quelqu'un leur crioit un peu fort aux oreilles, ils tomberoient de peur, du moins ils s'éveilleroient en ſurſaut, & auſſi troublés que s'ils revenoient de l'autre monde : le malheur de cette habitude c'eſt, qu'ils ne ſçauroient plus ſe paſſer du Berge, qu'on ſe meurt de chagrin quand on n'en a pas, qu'on n'aime plus à manger que des fruits, au lieu de viande, trés-peu de toute autre choſe, & qu'on ne ſçauroit ſouffrir le vin, ny rien de tout ce qui peut exciter la joie : ces gens donc, qu'on appelle [a] *Afiouni*, paſſent la journée avec la fumée du Tabac, ils rêvent & ſe mettent de mauvaiſe humeur contre ceux

a Du mot *Opium*, Suc de Pavot noir, on a fait par corruption Afioun, & Afiouni, prenneurs d'Afioun ; les Turcs les appellent Benghi.

qui les interrompent; c'eſt un aſſés plaiſant ſpectacle de voir ces mangeurs d'Opium, & de Berge appellés encore [a] Teriakis en leur langue, chanter, rire tout ſeuls, & faire des contes dans le commencement de l'operation de ces drogues: au contraire ils ſont pâles, jaunes, aſſoupis, ſombres & chagrins; lors que les vapeurs ſont diſſipées, alors tout leur

a Ceux qui prennent du Benge, ou de l'Afioun ſont condamnés par les Muſulmans rigides à cauſe qu'ils produiſent le même effet que le vin, & parce que la Theriaque prête quelquefois ſon nom à ces deux drogues, on donne auſſi le nom de *Theriaki* ou preneurs de Theriaque à ceux qui uſent de l'Afioun &c. Ce nom ſignifie auſſi un débauché. On raconte qu'un Predicateur declamant un jour contre cet abus s'emporta ſi fort, qu'un papier où il tenoit du Benge, dont il uſoit lui-même ſouvent, tomba de ſon ſein au milieu de ſon Auditoire; mais que ſans perdre contenance & ſans sétonner il sécria, le voila cet ennemy, & ce demon duquel je vous parle &c. Prenez garde qu'il ne ſe jette ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſede &c Il s'en tira par ce tour d'addreſſe; mais un Poëte qui étoit dans l'Auditoire luy envoya le lendemain une Epigramme en vers Turcs, par laquelle, aprés l'avoir averti qu'il falloit prêcher d'exemple, il luy diſoit; avant que d'examiner le compte des autres, travaillez à acquiter vos propres dettes.

plaiſir ne conſiſte plus qu'à rêver, à marmoter, & à dire des injures à ceux qui les inquiettent.

Je ſoutins quelque temps une converſation, qui me donna bien de l'exercice; & aprés que l'Emir eût ceſſé de me faire des queſtions, quelques Princes Arabes de ſa famille, qui étoient accourus au Camp ſur le bruit répandu de l'arrivée d'un Franc, commencerent à leur tour à s'informer de ce qui ſe paſſoit en Europe, comme s'ils euſſent demandé des nouvelles d'un autre Monde.

Je commençois à m'ennuier, & le Berge que l'Emir m'avoit donné m'incommodoit déja beaucoup, lors qu'heureuſement, il luy ſurvint quelque affaire de conſequence. Toute la compagnie prit congé, & je me retiray auſſi avec Omar Aga vers la même Tente où nous étions deſcendus, attendant ſelon la coûtume que l'Emir eût donné ſes ordres pour mon logement, & pour notre ſubſiſtance. Il me prit en

même temps une ſi forte envie de dormir cauſée par le Berge, que je me couchay ſur mes hardes, & me repoſay juſqu'à cinq heures du ſoir, que le même Negre, qui m'avoit ſervi du Tabac dans la Tente de l'Emir, vint me rendre une viſite, & me raconta tout ce que l'Emir avoit dit de moy à la Princeſſe, & aux femmes qui la ſervoient : il ajoûta qu'elles vouloient me voir, & que je leur ferois plaiſir de me promener devant la grande Tente, aprés le coucher du Soleil, ſans pourtant la regarder, car cela ne ſe pratique pas: je luy promis de le faire, & que je leur donnerois tout le temps qu'elles voudroient pour me bien conſiderer par toutes les ouvertures de la Tente.

Dés que cet Eſclave s'en fût retourné, un Officier de l'Emir vint me dire que je n'avois qu'à m'en aller à la maiſon qu'on m'avoit preparée, que tout étoit prêt pour me recevoir; je ſuivis cet Officier, & il me mena à la Tente du nommé Haſſan

le Franc, dont je diray l'Hiſtoire en ſon lieu ; cette maiſon n'étoit qu'une Tente aſſés mediocre, faite d'un tiſſu de poil de chevre, mais fort propre & fort commode; on y avoit fait apporter de chez l'Emir de groſſes nattes de jonc, un petit matelas, un grand carreau de velours cramoiſy, une couverture de ſatin incarnat, brodée d'or & d'argent, piquée avec du cotton, & un drap de toile de lin aſſez fine qui étoit couſu à la couverture ; un autre grand drap de toile de lin raïée de bleu & de blanc qu'ils appellent *Fotta*, devoit ſervir de drap de deſſous : on étend tout cela ſur les nattes lorſqu'on veut ſe coucher, & le lendemain on le replie, on le roule dans le matelas, & on le range dans un coin de la Tente.

La raiſon pour la quelle on ne ſe couche point ſur des draps blancs, c'eſt que les Mahometans ne veulent pas fouler aux pieds la couleur qu'ils portent ſur la * tête, comme

* Les ſeuls Muſulmans portent un turban de

une marque de leur Religion, & c'eſt pour cela qu'ils ſe ſervent de ces toiles raïées, qui viennent d'Egypte, dont on fait un grand trafic par toute la Turquie.

Mes gens cependant apporterent mon bagage, & ils s'établirent derriere cette Tente, que mes hardes avoient diviſée en deux : les armes, & les harnois de nos chevaux furent pendus à des chevilles, ou quenoüilles qui étoient poſées pour cela dans le maſt de la Tente; nos chevaux furent attachés par les pieds à des piquets, avec des entraves de corde, & ſans licol.

Je fus d'abord viſité par Omar Aga, & par les principaux du Camp de l'Emir, je leur donnay du Café & du Tabac, & aprés la converſation & les complimens ordinaires, chacun ſe retira; il étoit déja tard, & je laiſſai mes gens ſous la Tente pour aller me promener devant celle de la Princeſſe,

couleur blanche; ce qui les diſtingue des Chrétiens & des autres peuples de l'Orient.

comme je l'avois promis à ſon Eſclave; mais je n'y fus pas longtemps, je ne vis perſonne, & j'oüis ſeulement un grand caquet de femmes, ſans pouvoir entendre un mot de ce qu'elles diſoient, & je m'en retournai enſuite dans ma Tente, qui n'en étoit éloignée que de trente pas.

L'Emir n'avoit encore donné ſes ordres que pour la nourriture de mes chevaux. l'Officier qui avoit la charge de diſtribuer l'orge, ne manquoit pas de venir querir les ſacs vuides, & d'en faire apporter ce qu'il en falloit tous les ſoirs, avec beaucoup de ponctualité. Mes gens mangerent ce ſoir là avec les Domeſtiques de l'Emir; ce Prince me donna ſa table, qui étoit ſervie avec aſſés de propreté, ſelon la maniere des Arabes, & fort abondante, mais je ne m'accommodois pas des heures de leurs repas, ny de celle de leur retraite: l'Emir ne ſe couchoit qu'à deux heures aprés minuit, ſe levoit à dix

heures du matin, déjeunoit à midy, dînoit trois heures aprés, & ſoupoit à dix du ſoir; il connut bien-tôt, par l'envie que j'avois de dormir, qu'il falloit me laiſſer plus de liberté, & me regler un ordinaire particulier : ce qui l'obligea un ſoir de me dire en riant ces mêmes paroles.

» Notre façon de vivre eſt ſi diffe-
» rente de celle des autres nations
» que vous aurez de la peine à vous
» en accommoder : nous ſommes des
» Bedoüins, gens ſans façon, ac-
» coutumés à une vie champêtre;
» c'eſt pourquoy ne vous contraignez
» point, vivez comme il vous plaira,
» demandez tout ce que vous deſi-
» rerez; car ſi vous manquez de quel-
» que choſe, ce ne ſera que par votre
» faute. Il me dit tout cela d'une maniere ſi obligeante, que je le pris au mot; & aprés luy avoir donné le bonſoir, je me retirai dans ma Tente, pour commencer dés le lendemain à vivre en particulier.

Aprés que l'Emir ſe fut retiré, il

il ordonna à un de ſes Eſclaves de venir tous les matins à ſix heures, qui étoit celle de mon lever, pour ſçavoir le temps auquel je voulois manger, & pour me faire apporter de ſa cuiſine tout ce que je demanderois : la premiere femme de Chambre de la Princeſſe mariée à ce Haſſan, dont j'occupois la Tente, s'y oppoſa, & pria l'Emir de permettre qu'elle y vînt elle même ; elle luy repreſenta que ſon mari étant un Franc, & moi un autre Franc, il falloit neceſſairement que nous fuſſions parens, que ce ſeroit mal honnête à elle d'avoir chés l'Emir un parent de ſon mari, & de ſouffrir qu'un autre le ſervît, que c'étoit à elle à prendre ſoin de moi, & que Haſſan trouveroit fort mauvais qu'elle en uſât d'une autre maniere.

Elle ne manqua pas de venir à ma Tente dés le lendemain matin & s'étant accroupie ſur ces talons, en parlant à travers un voile qui couvroit ſes mains & ſon viſage,

elle me dit, bonjour mon cousin,
» vous soïez le bien venu, la Bene-
» diction de Dieu est descenduë sur
» nous à votre arrivée, comment
» vous portez-vous ? je répondis à ce compliment à la maniere ordinaire du Païs, c'est-à-dire que l'un & l'autre nous répétâmes plus de dix fois la même chose : aprés cela elle me demanda si j'avois envie de déjeûner, & ce que je voulois qu'elle m'apportât. Je fus d'abord surpris de ce compliment, & ne sçachant pas pourquoi elle m'appelloit son cousin, je reçus cela comme une caresse particuliere qu'elle me vouloit faire ; je crus être obligé de la traiter de même, & je la priai bien fort de me montrer la cousine à qui je parlois, lui faisant connoître qu'elle ne se feroit point de tort, & qu'il n'étoit pas malhonnête de se dévoiler devant ses parens : elle ne s'en fit pas prier deux fois, & jetta d'abord son voile pardessus ses épaules ; mais je fus bien surpris de voir que cette nouvelle

coufine étoit une Negreffe, la plus laide de toutes les créatures, toute jeune qu'elle étoit. Son vifage étoit rond & plat, avec des yeux fort petits, dont le blanc, ou plûtot le jaune ne paroiffoit prefque point : fon nez étoit plus large que long, tout applati, & comme perdu entre fes jouës ; un anneau d'argent d'environ trois pouces de diametre étoit paffé dans une de fes narrines, qu'on voïoit larges, & fort ouvertes : fa bouche étoit fenduë prefque jufqu'aux oreilles, fes lévres épaiffes, & relevées, teintes d'un bleu livide, caufé par des piqueures d'eguille, faites de la maniere dont on marque les Pélerins de Jerufalem ; fa levre inferieure pendoit jufque fur le menton, & le couvroit prefque tout, fes dents étoient blanches, nettes, égales, & bien rangées ; & & c'eft tout ce qu'elle avoit de beau parmi tant de chofes hideufes, & qui ne le font pourtant point parmi ces gens-là : fes cheveux étoient coupés & crêpés, fes oreilles per-

cées comme un crible avec une grande quantité d'anneaux d'argent, paſſés dans les trous; ſon front plat & étroit, étoit orné d'un tour de crêpe verd, ſur lequel pendoit juſqu'aux ſourcils, & tout au tour du viſage, un nombre prodigieux de petites pieces de monnoie d'or & d'argent, ce qui eſt parmi les femmes Arabes une parure de conſéquence. Je né dirai rien du ſein, qui pendoit ſous ſa chemiſe de toile bleue, qu'elle avoit pour tout habillement, & qui couvroit tout le reſte de ſon corps; ce que j'ai dit du viſage le fait aſſés comprendre.

Si je fus étonné à l'aſpect de cette femme, je ne le fus pas moins de trouver dans un tel ſujet autant d'eſprit, de politeſſe & d'amitié, que j'en reconnus bien-tot aprés, par ſon aſſiduité, par ſes careſſes, & par la maniere douce, & obligeante dont elle faiſoit tout ce que je deſirois d'elle pendant que je demeurai au Camp de l'Emir: néanmoins

je fus ſi prevenu contre elle dés ce premier abord, que pour m'en défaire plûtôt, je la priai d'aller faire venir mon déjeuné, luy laiſſant la liberté de me donner tout ce qu'elle voudroit: Mais comme ſon zele lui avoit fait préparer tout cela, avant que de venir faire ſon compliment, je la vis de retour au même inſtant avec un grand baſſin de Cuivre étamé rempli de petits pains, de miel, de beurre frais, avec des pains de crême ſi délicats, que je n'en avois jamais vû de même: elle s'en retourna pour faire du Café ſans perdre de temps, & revint ſur ſes pas pour m'entretenir pendant que je déjeûnois, & pour remporter la vaiſſelle, aprés que mes gens auroient déjeûné du reſte: cette femme raiſonnoit de ſi bon ſens, que m'étant enfin accoûtumé à la difformité de ſon viſage, j'avois plus de ſatisfaction avec elle que je n'en trouvois dans les converſations les plus agreables, dont l'Emir pouvoit m'honorer. Je la demandois aux

heures que je ne pouvois voir personne, & cela lui faisoit un extrême plaisir, dans la croïance qu'elle avoit que j'étois parent de son mari : le zele de sa Religion, qui lui faisoit esperer que je serois bientôt Musulman, lui avoit déja fait jetter les yeux sur une suivante de la Princesse pour me marier avec elle; mais elle ne m'en parla jamais; elle le déclara à son mari, croïant qu'il y travailleroit; celui-ci reçut cela aussi bien que moi, comme une marque d'amitié, & nous en demeurâmes-là pour cette fois.

Cette Negre avoit nom [a] *Hyché*. C'est-à-dire Eve, ou vivante; comme elle avoit beaucoup plus d'esprit, & de conduite que toutes les autres femmes de la Princesse,

a Les Arabes appellent Eve, femme d'Adam, Havah de l'Hebreu Khavah, dont la racine signifie la vie. Hyché vient de Aischah, nom respectable dans le Mahometisme, à cause de Aischah fille d'Aboubecre, & troisiéme femme de Mahomet, laquelle à recueilli les traditions de son Mary. Les Musulmans l'appellent la Mere des Fidelles.

elle avoit auſſi plus de crédit & d'autorité dans ſa maiſon : elle dépêcha un homme exprés à Haſſan ſon mari, qui étoit à ſon village, & lui manda de revenir promptement au Camp pour embraſſer un de ſes couſins, qui étoit arrivé depuis deux jours, & que l'Emir avoit logé dans ſa Maiſon.

Ce pauvre homme s'imagina d'abord que c'etoit quelqu'un de ſes parens, qui étoit venu d'Eſpagne exprés pour le chercher ; il monta à cheval à l'inſtant tout tranſporté de joie, & vint tout droit deſcendre ſous ſa Tente ; aprés m'avoir bien embraſſé, & nous être baiſé nos barbes ſelon l'uſage du Païs, il me demanda en langage Eſpagnol, qu'il avoit déja fort corrompu, ſi j'étois de Mayorque, car il étoit Mayorquin ? je luy dis que j'étois François, & que quelques affaires particulieres m'avoient amené chez l'Emir : il pénétra d'abord la penſée de ſa femme, & le raiſonnement qu'elle avoit fait à mon arrivée ;

il me dit alors qu'elle ne pouvoit pas le ſurprendre plus agreablement, qu'il étoit ravi de l'entretenir dans cette opinion, bien loin de l'en déſabuſer, que cette mépriſe ne luy feroit pas inutile, & il me pria enſuite de vivre avec luy comme ſi nous étions les meilleurs couſins du monde.

Hyché faiſoit voir des tranſports de joie par ſes geſtes, & par ſes contorſions, & marmotoit inceſſamment des Benedictions à l'Arabeſque, tandis que nous parlions une langue qu'elle n'entendoit pas: elle voulut parler à ſon tour, & s'addreſſant à ſon mari, elle luy dit d'un ton qui pouvoit paſſer pour un
„ cry. J'envie votre joie, & votre
» bonheur, Haſſan, que Dieu vous
» envoie un parent comme celui-là
« pour votre conſolation, & qu'-
» il vienne de l'autre monde pour
» vous chercher: il faut le garder
» chez nous, l'Emir lui donnera
» quelque emploi pour l'arrêter à
» ſon ſervice; nous prendrons ſoin

de luy ; vous luy donnerez votre maiſon ; s'il ne veut pas demeurer au Camp, il choiſira tel village qu'il voudra pour ſa réſidence : Bon-Dieu, que les Papas du Mont-Carmel en ſeront aiſes ! & autres ſemblables diſcours.

Haſſan jugea qu'elle crioit un peu trop fort, & luy dit bon, mes yeux, je le veux bien, il ne fait que d'arriver, nous aviſerons à cela tout à loiſir, & lors qu'il ſera un peu en repos ; allez nous querir cependant de quoi dîner, pour nous réjoüir de ſon arrivée, tandis que nous parlerons de nos affaires. Elle s'y en alla en courant, & nous nous amuſâmes à cauſer ſur ſes avantures, & ſur le ſujet de mon voïage ; il me pria enſuite d'aller coucher à Muzeinat, qui eſt le nom du village où il demeuroit ordinairement, me faiſant connoître qu'il avoit quelque choſe d'importance à me communiquer, en trés grand ſecret ; ſa femme m'en avoit déja prié, & je luy promis d'y aller pour lui faire

plaisir : nous n'eumes pas le temps de rien dire alors, parce qu'elle revint tout aussi-tôt : elle apporta un grand bassin avec du potage au ris, de la volaille en plusieurs ragouts & un autre avec des fruits, que l'Emir envoïoit pour nous regaler sur le renouvellement de nôtre connoissance : Hyché avoit publié par tout l'arrivée du cousin de Hassan ; plusieurs Arabes des plus considerables du Camp vinrent se mettre de la partie, pour marquer la part qu'ils prenoient à nôtre joye ; le repas & les complimens de ces Arabes nous tinrent jusqu'au soir, que Hassan prit congé de la compagnie pour retourner à son village.

Le Samedy suivant il vint encore dîner avec moy, & quelques heures aprés nous montâmes à cheval pour aller à Muzeinat. Dés qu'on nous eût apperçus au bas du valon, une troupe de Chrêtiens Grecs qui habitent ce village, vint au devant de nous, & ils nous suivirent jusqu'à

la Maiſon de Haſſan, qui étoit aſſés commode, & propre à la façon du Païs. Nous trouvâmes que ces pauvres Païſans nous y avoient preparé à ſouper, auſſi-bien qu'il leur fut poſſible : une table ronde faite avec de la paille couſuë, fut d'abord couverte de poiſſons frits, d'œufs, de ris, & de laitage, avec de la ſalade, & des fruits. On ouvrit trois cruches de tres-bon vin, mais un peu trouble, parce que ces gens-là n'ont pas l'uſage des tonneaux; les principaux Chrêtiens du village vinrent ſouper avec nous: le repas dura long-tems, & la converſation remplit le reſte de la ſoirée.

Le lendemain matin aprés avoir entendu la Meſſe des Grecs, nous allâmes nous promener aux environs du village, dans les lieux les plus agreables, en attendant l'heure du dîner. Nous nous aſsîmes à l'ombre près d'une ſource d'eau vive, dans le milieu d'un petit valon, preſque tout couvert d'Arbres, ou

nous ne pouvions être vus n'y entendus de perſonne ; c'eſt-là qu'aprés un moment de repos Haſſan, avant que de me dire ſon deſſein, commença à me conter ſon Hiſtoire, qui eſt telle à peu prés que je vais la rapporter icy.

HISTOIRE

De Haſſan Eſclave Mayorquin.

UN Corſaire de Malte aïant abordé à Ceſarée de Paleſtine, pour faire de l'eau, vers le mois de Novembre 1659. il envoïa ſa chaloupe à terre avec des barils, pour en prendre dans un petit ruiſſeau, qui ſe formoit d'une ſource tout contre le rivage de la Mer : les Arabes qui avoient vû la Chaloupe du haut des Montagnes, deſcendirent par un chemin dérobé, & ils la joignirent bien-tôt ſans être apperçus ; l'epouvante fût grande comme l'on peut penſer ; les uns ſe

jetterent à la Mer, & les autres qui étoient dans ce petit bâtiment, furent ſi occupés à le tirer au large, qu'ils n'eurent pas le temps de tirer un coup de mouſquet ; les deux plus hardis Matelots, & les moins avancés en terre, s'échapperent d'abord du milieu des Arabes, mais dans l'impoſſibilité de regagner la chaloupe, en ſe jettant à la Mer, comme les autres avoient fait ; ils furent enfin pris, dépoüillés, & menés à l'Emir, ſans recevoir d'autre mal.

L'un de ces deux hommes étoit du Havre-de-Grace, & l'autre de l'Iſle de Mayorque : l'Emir les queſtionna d'abord ſur beaucoup de choſes ; & enſuite il leur dit : mes enfans, vous êtes mes Eſclaves, je puis faire de vous tout ce qu'il me plaira ; ſi vous voulez être Mahometans, je vous donnerai du bien & de l'employ, & vous ſerez mis dans le nombre de mes Officiers : le François accepta le parti, & fut circoncis dés le lendemain : l'Emir

luy donna quelques villages à gouverner, & il mourut six mois aprés d'une fievre continuë.

Le Mayorquin qui avoit beaucoup de resolution, & dont l'Emir faisoit plus de cas que de l'autre, tint ferme, & demeura plus de deux ans au service de l'Emir, avec un zéle & une fidélité admirable, sans vouloir imiter son camarade; au contraire il le blâmoit incessamment, & déclaroit à l'Emir qu'il vivroit & mourroit bon Chrêtien. Il ne craignoit point ce Renegat, il lui disoit même souvent des injures, parce qu'il étoit comme lui esclave de l'Emir, & beaucoup mieux dans l'esprit de son Maître: enfin comme ce Prince l'aimoit extrêmement, & qu'il n'avoit encore rien pû gagner sur luy depuis qu'il le pressoit de changer de Religion, il l'en pria pour la derniere fois, ajoûtant toutes les caresses, & toutes les offres qui auroient pû ébranler un homme moins ferme: l'Emir voïant que tout cela étoit inutile, feignit

de se mettre en colere, & le mena-ça de la mort la plus cruelle qu'on puisse inventer ; mais ces promes-ses, & ces menaces ne servirent qu'a fortifier d'avantage l'esclave dans sa résolution : alors l'Emir le fit attacher par les mains & par les pieds, & dans cette colere fein-te, il le fit circoncire, l'esclave protestant toûjours de ne point changer de Religion poür tout ce qu'on luy pourroit faire, ajoûtant qu'on pouvoit luy couper le col si l'on vouloit, & qu'il souffriroit la mort avec plaisir.

Aprés qu'il fût pansé à la ma-niere ordinaire, on le laissa quelque temps sans luy rien dire jusqu'a ce qu'il fût gueri de sa circoncision. l'Emir recommença à le bien traiter croïant qu'il en viendroit mieux à bout, il luy donna du bien, des chevaux,& tout un équipage. Has-san, (c'est ainsi que l'Emir l'avoit nommé) continua ses services avec plus d'assiduité qu'auparavant, sans parler davantage de la Religion,

quelque chose qu'on voulût luy dire là-dessus, ne songeant plus qu'a s'en retourner en son Païs, & à vivre, & mourir chrêtiennement.

Ce Prince s'imagina que l'amour d'une femme & l'attachement qu'il auroit pour des enfans, le reduiroit enfin à ce qu'il desiroit de luy ; il le maria donc à Hyché, cette femme dont j'ai parlé, quoyque noire & laide, parce qu'elle voit de l'esprit & la faveur de la Princesse : elle en étoit aimée & estimée autant que Hassan pouvoit l'être de l'Emir ; ils luy firent l'un & l'autre des presens & leur donnerent une Tente garnie de tout ce qui étoit necessaire pour ce nouveau ménage : Hassan ne refusa point cette laide favorite, il reçut les complimens des Emirs, des principaux Chefs du Camp, & de tous les autres Arabes de la contrée, qui assisterent au festin de la nôce & apporterent leurs presents, comme si c'étoit le plus grand bonheur qui eût pu luy arriver. Le soir

ſoir étant venu on les conduiſit à une Tente parée de verdure & de fleurs, qu'on avoit diſpoſée pour la conſommation de leur Mariage; on les mit coucher ſur un des plus beaux & des meilleurs lits de la Princeſſe, tandis qu'une troupe de femmes faiſoient retentir par des cris, & par des chanſons, les témoignages de leur joie, & les loüanges des nouveaux Mariés: les hommes mangeoient d'un autre côté, ſans rien dire, & gardoient leur ſerieux, tandis que les femmes paroiſſoient des folles déchainées: tout ce qu'il y avoit de Flutes, de Muſettes, de Haut-bois, & de Tambours dans la contrée, s'étoient rendus aux environs de la Tente, & par leurs ſons languiſſans & lugubres, ils inſpiroient plûtôt la triſteſſe & la melancolie, qu'ils n'excitoient à la réjouiſſance de la fête; cette mauvaiſe Muſique & la danſe durerent, comme le feſtin, juſqu'à deux heures aprés minuit, alors les feux de joie qu'on avoit allumés par tout le

Camp, pour le même ſujet, furent éteints, & tout le monde ſe retira laiſſant les Mariés en repos.

Haſſan joua ſi bien ſon rôle avec ſa femme, que parmi une infinité de careſſes qu'ils ſe firent, il ne la toucha point ; il coucha plus d'un an avec elle de la même façon, ſans qu'il ſe fût rien paſſé entr'eux. La Princeſſe eût la curioſité d'en demander des nouvelles à Hyché, qui luy en dit la vérité : elle le rapporta à l'Emir, & ce Prince voulut à ſon tour en découvrir la cauſe. Il crut que Haſſan n'aimoit point ſa femme, à cauſe qu'elle étoit Negre & laide, où qu'il en avoit reçu quelque mécontentement ; mais Haſſan lui fit entendre par toutes ſes reponſes qu'il en étoit fort ſatiſfait, qu'il avoit pour elle autant d'amitié & de tendreſſe qu'elle pouvoit en eſperer d'un mari, mais qu'il étoit impuiſſant, & qu'il n'avoit oſé le declarer, craignant qu'on n'eût pris pour un refus l'aveu qu'il auroit pû en faire. L'Emir

offrit de luy donner une belle fille, blanche, plus jeune, & plus belle que celle là, à choisir parmi celles qui servoient la Princesse, & de le séparer de Hyché, qui seroit peut-être bien aise aussi d'être mariée à un autre.

L'Emir & la Princesse en firent la proposition à l'un & à l'autre; mais nonobstant la laideur réele & l'impuissance supposée, ils se trouverent si bien ensemble, qu'ils en firent leur remerciment: ainsi ils passoient doucement leur vie, Hassan à la campagne, & sa femme dans la Maison de la Princesse, à sa fonction ordinaire, sans oublier le soin qu'elle avoit accoûtumé de prendre de tout ce qui regardoit son mari.

Il faut admirer ici la force de Hassan, qui craignant d'avoir des enfans, & que l'amour paternel ne l'engageât à embrasser enfin le mauvais parti, qu'il avoit jusqu'alors rejetté si constamment, feignit plus de trois ans durant cette impuis-

ſance, pour conſerver ſa Religion, & ſa liberté tout enſemble : cependant il ne faiſoit aucune prieré Mahometane, & il ne voulut rien apprendre de tout ce qu'on tâchoit de luy enſeigner, il ne jeûnoit point le Ramadan, & ſans ſe ſoucier de toutes les remontrances qu'on luy faiſoit là-deſſus, il s'en alloit tous les Dimanches à Muzeinat, entendre la Meſſe avec les Chrétiens ; il y demeuroit même tout le jour, & des ſemaines entieres, ſous pretexte d'y faire executer les ordres de l'Emir, & de remplir les devoirs de ſa Commiſſion.

Ce Prince ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir de la vie que Haſſan menoit dans ce village : il le fit venir un jour dans une Tente particuliere, & luy tint ce diſcours, aprés beaucoup de remontrances, auſquelles Haſſan avoit répondu.

» Je voy bien, Haſſan, qu'uil
» porc eſt toûjours un porc, & qu'n
» ne change point de nature aprés

qu'on luy a coupé la queuë: tu n'es " pas prédeſtiné au ſalut des Fidelles, " mais pour ne pas ſouffrir que tu " abuſes plus long-tems de notre ſain- " te Religion, je te permets de vivre " comme tu voudras : va-t'en à Mu- " zeinat manger du cochon avec les " Chrétiens, je te donne le village à " gouverner, & t'en fais le Maître " abſolu, tu pourras y demeurer pour " faire tes exercices avec liberté, & " perſonne ne me blâmera du mépris " que tu as fait de ton ſalut, & de " toutes les choſes que je t'ay offer- " tes, auſſi-bien tu n'es d'aucun ſe- " cours à ta femme. Haſſan ne re- " pliqua rien à tout cela, il accepta le parti, baiſa la main de l'Emir, & l'aïant remercié, il s'en alla au village, & y fit ſon ſéjour ordinaire, ne revenant au Camp qu'une ou deux fois la ſemaine, pour faire ſa cour à ce Prince.

Aprés que Haſſan m'eut achevé ſon Hiſtoire, il me déclara le deſſein qu'il avoit de ſe ſauver, & qu'il en avoit cherché l'occaſion

depuis long-temps ; mais qu'outre la difficulté qu'il avoit trouvé de passer sans risque des Terres des Arabes à celles des Turcs, ennemis, comme ils l'étoient les uns des autres, il n'avoit encore rencontré personne à qui il pût se confier, pour une affaire de cette importance ; il me demanda ensuite mon conseil & mon assistance. Je lui conseillai de conserver les habits des premiers Turcs ou Maures qu'on dépoüilleroit sur les chemins ; d'en faire un paquet, & de s'en aller avec cela jusqu'à la petite Riviere, qui est entre le Mont-Carmel & la Ville d'Acre, où il jetteroit ses habits d'Arabe, & aprés s'être habillé à la Turque, il passeroit sans rien craindre de là jusqu'à Seyde, où il me trouveroit avec les mesures que j'aurois prises pour le faire embarquer, sur le premier vaisseau qui iroit à Marseille; j'ajoûtai qu'il ne devoit rien presser pour son embarquement jusqu'à ce que je fusse de retour; mais qu'en tout cas s'il ne

me trouvoit pas à Seyde, il n'avoit qu'à aller droit chez les Peres Capucins, à qui je recommanderois cette affaire de maniere qu'elle réüſſiroit à ſa ſatisfaction : il trouva cet expedient merveilleux, & il me promit de s'en ſervir dans le temps à peu prés que je lui avois marqué.

La converſation auroit duré davantage, quoique nous n'euſſions plus rien à dire, ſans quelques Villageois qui vinrent nous avertir qu'on nous attendoit pour dîner il y avoit déja quelque temps ; nous nous en retournâmes au Village, où les Chrétiens nous traiterent encore ce jour-là : ils nous firent mille carreſſes. Nous nous en allâmes enſuite au Camp de l'Emir, qui me demanda ſi mon couſin Haſſan m'avoit bien regalé, & s'il ne m'avoit pas mené à la chaſſe du Sanglier ? Je luy répondis qu'il m'avoit fait tres-bonne chere ; mais que nous avions préferé l'honneur de le revoir au plaiſir de la chaſſe, que nous prendrions une autre fois.

Haſſan coucha auprés de moy dans ſa Tente, & il s'en retourna à Muzeinat le lendemain matin.

Cinq ou ſix jours aprés un Corſaire de Malte vint moüiller à la rade de [a] Caifa, à cauſe du mauvais temps: un jeune Venitien de ſon bord s'étant imaginé qu'il ne falloit que ſe rendre Mahometan pour faire une fortune conſiderable, ſe jetta à la mer pendant la nuit, & vint à la nage ſe preſenter au Gouverneur de Caifa auquel il déclara ſon deſſein; celuy-cy le garda quelques jours chez lui, dans la penſée d'avoir un eſclave qui ne luy coûtât rien. Les Religieux du Mont-Carmel, & les Chrétiens de cette Ville, firent tout leur poſſible pour le retirer des mains de cet Aga, moïennant quelque argent qu'ils avoient ramaſſé: l'Aga y avoit déja conſenti; mais quand il fut queſtion de le livrer aux Religieux, le Venitien dit nettement

a Caifa, Ville maritime, entre Ptolemaïde, & le Mont-Carmel.

aux

aux Turcs, qu'il n'avoit quitté le vaiſſeau des Chrétiens que pour embraſſer la Loy de Mahomet, & qu'il vouloit abſolument qu'on le menât à l'Emir: C'étoit pour l'Aga une affaire aſſez délicate, & une matiere de Religion où tout étoit à craindre pour luy : n'oſant donc faire autrement, il chargea de ce malheureux quelques Arabes, qui le conduiſirent au Camp de l'Emir, & avertirent ce Prince de la bonne volonté du Venitien.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé que j'en fus averti ; mais ne croïant pas que le jeune homme eût pris une reſolution ſi déſeſperée, j'allay d'abord prier l'Emir de me le rendre pour me ſervir ; ce qu'il m'accorda ſur le champ. Il vint donc avec moy, ne ſçachant qui j'étois : je le menay dans ma Tente, où je le fis dîner avec Haſſan, & une quantité d'autres gens qui étoient venus me voir. Je voulus ſçavoir ſon hiſtoire, il me la conta, & comme il s'empreſſoit fort pour executer ſon deſ-

ſein, j'emploïay inutilement les meilleures raiſons pour l'en diſſuader, lui prédiſant tout ce qui alloit luy arriver.

Les Arabes qui l'avoient amené de Caïfa avoient informé l'Emir de la diſpoſition du Venitien, & ils le toucherent ſi fort du côté de la conſcience, qu'il l'envoïa querir avec Haſſan, pour luy ſervir d'Interprete. Il luy fit dire que s'il vouloit vivre Chrétien, il ne le forceroit pas à changer de Religion, & luy ordonna de ſe déclarer; Haſſan l'exhortoit tant qu'il pouvoit, luy diſant, fais le ſigne de la Croix, & déclare hautement que tu veux vivre & mourir Chrétien, autrement tu t'en repentiras : mais au lieu de ſuivre ſon conſeil, ce malheureux leva le doigt, & ſe mit à crier, *La la Mehemed*... C'eſt tout ce qu'il avoit appris d'Arabe à Caïfa, n'aïant pu prononcer juſte toute la Profeſſion de Foy Mahometane, qui eſt telle : *La Illah, illa allah Mehemed Raſſoul-Allah.* Il n'y

a point d'autre Dieu que Dieu & Mahomet eſt l'Envoïé de Dieu.

Alors l'Emir ſe tournant vers la Compagnie, dit : Peut-on avoir de l'amour pour une Religion que l'on ne connoît point ? Les Marchands de Damas qui ſuivent ordinairement le Camp de ce Prince, gens zelés, & ſuperſtitieux au dernier point, luy répondirent ; Seigneur, Dieu l'a aſſurément predeſtiné, voïez par quel miracle il l'a fait naître parmy les Infidelles, pour le tirer de l'erreur, & en faire un Saint parmy les Muſulmans, c'eſt une ame Turque de Religion, dans le corps d'un Chrétien, & une marque de cela, c'eſt que naturellement, & ſans l'avoir appris, il a prononcé les ſaintes paroles que Dieu luy a infuſes avec ſa Loy, & le nom de ſon ſaint Prophete ; ce ſeroit détruire ſon ouvrage que de ne pas le recevoir, & de le remettre entre les mains des Infidelles : ordonnez, s'il vous plaît, qu'il ſoit circoncis, & faites cette bonne œuvre

pour le ſalut de vôtre ame, afin que Dieu faſſe proſperer vos deſſeins, & augmente & beniſſe vos jours.

L'Emir ne pouvant reſiſter aux prieres de ces Marchands, fit un ſigne de la main au Venitien, luy demandant s'il vouloit être circoncis, dans la penſée que l'inciſion luy en feroit perdre l'envie, & le Venitien luy répondit par un autre ſigne de la tête qu'il le vouloit bien : alors ce Prince le remit aux Marchands pour en faire tout ce qu'ils voudroient ; ceux-cy le menerent chez eux, & aprés l'avoir dépoüillé de ſes habits de matelot, ils luy en donnerent d'autres à la mode du païs, le parerent de tout ce qu'ils purent luy donner de plus beau, & le firent porter ſur un cheval juſqu'au premier Village, où un Barbier fit cette operation. Il demeura là juſqu'à ce que la plaïe fût guerie, & il s'en revint au Camp à pied : on le laiſſa vivre comme il voulut ; mais il n'eut pas paſſé quinze jours dans cet état, qu'il ne s'accommo-

da plus de la façon de vivre des Arabes.

C'étoit un Païſan fort ſtupide & ſi materiel, qu'il ne pouvoit rien entendre de l'Arabe, ni rien apprendre pour demander ſes neceſſités: il connut pourtant que l'Emir ne faiſoit pas grand cas de luy, qu'il ne le chargeoit pas d'or & d'argent, comme il ſe l'étoit figuré, & qu'on le laiſſoit dans un coin fumer ſon tabac, manger avec les valets, & coucher dedans ou dehors les Tentes comme il pouvoit: il fut enfin contraint de venir à moy, aprés m'avoir toûjours fuï, pour me témoigner le repentir qu'il avoit de ſa faute, & pour me prier de le retirer de l'état où il s'étoit malheureuſement abandonné.

Haſſan entra là deſſus, & le chaſſa à coups de pieds hors de la Tente, en luy diſant; eſt-ce le temps de revenir à nous, méchant que tu es? Va-t'en demeurer parmi les chiens, ſi je dis un mot à l'Emir, je te ferai brûler avec de

la fiente [a] de vache; (c'eſt une maniere de menace parmy les Arabes ;) je priai Haſſan de le laiſſer en repos, & de permettre qu'il vînt me voir quelquefois. Comme je connus enfin que ce miſerable étoit veritablement touché de ſa faute, j'en eus pitié, je priai Haſſan de le prendre pour ſon valet, de s'en ſervir durant qu'il demeureroit à ſon Village, & de le mener avec luy quand il auroit occaſion de quitter les Arabes pour repaſſer en Europe. Il ne me refuſa point, & il le fit partir dez le même jour pour aller à Muzeinat. J'y laiſſerai Haſſan, & Soliman ſon nouveau valet, pour continuer ma Relation, qui finira par la ſuite de leur Hiſtoire.

L'Emir m'aïant donné une entiere ſatisfaction ſur l'affaire des

a La bouſe ou fiente de vache ſeiche, & allumée, fait un feu extrémement lent, avec lequel les Orientaux ont fait quelquefois brûler des Criminels pour les faire ſouffrir davantage, & allonger leur ſupplice. Les Arabes ſe contentent d'en faire la menace.

Religieux du Mont-Carmel, qui m'avoit obligé de faire ce voïage ; je ne ſongeai plus qu'à me divertir avec les Arabes : mon retour n'étant pas une choſe fort preſſée. Tous ceux qui alloient & venoient au Camp, ne manquoient pas de me venir viſiter. La couſine Hyché nous apportoit d'abord la collation, & tout ce qui étoit neceſſaire pour les bien recevoir. Ils dînoient & ſoupoient avec moi quand ils arrivoient aux heures convenables: on ne m'appelloit plus que le Franc de l'Emir dans toute l'étenduë de ſon Gouvernement, & dans celui des Emirs ſes voiſins, & tout le monde étoit curieux de venir me voir, comme une choſe extraordinaire.

Tous les Princes de la [a] Maiſon de Turabeye y vinrent à leur tour, je les entretenois aprés le repas de nos guerres & de nos combats, tant ſur mer que ſur terre, & de nôtre

a Voyez cy-aprés chap. 2. ce qui regarde la Maiſon de Turabeye

maniere de vivre ; ils étoient tous dans l'admiration, quand je leur parlois de la grandeur, de la justice, & de la puissance du Roy : ils ne se lassoient jamais de m'entendre là-dessus ; ils étoient si attentifs, qu'ils n'avoient plus aucun mouvement que celuy des doigts, avec lesquels ils peignoient leur barbe, par maniere de contenance, & je n'avois pas plûtôt cessé de parler, que chacun à son tour donnoit quelque marque de son étonnement. Ils trouvoient ces histoires si belles, que j'étois souvent fatigué à force de les répeter. Ils se les racontoient les uns aux autres, & cela faisoit qu'ils avoient tous la curiosité de me les entendre reciter. Il falloit avoir cette complaisance pour des Princes du païs, qui me faisoient, à l'envi l'un de l'autre, toutes les carresses possibles. Ils me prioient souvent à dîner chez eux, & ils me faisoient tres-bonne chere à leur maniere, à laquelle j'étois déja tout accoûtumé. Nous avions

une ſi grande abondance de fruits, & de Paſteques ſur tout, que je fus bien un mois entier ſans boire une goute d'eau.

C'étoit une choſe ſi extraordinaire de voir un Franc parmy les Arabes, que tous ces Princes étoient bien aiſes de me regaler en particulier dans leurs Camps, qui ſont ordinairement éloignés de ceux de l'Emir d'environ une lieuë, & dans leſquels ils ont la même autorité. Le plus jeune de ces Princes, appellé l'Emir Dervich, voulut me mener avec luy, pour ſatisfaire la curioſité de ſa mere & de ſa ſœur, qui avoient toutes les envies du monde de ſçavoir ce que c'étoit qu'un Franc: mais lorſque nous arrivâmes à leur Camp, elles ne purent jamais me diſtinguer parmy une centaine d'Arabes qui étoient comme moy à la ſuite du Prince.

Aprés que l'Emir Dervich m'eut donné la collation, il me mena promener autour de la Tente des Princeſſes pour leur donner le temps de

me conſiderer ; & vers le ſoir un peu avant qu'on eût ſervi à ſouper, on vint avertir qu'elles alloient ſortir. Alors tous les hommes rentrerent dans leurs Tentes par reſpect, & les Arabes qui prenoient ſoin de moi, m'ayant fait cacher dans un coin de celle où j'étois logé, ils me les firent voir par un trou ; tandis qu'elles ſe promenerent quelque temps tout auprés, pour prendre l'air.

La mere de l'Emir Dervich, veuve de l'Emir Khachan, étoit belle, grande, & fort blanche, âgée d'environ trente-cinq ans, ſa fille étoit petite, fort menuë, & d'une taille agreable & degagée ; ſon viſage étoit blanc, un peu long, & vermeil, avec de beaux yeux bien fendus, & bordés d'une couleur noire, compoſée avec de la tutie : elle pouvoit avoir environ quinze ans.

L'Emir Dervich n'avoit que dix-huit ans tout au plus ; il étoit fort beau garçon, & tout-à-fait

reſſemblant à ſa ſœur, mais beaucoup plus grand; il étoit civil, honnête, & d'une douceur qu'on n'eſpereroit pas de trouver dans la Nation du monde qui ſe pique le moins de politeſſe; il vivoit avec moi, & avec ſes gens comme avec ſes camarades : ſa liberalité le rendoit abſolu ſur ſes Sujets, & le faiſoit aimer de tout le monde. Il nous tint long-temps à table contre la coûtume des Arabes, parce que nous avions du vin, qu'il faiſoit boire à la ronde & par petits coups; nous fumes regalés enſuite par un concert de voix, de violons, de tambours de baſque, & de flutes, qui n'étoit pas moins lugubre que celuy dont Haſſan fut regalé la nuit de ſes Nôces; ce chant étoit uni avec des pauſes fort longues, & je pourrois le comparer à la Pſalmodie des Grecs; mais la meſure y étoit ſi bien obſervée, que cette Muſique Arabe ne laiſſoit pas d'avoir quelque choſe d'agreable; on ſervoit inceſſamment du vin à la

ronde; ceux qui n'avoient pas accoûtumé d'en boire, s'en trouvoient un peu aſſoupis, & reſvoient longtemps, la taſſe à la main; d'autres pleuroient de tendreſſe, excités par les chanſons amoureuſes, d'autres contoient la bravoure de leurs Ancêtres, perſonne ne rioit que moi, quoique le jeune Emir fît cent petits contes agreables, qui pourroient paſſer parmi nous pour des galanteries fort ſpirituelles. Chacun voulut en faire à ſon tour, tant bons que méchans, juſqu'à ce que les Princeſſes aïant ſoupé, on ne s'occupa plus qu'à écouter une vingtaine de femmes à la fois qui chantoient pour les rejoüir. Elles faiſoient de grandes pauſes, & reprenoient enſuite l'air toutes à la fois, aprés s'être arrêtées tout court. Leurs chanſons comme celles des Eſpagnols, ſont des hiſtoires amoureuſes, tragiques, & heroïques, les tons de la voix exprimant les ſentimens, & tout ce que les chanſons doivent inſpirer dans leur genre.

Aprés qu'elles eurent fini, chacun donna le bon ſoir, & baiſa la main à l'Emir, qui alla ſe retirer ; il envoïa un de ſes lits, qui conſiſtoit en un petit matelas de coton, un carreau de velours cramoiſy, & une couverture de ſatin, & il donna ſes ordres pour tout ce dont moi & mes gens pouvions avoir beſoin.

Le jour ſuivant les Princeſſes s'étant levées dés les huit heures du matin, m'envoïerent un preſent de patiſſerie, de miel & de beurre frais, & un baſſin de confitures de Damas, par un jeune Eunuque noir ; nous en déjeunâmes avec l'Emir, qui continuoit à faire les honneurs de ſa Maiſon : nous bûmes du Café, le vin nous aïant manqué dés le ſoir auparavant, & enſuite nous montâmes à cheval pour aller viſiter un de ſes oncles qui avoit fort envie de me voir, & à qui ce jeune Prince avoit promis de me mener. Cet Emir nous reçut, & nous traita de la même maniere, & avec la même civilité que ſon ne-

veu : il ne nous manquoit que du vin pour faire chere entiere ; car sa table fut servie de tout ce qu'on pouvoit trouver de meilleur chez les Arabes ; aprés le dîner nous fumes en conversation jusqu'à trois heures, que nous montâmes à cheval avec lui: nous descendîmes dans un valon fort large, où il y avoit une petite plaine : les deux Emirs avec leur suite, se partagerent en deux escadrons d'environ deux cens hommes chacun, & firent une maniere de combat, dardant de longs [a] roseaux les uns contre les

a C'est le jeu des Cannes ou des Roseaux, qui est en usage partout le Levant; ces Roseaux sont appellés *Gerids*, nom Arabe qu'on donne à une branche de Palmier, dépoüillée de ses feüilles, & taillée en maniere de trait, pour servir à cet exercice. On le fait presque tous les jours dans l'Atmeydan, ou Hippodrome de Constantinople; & on a vû dans le Voyage de l'Arabie Heureuse, page 252. qu'on le renouvelle tous les Vendredys dans la cour du Serrail du Roy d'Yemen. Ce jeu devient quelquefois funeste à ceux qui ne parent pas assez adroitement la Geridde. Je me souviens d'avoir vû perir malheureusement dans cet exercice le fils unique d'Ismaël Pacha de Seyde ; je fus même prié par le Consul

autres, en courant à toute bride, pour apprendre l'exercice de la lance, & pour dresser leurs cavales.

Ce passe-temps dura deux heures entieres ; ils se séparerent ensuite : chacun se rangea du côté de son Emir ; on mit pied à terre, & les Emirs s'étant reposés quelque temps à l'ombre des arbres, sur le bord d'un petit ruisseau, ils prirent du Café, aussi bon & aussi proprement servi que dans la meilleure maison du païs ; & aprés s'être baisés reciproquement, ils s'en allerent l'un & l'autre à leur quartier, & moi je retournai au Camp de l'Emir avec mes gens : nous trouvâmes la cousine Hyché dans l'impatience de nous voir de retour, pour nous donner le souper qu'elle avoit préparé avec son zele ordinaire.

Dés que nous eûmes soupé, j'allai à la Tente de l'Emir, que je trouvai fort chagrin contre sa

de France d'aller luy faire des Complimens sur cette perte.

coûtume : il me parut en colere contre quelqu'un de ses gens, qui l'écoutoient attentivement, & personne n'osoit lui répondre ; je me contentai pour ce soir-là de lui faire une réverence, & de me montrer à lui ; aprés cela je me retirai chez moi, attendant que quelqu'un pût me dire la cause de cette mauvaise humeur.

Hyché qui me vit revenir quasi sur mes pas, voulut m'entretenir le reste de la journée, & sçavoir le sujet de mon retour, que je lui contai en peu de paroles ; la parenté prétenduë, & son amitié ne lui permirent pas de me faire un mystere de ce qui s'étoit passé pendant mon absence : elle me dit donc avec une sincerité fort naïve, que le Secretaire de l'Emir étoit tombé malade d'une fievre continuë, dans un village à quatre lieuës de-là, où il l'avoit envoïé en Commission, & qu'il n'avoit plus personne auprés de lui pour écrire : il pouvoit bien en envoïer querir un chez les autres

Emirs ;

Emirs ; mais que comme il y avoit quelque jalouſie ſecrete entre eux, il ne vouloit pas ſe confier à leurs Domeſtiques ; qu'il y avoit dans le Camp pluſieurs Agas, envoïés par des Pachas, & par d'autres Seigneurs voiſins, avec ſept ou huit perſonnes chacun, & autant de chevaux, ſans les mulets de bagage, qui ne le chagrinoient pas tant pour la dépenſe qu'il faiſoit à les nourrir, comme par l'empreſſement qu'ils avoient à recevoir leurs dépêches pour s'en retourner, & que ces gens-là le faiſoient enrager depuis trois jours à force de demander leurs réponſes. Il y avoit bien chez l'Emir un vieux Secretaire, natif de Damas, qui ſçavoit fort bien les Langues Orientales, & qui autrefois avoit peint merveilleuſement bien toute ſorte d'écritures ; mais il trembloit ſi fort de la tête & des mains, qu'à peine pouvoit-il tenir la plume, & il ne ſervoit plus que de Truchement aux Turcs qui ne ſçavoient point l'Arabe ; ainſi

il ne pouvoit être à l'Emir d'aucun ſecours : d'ailleurs toutes les affaires de ſes Sujets étoient arrêtées à un point que rien ne s'avançoit ni au Camp, ni dans les villages, ne ſçachant par qui faire écrire leurs Placets, & leurs Requêtes; comme l'Emir ne pouvoit pas auſſi faire expedier ſes Ordonnances ; tout cela joint aux effets contraires de la Conſerve de Berge, contribua ſi fort à le mettre de méchante humeur, que c'étoit une pitié de le voir dans l'état où il fut reduit pendant quelques jours.

Ce Secretaire malade ne m'avoit pas paru des plus habiles en matiere d'écriture, aïant vû de ſes ouvrages quelques jours auparavant ; il n'avoit qu'un peu de routine, point d'Ortographe, & ſi ignorant pour tout le reſte, que le même ſtile dont il ſe ſervoit pour écrire à un païſan, étoit emploïé dans les Lettres que l'Emir écrivoit aux plus grands Seigneurs de l'Empire Ottoman ; c'étoit un ſtyle general

qu'il mettoit à tout uſage ; il faiſoit pourtant ſi bien valoir le talent, qu'il prenoit de toutes mains : les pauvres Arabes achetoient cherement deux ou trois lignes d'écriture, qu'il leur grifonnoit ſur un petit morceau de papier, qu'il faiſoit encore païer. Il n'y en avoit pas un dans le Gouvernement de l'Emir, qui ne deſirât de le voir pendu, & qui ne lui donnât mille maledictions; mais avec tout cela ils ne pouvoient ſe paſſer de lui. On vint dire à l'Emir que ſon mal empiroit tous les jours, & qu'on ne pouvoit pas le tranſporter : il en étoit ſi fâché qu'il étoit continuellement chez ſes femmes, pour ſe délivrer des importunités dont on l'accabloit à tous momens; perſonne auſſi n'auroit oſé l'approcher. Je fis comme les autres, & je tâchai de m'en conſoler avec les carreſſes & la bonne chere de la couſine Hyché. Cependant il me vint en penſée, que le peu de Turc & d'Arabe que je ſçavois alors, ne me ſeroit peut-

être pas inutile, pour faire ma Cour à l'Emir. Le livre Turc intitulé *Incha*, qui eſt une eſpece de Formulaire pour écrire à toute ſorte de gens, ſelon leur rang, & leur dignité, & d'ailleurs ce que j'avois appris à Seyde du nommé Mehemet Cheleby Cherkes Ogli, un des Secretaires du Pacha, & le meilleur Ecrivain de toute la Syrie : tout cela, disje, m'avoit déja perſuadé, que je ferois auſſi-bien une Lettre que le Secretaire de l'Emir : ſon ignorance, & la neceſſité qui preſſoit ce pauvre Prince, me donnerent enfin aſſez de courage pour entreprendre de faire ſa fonction.

Je priai Hyché de lui demander pour moi un moment d'audience en particulier, il me l'accorda d'abord, & il m'envoïa querir au même inſtant. Je lui dis ſans rien affecter, que j'avois ſçu que ſon Secretaire étoit malade, & que beaucoup de gens attendoient aprés lui, que s'il me croïoit aſſez fidelle

pour me confier ſes Lettres, je me ſentois aſſez fort pour y faire une réponſe, dont il ſeroit peut-être content. Il m'avoüa alors que c'étoit la ſeule cauſe de ſon chagrin ; mais que comme il lui étoit difficile de comprendre qu'un Franc pût écrire ni en Turc ni en Arabe, il ne pouvoit qu'accepter ma bonne volonté d'auſſi bon cœur qu'il me confieroit ſes penſées les plus ſecretes, ſi par quelque bonheur extraordinaire je venois à executer l'offre que je lui faiſois.

Comme je vis que l'Emir ne rebutoit pas l'intention que j'avois de le ſoulager, je pris une plume dans ſon écritoire, & j'écrivis devant lui quelques lignes en Turc & en Arabe, que ce Prince lut, & trouva fort à ſon gré : je le priay de me donner une Lettre que le Pacha de Damas lui avoit écrite, & je lui en demandai la réponſe, que j'écrivis d'abord en François ſur un morceau de papier ; je la mis enſuite en Turc dans le ſtyle ordi-

naire, j'allai la montrer au vieux Secretaire, que l'Emir consideroit beaucoup ; il la trouva bien, & vint avec moi pour la faire voir à l'Emir ; ce Prince ne sçavoit point trop la Langue Turque; mais il admira le style, & les termes dont la Lettre étoit composée, lorsque le vieux Secretaire lui en eut expliqué le contenu : j'avois fait un chiffre de son nom, & de ses titres, où toutes les lettres étoient entrelacées avec art; je le mettois en chef, ou au bas des Lettres, selon la qualité de celui à qui il écrivoit, avec des queües, ou des traits de plume tirés d'un côté & d'autre pour lui donner, à la maniere des Orientaux, quelque marque de grandeur.

Le Secretaire ordinaire, qui ne sçavoit point écrire en Turc, écrivoit en Arabe indifferemment à toute sorte de personnes, il lui falloit tout un jour pour faire le broüillon d'une Lettre, l'Emir en mettoit autant pour la corriger, & ce qu'il

lui falloit de temps encore pour la mettre au net, traînoit toutes les affaires dans une longueur prodigieuſe ; de ſorte que ce Prince ſe voïant ſervi ſi promptement, & conſiderant la maniere dont je faiſois ſes Lettres, en grand papier, d'un caractere qu'il n'étoit pas accoûtumé de voir, & avec des magnificences qui lui étoient juſqu'alors inconnuës, il nageoit dans la joïe, ſon chagrin fut diſſipé, & il revint dés le même jour à ſon humeur ordinaire.

Je priai l'Emir de me donner les autres Lettres, avec un memoire de ce qu'il falloit répondre à chacune, & je lui promis d'achever ſes dépêches pour le lendemain au ſoir, à quoy je ne manquai point ; car aïant commencé à y travailler dés la pointe du jour, tout fut prêt à midy, que j'allai lui porter mes expeditions à ſa Tente d'Audience : tandis qu'il ſe les faiſoit lire, je les accommodois dans de petits ſacs de tafetas de diverſes couleurs, ce

qu'il n'avoit pas accoûtumé de faire ; & lorſque tout fut en état, il fit venir les Envoïés l'un aprés l'autre, leur donna leurs dépêches, & leur laiſſa la liberté de s'en aller quand ils voudroient, ce qu'ils firent tous avec joye.

On apprit enſuite que le Secretaire étoit mort;ce Prince n'en fut pas beaucoup fâché, voïant que je pouvois faire ſa fonction, en attendant qu'il en eût un autre, & que je ne cherchois qu'à l'obliger.

L'Emir faiſoit valoir les petits ſervices que je lui rendois dans cette occaſion, & il me prônoit par tout comme le meilleur Ecrivain qui fût au monde : je n'aurois pas paſſé pour tel parmi des gens plus ſçavans & plus delicats ; mais j'étois avec des Arabes du deſert, naturellement fort ignorans ; & ce que je faiſois, quoique tres-mediocre, étoit encore aſſez bon pour des Bedouins, ſans façon, & ſans politeſſe.

Le lendemain comme je déjeunois,

nois, une troupe d'Arabes & de Villageois Sujets de l'Emir, vinrent m'assieger dans ma Tente, crians tous à la fois, *Seigneur, Seignenr, jettez vos regards sur nous, pauvres gens, par votre vie, par votre barbe benîte, que Dieu veuille conserver, assistez-nous dans nos besoins:* ils entroient en foule, chacun vouloit être le premier à conter son affaire; l'un vouloit me baiser la main, l'autre la robe, ignorant la plûpart que j'étois Chrétien. Ils faisoient un bruit étrange, & s'interrompoient l'un l'autre, d'une maniere à ne pouvoir comprendre ce qu'ils demandoient. Je leur fis un signe de la main pour leur imposer silence, & je leur dis de parler l'un aprés l'aute.

Un vieillard qui étoit plus avancé vers moy, me dit, Seigneur, il y a tantôt quinze jours que nous sommes aprés l'Emir pour avoir des ordonnances, nous perdons tout notre tems à aller & venir, nos affaires ne se font point, parce que

le Secretaire, à qui Dieu ne fasse jamais misericorde, étoit malade, & il est mort presentement: nous vous demandons la grace de nous écrire deux lignes à chacun, afin que nous ne soïons pas plus long-temps dans cette misere.

Je consentis à ce qu'ils vouloient, à condition qu'ils n'entreroient que l'un aprés l'autre: ils sortirent d'abord, & s'assirent tous en rond, autour de ma Tente, & à mesure que l'un étoit sorti, il en entroit un autre, avec un petit morceau de papier, car chacun d'eux en avoit apporté grand comme une carte à joüer: j'ecrivois dessus l'ordonnance de l'Emir, comme si la demande étoit accordée, parce qu'en ce cas le Prince y imprime son cachet, ou il la rend déchirée à celuy qui la luy presente, lors qu'il a refusé la chose demandée; en voicy à peu prés la formule. Nous or-
„ donnons à toy Abou Mehemed, qui
„ es le Cheik d'un tel village; de
„ donner à Mustafa, porteur de la

presente, quatre charges de blé ou «
d'orge &c. que nous luy avons ac- «
cordé : tu n'y feras donc faute, «
sinon tu sçais. Ce billet est sans «
date, il y a seulement au dessous le Parafe de l'Emir, ou son chiffre, comme j'ay dit, qui ne signifie autre chose que ces mots. *Le pauvre, l'abject, Mehemed, fils de Turabeye.*

J'emploïai toute la matinée à me debarasser de ces gens-là, qui me fatiguoient plus par leurs remercîmens, & par leurs céremonies, que je ne l'avois été de plus de cinquante ordonnances que je leur écrivis ; il n'y avoit rien de si aisé pour moy, que de leur donner ce contentement; ils furent tous si heureux qu'aucun d'eux ne fût refusé ce jour là, & ils s'en retournerent en me donnant des benedictions & des loüanges sans nombre.

Je passai environ un mois dans cet exercice : je voïois venir tous les matins une quantité de ces pauvres gens avec un morceau de papier dans une main, & un present

dans l'autre, pour avoir deux ou trois lignes d'écriture, que je leur donnois ſur le champ. L'un m'apportoit du Tabac, l autre un peu de Café, d'autres un mouchoir, un Agneau, du fromage, du miel, & du fruit, chacun ſelon ſon pouvoir, & ſelon le merite de la choſe qu'ils vouloient obtenir du Prince: ſi j'avois reçu tout ce qu'ils m'apportoient, il y auroit eu de quoy tenir un marché abondant devant ma Tente : mes gens prenoient quelquefois un peu de Tabac ou de fruit ; pour moy je refuſois generalement tout, leur faiſant connoître que ce n'eſt pas la coûtume des François de ſervir leurs amis par intereſt, que je n'avois pas beſoin de ces choſes-là, ny chez l'Emir, ny ailleurs, que je leur faiſois un preſent de mes droits par la conſideration que j'avois pour leur Maître, & que je les ſervirois de bon cœur en tout ce que je pourrois faire pour leur ſatisfaction. C'eſt de cette maniere que je les

renvoïois à tous momens; ils me quittoient en faiſant retentir par leurs cris dans tout le Camp leurs remercîmens, & leurs prieres pour ma proſperité. Ils s'attroupoient enſuite, & diſoient tous enſemble : nous étions bien mal heureux avec ce chien de Secretaire, nous n'avions pas aſſés de bien pour aſſouvir ſon avarice; s'il avoit pû nous dévorer, il l'auroit fait; ce pourceau marchandoit avec nous un jour entier, pour avoir de luy ce que nous deſirions, Dieu nous a fait une grace ſinguliere de nous délivrer de ſa tyrannie, & de nous envoïer ce Franc à ſa place; on nous diſoit que les gens de cette Nation étoient de mauvaiſe foi, des voleurs & des Corſaires; nous voïons bien le contraire, & plût à Dieu que nous euſſions l'ame auſſi blanche, & la conſcience auſſi nette qu'ils l'ont.

On ne parloit plus que de cela dans l'étenduë du Gouvernement de l'Emir, & du refus que je fai-

ſois de leurs preſens ; j'eus enfin le loiſir de me faire ſi bien connoître des ſujets de ce Prince , & de tous ſes voiſins , que je m'en allois tout ſeul d'un village à l'autre ſans rien craindre , & j'y trouvois par tout de bonnes gens qui me regaloient de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Maiſons : quand ils me trouvoient en chemin , je ne revenois jamais au Camp ſans une eſcorte de vingt-cinq ou trente Cavaliers, qui m'accompagnoient plûtôt par honneur, & par amitié , que par aucun autre ſorte de raiſon, & ſi j'avois eu alors quelque affaire à demêler , je n'aurois pas manqué de gens pour fortifier mon party.

Les Arabes me faiſoient fort ſouvent l'arbitre de leurs differens par tout où ils me rencontroient , & quand j'avois une fois prononcé en faveur de quelqu'un , l'autre ſubiſſoit le jugement, & l'executoit ſans appel , & ſans aucun retardement : l'Emir auſſi ne me refuſoit pas les graces que je luy demandois pour

les uns & pour les autres;ainſi je ne manquois pas de moiens pour les favoriſer,& je me trouvai en état de faire parmi les Arabes, tout ce que je n'aurois pas pu eſperer de faire parmi les Chrêtiens.

Quelque temps aprés étant allé à un des Ports de l'Emir, appellé [a] Tartoura ,pour m'y divertir avec quelques Officiers de l'Emir Dervich , la tempête fit échoüer ſur la côte d'auprés un gros bateau chargé de vin de Chypre, & de fromages , qu'il portoit en Egypte ; il n'eut pas plûtôt touché ſur les bancs de ſable , qui ſont ſur cette côte, que les vagues le mirent en pieces: tout l'Equipage ſe ſauva à terre, les fromages reſterent dans la mer, & les tonneaux de vin rouloient avec les flots. L'Emir Dervich qui avoit vû le naufrage du haut de la montagne , y accourut avec une partie de ſa Cavalerie, & quelques

a Tartoura , où Tourtour , petite ville preſqu'au pied du Mont-Carmel, prés du Château Pelerin.

Officiers du premier Emir, lesquels aïant dépoüillé tous les Matelots, & les Passagers, faisoient travailler les Arabes pour retirer les débris, & ce qu'ils pouvoient sauver de la charge du bateau. Le Patron & tout son Equipage, qui étoient des Chrétiens Grecs, se voïant tout nuds, allerent se cacher dans des broussailles, en attendant la nuit pour s'en aller au premier village, & s'y habiller du mieux qu'ils pourroient, & chercher ensuite à s'embarquer sur quelqu'autre vaisseau: j'allai les consoler tandis qu'ils pleuroient leur perte, & comme je parlois leur Grec vulgaire, je leur proposai de venir travailler à retirer du naufrage tout ce qu'on en pourroit sauver, leur promettant que je leur ferois rendre quelque chose; je le fis trouver bon à l'Emir, qui me promit de les contenter.

Alors ces pauvres Matelots se jetterent dans la mer, malgré les vagues, qui portoient les marchandises à terre, & les reportoient en

même temps en pleine mer : la plûpart des tonneaux furent cassés, on n'en put sauver que deux qu'ils tirerent à terre avec bien de la peine. Les Arabes avoient ramassé quelques fromages, je leur dis en riant, qu'ils étoient faits avec du lait de truye, ils les jetterent à l'instant sur le sable, & les Grecs en profiterent.

Il commençoit à se faire tard, & la mer étoit si agitée que les Matelots ne pouvoient plus travailler : je priai l'Emir de leur faire rendre leurs habits, les Arabes leur en rendirent la plus grande partie ; & ce fut toute la recompense qu'ils purent avoir pour cette fois-là ; mais comme l'Emir voulut coucher à Tartoura sous ses Tentes, je leur fis esperer d'en obtenir encore quelque chose ; & pour cet effet je leur conseillai d'attendre qu'il eût soupé pour le trouver en meilleure humeur.

L'Emir ordonna qu'on lui preparât à souper, rien ne fut si aisé ;

car tout ce qu'il y avoit de gens à Tartoura, s'étoient empressés pour lui apporter des presens de viande, de volaille, de gibier, de fruit, & de Café ; mais aucun n'avoit apporté du vin, j'en ménageai deux cruches chez un Grec de ce village, appellé Abou Moussa, & je les fis presenter à l'Emir par ces pauvres Matelots dévalisés, qui par-là firent tres-bien leur cour : ce Prince les reçut avec un tres-grand plaisir, & comme on commençoit alors à se mettre à table, je fis signe aux Grecs de se tenir hors de la Tente, jusqu'à ce que je les fisse rentrer. Le repas fut fort long, & il y avoit beaucoup d'Arabes, mais par bonheur il y en eut tres-peu qui burent du vin : l'Emir & quatre ou cinq de ses Officiers s'en trouverent mieux, tout y étoit en joïe, chacun chantoit à sa maniere, & tout contribuoit à la joïe. Je crus alors qu'il étoit à propos de faire entrer les Grecs, & de leur servir de Truchement, puisqu'ils ne sçavoient

que le Turc & le Grec, & que l'Emir n'entendoit ni l'un ni l'autre: ces pauvres gens étant entrés en foule, ils baiſerent la veſte de l'Emir, & puis ſe retirerent un peu à côté: ce Prince me demanda ſi on ne leur avoit pas rendu leurs habits, & s'ils deſiroient quelqu'autre choſe: je lui répondis, que les Arabes avoient executé ſes ordres fort exactement; mais que comme ces malheureux Grecs avoient été ruinés par la perte de leur bien, qui étoit ſur le bateau, ils le prioient de leur accorder encore le débris du naufrage qui n'étoit pas fort conſiderable, qu'ils en retireroient à Tortoura tout ce qu'ils en pourroient avoir, & que cela leur ſerviroit pour s'en retourner en leur Païs, & à ſecourir leurs malheureuſes familles: ceux qui avoient envie d'en faire leur profit, s'oppoſerent d'abord à cette grace, l'Emir y fit quelque reflexion, & enſuite il la leur accorda, & il ordonna ſur le champ qu'on leur laiſſât

tout ce qu'ils pourroient ſauver ; même juſqu'à un clou, (pour me ſervir de ſon expreſſion.) Il n'en falloit pas dire davantage pour être obéï ; les Grecs lui baiſerent encore le bas de la veſte, pour tout remercîment ; ils ſortirent de la Tente, & commencerent dés le même ſoir à ramaſſer tout ce que les flots avoient jetté ſur le rivage, eſperant de faire le reſte le lendemain que la mer, ſelon toute apparence, devoit être plus calme, le vent étant depuis ceſſé ; d'ailleurs l'Emir devoit décamper, avec tous ceux qui auroient pu les embarraſſer.

Je me levai à la pointe du jour, pour donner les moïens de faire tranſporter le vin ſur les montagnes : les tonneaux étoient gros, & les gens de ce Païs-là n'étoient pas accoûtumés à voiturer de pareilles marchandiſes : nous attelâmes ſix paires de bœufs à deux traîneaux, que nous avions ajuſtés avec des pieces de bois du débris de la Bar-

que. Je pris une vingtaine de Païſans pour les conduire, & j'allai avec eux pour éviter que ces gens-là, naturellement mal adroits, ne fiſſent rouler nos tonneaux dans le fonds de quelque valon : les bœufs alloient ſi lentement, que nous n'arrivâmes au Camp de l'Emir Dervich, que vers les ſix heures du ſoir : ce jeune Prince fut ſi aiſe de voir ces tonneaux arrivés ſains & ſauves, qu'aprés avoir renvoïé les Païſans fort contents de leur voiture, & d'une gratification qu'il leur donna, il envoïa des Meſſagers à tous les autres Emirs, qu'il connoiſſoit n'être pas fort ſcrupuleux ſur la deffenſe du vin, pour leur faire ſçavoir qu'il en avoit chez lui deux gros tonneaux, & pour les inviter d'en venir boire. Les Emirs lui manderent qu'ils le ſçavoient bien, qu'ils s'y étoient déja préparés, & qu'ils étoient tout prêts à partir pour s'en aller paſſer la nuit dans ſon Camp, qu'il n'avoit qu'à ſe preparer à les bien recevoir.

L'Emir Dervich qui étoit le plus jeune de tous, reçut cette nouvelle avec un plaisir extréme, il n'eut pas plûtôt donné les ordres pour le soupé, qu'on vit de tous côtés aux environs du Camp une boucherie, & une rotisserie complete, de bœufs, de moutons, de toute sorte de volaille, & de gibier. Plusieurs Tentes étoient remplies de femmes qui travailloient aux potages, aux ragouts, à la patisserie, aux fruits, & aux confitures. Je pris la direction du vin, & je plaçai les tonneaux sous la grande Tente du festin, dans un lieu où ils ne pouvoient incommoder personne. Je trouvai heureusement dans mon écritoire des plumes toutes neuves, qui nous servirent de petites canules pour tirer du vin : il couloit ainsi doucement de la piece dans la tasse. Deux de mes gens étoient postés, un à chaque piece, pour remplir les tasses à ceux qui les servoient à la ronde, ne voulant pas confier ce soin aux ser-

viteurs du Prince, qui étoient moins adroits que les miens.

Tous les Emirs arriverent ensemble quelque temps aprés, accompagnés de leurs amis, & de leur ſuite, & aprés les civilités ordinaires, les carreſſes, les baiſers de la barbe, & de la main, que chacun donna & reçut ſelon ſon rang, & ſa dignité, on s'aſſit à terre ſur des nattes : les Emirs étoient appuïés ſur des carreaux; & j'en avois auſſi un, les autres s'aſſirent les jambes en croix, comme ſont aſſis nos Tailleurs ; aprés une legere converſation chacun mit un grand mouchoir ſur ſes genoux, en guiſe de ſerviete, & l'on ſervit une grande quantité de plats de toute ſorte de viandes, tandis qu'on en accommodoit d'autres pour remplacer les plats, & les jattes qu'on avoit vuidées, ou celles que les Emirs faiſoient deſſervir pour les envoyer à leurs Domeſtiques, qui mangeoient par pelotons, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Pendant qu'on mangeoit, & qu'on beuvoit à la ronde, on fit venir une troupe de gens, qui joüoient du haut-bois, de la flute, & de ces violons lugubres, dont j'ai déja parlé, qui accompagnoient quelques voix enrouées : on voïoit la plûpart de ces Arabes attentifs à ces chansons, qui les ravissoient jusqu'à l'extase, tenant toûjours la tasse à la main. Le repas fut long, & l'on ne quitta la table que pour se reposer dans quelque recoin de la Tente, & pour recommencer à boire mieux qu'auparavant. C'est ainsi qu'on se regala pendant deux jours & demi que le vin dura. Les tonneaux ne furent pas plûtôt vuides, qu'on songeoit aux moïens d'en avoir d'autres, ce qui étoit un peu mal-aisé, à moins qu'il n'arrivât un pareil malheur à quelqu'autre vaisseau Les Arabes qui avoient suivi ces Emirs, en eurent quelques seaux en partage, ainsi chacun eut sa part du regale.

Je remarquai que parmi une si grande

grande quantité de gens, qui burent du vin, il n'arriva pas le moindre désordre; ils gardoient tous leur serieux, & ceux qui avoient l'humeur plus enjoüée, ne faisoient rien paroître d'extraordinaire dans leurs actions, ni autrement : tout se passa en carresses & en amitiés, il n'y eut ni méchante humeur, ni querelle, ni insolence; & aprés mille civilités reciproques, qu'ils se firent à leur maniere, ils se séparerent les meilleurs amis du monde.

Ces Princes avoient fait une partie de chasse pour le lendemain, où ils devoient courir le Lievre & la Gazelle; mais elle fut rompuë dans le temps que nous devions partir avec l'Emir Dervich, pour aller joindre les autres : ce fut par un ordre que le Grand Emir leur envoïa de se rendre incessamment auprés de lui, pour deliberer sur un [a] commandement qu'il

[a] Le Grand Emir n'étoit ni Sujet, ni Vassal du Grand Seigneur, & il ne recevoit les ordres de la Porte qu'à cause de son Gouvernement.

avoit receu du Grand Seigneur. Ils monterent tous à cheval au même instant, & s'en allerent chez l'Emir fort curieux de sçavoir dequoy il s'agissoit: je m'en allai aussi sous ma Tente, où Hyché vint me visiter, & me faire compliment sur mon retour, & sur le regale que l'Emir Dervich nous avoit donné; Elle m'apporta dequoy souper, & quelques Officiers des Emirs qui étoient restés au Camp, pour attendre les ordres du Prince, étant venus manger avec moi, ils me dirent la raison pour laquelle les Emirs s'étoient assemblés, qui n'étoit autre chose que

Voyez cy-aprés chap. 2. Au reste, à l'occasion de cette Revolte des Païsans de la Samarie, nôtre Autheur remarque fort bien que Neapolis est l'ancienne Sichem de l'Ecriture, du nom de Sichem fils d'Hemor, &c & il ne tombe point dans l'erreur de M. d'Herbelot, qui dit que Neapolis est le nom moderne de la ville de Samarie, qui a été aussi nommée Sebaste, &c. Neapolis & Samarie sont deux villes differentes, situées à quatre ou cinq lieuës l'une de l'autre; la derniere est la Capitale d'un Païs de ce même nom de Samarie, qui touche à la Galilée, ou qui en fait partie.

pour faire païer les contributions ordinaires aux Païsans de Neapolis de Samarie, que les Arabes appellent vulgairement Napolous, & qui est l'ancienne Sichem dont il est parlé dans l'Ecriture.

Les habitans de la campagne, & des villages d'alentour, avoient été ruinés par des sauterelles, qui étoient venuës fondre sur leurs terres, aprés avoir mangé toutes les semailles de la Judée & de la Palestine, elles avoient devoré les bleds, les cotons, & toutes leurs denrées, & affamé cette Province à un point que n'aïant rien pû recuëillir pendant l'année precedente, ces pauvres Païsans n'étoient plus en état de païer au [a] Beig, ce qu'ils devoient tous les ans au Grand Seigneur.

Ce Beig d'ailleurs, qui selon la coûtume de l'Empire Ottoman,

a Beig, ou Begh, & vulgairement Bey, est chez les Turcs un Seigneur de Banniere, qui commande dans un Canton de quelque Province, sous l'autorité du Pacha, Gouverneur en Chef.

étoit non ſeulement le Gouverneur, mais encore le Fermier de ce Païs là, ſe voïant preſſé de païer les ſommes pour leſquelles il s'étoit obligé au Treſor Imperial, à peine de perdre la tête, vouloit exiger ſes droits à quelque prix que ce fût, & mettoit tout en uſage pour en venir à bout. Les choſes étant réduites à cette extremité, tous les habitans du Pais ſe revolterent contre lui, ils prirent les armes, & ſe rendirent les maîtres de la campagne; le Beig ſe fortifia dans la ville de Napolous avec ſes troupes, & demanda du ſecours au Pacha de Damas, & aux autres Gouverneurs, ſes voiſins, pour reduire les Rebelles, & les obliger à païer leurs impoſitions.

Ahmed, Pacha de Damas, fils de Mehemet Cupruli, alors grand Vizir, jugeant que les Arabes ſeuls ſuffiroient pour en venir à bout, donna ordre à l'Emir Turabeye de marcher à eux, avec ſes troupes ordinaires; ce qui fut bientôt executé, car dés le moment que le

Courier fut arrivé au Camp de l'Emir, ce Prince en fit partir plusieurs Cavaliers pour avertir les autres Emirs, & ces Cavaliers aïant mis un mouchoir blanc, au bout de leurs lances, ils tirerent l'un à droit, l'autre à gauche, & allerent se poster sur presque toutes les éminences du Mont-Carmel, d'où ils pouvoient être apperçus des Camps des autres Emirs : ils firent là l'exercice du Drapeau, qui est parmi eux un signal pour se rendre avec leurs gens auprés du grand Emir. Ces Cavaliers ne furent pas plûtôt de retour qu'on vit venir de tous côtés des troupes d'Arabes, par pelotons, & en moins de six heures de temps, elles se trouverent au rendez-vous, toutes prêtes à marcher au nombre de quatre mil Cavaliers, armés de lances, de haches, & de masses d'arme.

La revuë de ces troupes aïant été faite, chaque Emir alla se camper autour des Tentes du Prince, dans le poste qui lui avoit été marqué;le

reste de la journée fut emploïé à regler l'équipage de l'Emir, qui commandoit, & à donner les ordres necessaires pour partir le lendemain matin à la pointe du jour : on résolut dans le Conseil de surprendre les Rebelles, selon la coûtume ordinaire des Arabes.

Les Tentes, & tout le bagage furent chargés, & on les fit partir durant la nuit : on déploïa l'Etendart, les Trompettes sonnerent, & le signal du départ du Prince fut donné par les haut bois, & par les tambours, qui commencerent à battre lorsqu'il monta à cheval. Toutes les troupes marcherent par des défilés jusqu'à cinq heures du matin, qu'ils arriverent dans une plaine, à l'issuë des Montagnes du Carmel ; là elles se formerent, & marcherent en bon ordre vers la ville de Napolous.

Les Païsans, qui étoient campés par bandes dans la plaine, & qui ne s'attendoient pas à être si-tôt investis, n'eurent pas été plûtôt ap-

perçus des Arabes, qu'ils les virent fondre ſur eux tête baiſſée ; ils n'eurent pas le temps de ſe former & de faire un corps pour reſiſter à cette attaque, ils furent ſi fort ſurpris, qu'aprés la premiere décharge, qu'ils firent en déſordre, ils abandonnerent leurs mouſquets, ils paſſerent enſuite les foſſés, & les ruiſſeaux, qu'ils trouverent dans cette plaine, & ils prirent la fuite vers les montagnes, où les Arabes ne purent les pourſuivre pour ce jour-là.

Les Arabes n'eurent que deux hommes de tués, & un Emir eut le bras gauche caſſé d'un coup de mouſquet. Les Païſans qui étoient environ cinq mille bien armés, en laiſſèrent environ une centaine ſur la place, tous percés à coups de lances, & preſque le même nombre de bleſſés, qu'on envoïa dans la ville, comme priſonniers : les Arabes prirent les mouſquets & les autres armes abandonnées par les Païſans, & les apporterent au Camp de l'Emir,

où elles furent diſtribuées aux plus braves : ils les vendirent enſuite à des Marchands de Damas; qui ſuivent le Camp de ce Prince, n'aïant point encore parmi eux l'uſage des armes à feu.

Les Arabes donnerent ainſi bruſquement ſur les Rebelles, ſans attendre que le Beig de Napolous, en les attaquant par l'autre côté, leur eût coupé le chemin de la montagne : comme ils connoiſſent les Turcs un peu lents à ſe mettre en campagne, ils voulurent expedier l'affaire, & avoir tout l'honneur de cette défaite.

Le Beig ſortit de Napolous, ſans avoir pu faire autre choſe que de pourſuivre les fuïards, il en attrapa quelques-uns, qu'il fit empaler ſur le champ, & il en fit d'autres priſonniers : ceux-cy écrivirent aux Rebelles de ſe ſoumettre, & ils y furent enfin contraints pour ne pas ſe perdre tout-à-fait : les Païſans aiſés prêterent aux pauvres, & aprés avoir païé ce que le Beig leur demandoit

demandoit, la paix fut concluë, & les prisonniers furent mis en liberté.

Les Arabes, qui jusqu'alors étoient demeurés campés dans la plaine de Gonin, voïant qu'ils n'avoient plus rien à faire, se retirerent dans le Mont-Carmel, à leur Camp ordinaire, où ils n'avoient laissé qu'un petit nombre de Cavaliers pour le garder, avec les vieillards, les femmes, & les enfans. Ils témoignerent tous leur joïe au retour de l'Emir, par des cris qu'ils faisoient retentir par tout, & par des chansons, qui publioient ses loüanges, & la victoire qu'il venoit de remporter.

Aprés que ce Prince eût été complimenté des principaux du Camp, & de son armée, chaque Emir s'en retourna chez lui avec ses gens; toutes les troupes se disperserent dans leurs quartiers, & dans le même ordre qu'elles en étoient venuës; mais avec tant de tranquillité & de retenuë, qu'on n'en-

tendit pas la moindre plainte, ni le moindre bruit durant cette expedition.

On envoïa querir un Chirurgien à [a] Acre, pour penſer l'Emir qui avoit été bleſſé ; mais il arriva trop tard, car la gangrene s'étoit miſe à ſon bras, & il fallut le lui couper : il mourut quelques jours aprés ſans ſe plaindre, remerciant Dieu dequoi il avoit permis cet accident : on admira dés le commencement la patience merveilleuſe de cet Arabe, & la conſtance avec laquelle il ſupporta ſon mal.

Je paſſai encore quelques jours au Camp de l'Emir, à prendre les mêmes divertiſſemens que cette guerre avoit interrompus, aprés quoi aïant ſçu que mes affaires demandoient ma preſence à Seyde, j'allai prendre congé de tous les Emirs, qui m'avoient regalé tour à tour, leur promettant de revenir les voir dans un mois : ces adieux

[a] Acre, anciennement Ptolemaïde, ville maritime, ſituée entre Tyr & Ceſarée de Paleſtine.

durerent long-temps, parce que chacun voulut encore me donner un repas pour me ſouhaiter un heureux voïage, & enſuite nous nous ſéparâmes avec mille témoignages d'amitié.

Le premier Emir eut bien de la peine à m'accorder le congé que je lui demandois, quoique je lui promiſſe que ce n'étoit que pour peu de temps: il s'imaginoit ou que je n'étois pas ſatisfait de ſes manieres, ou que j'avois reçu quelque mécontentement de ſes Domeſtiques: il me fallut lui dire bien des raiſons pour l'en diſſuader: La Princeſſe ſollicitée par Hyché, cette pretenduë couſine, n'y vouloit pas conſentir auſſi, & prioit l'Emir de me faire des preſens, & quelque carreſſe particuliere, pour m'obliger à reſter plus long-temps avec eux; mais comme je reçus heureuſement un paquet que je lui montrai, il ſe rendit à mes inſtances, croïant de bonne foi que je reviendrois aprés mes affaires finies. Il

m'accabla d'honnêtetés & de carresses, ensuite des remercîmens que je lui fis ; & il ordonna enfin à son nouveau Secretaire de m'expedier un Passeport, dont voici la traduction.

A nos Freres les Emirs, & à tous les Soubachis, Cheiks, & autres nos Officiers, à tous les Arabes nos enfans, & les [a] *Maures nos Sujets, que Dieu veüille garder. Nous vous apprenons que Dervich Nasser le Franc,* (c'étoit le nom qu'on m'avoit donné) *porteur de la presente, est un homme qui nous appartient ; Nous vous ordonnons que toutes les fois qu'il passera par les chemins, Plaines, Montagnes, Villages, Ports, & Peages de vôtre dépendance, vous lui fournissiez des voitures, des escortes, & la subsistance pour lui, pour sa suite & pour son équipage, & toutes les choses dont il aura besoin pendant sa route, de le proteger, défendre, &*

a Par les Maures, il faut entendre les habitans du Païs, qui ne sont pas Arabes d'origine.

assister contre les gens de méchante vie, qui pourroient attenter à sa personne & à son équipage, tout de même que vous seriez obligé de le faire pour un de nos enfans ; laissant tout le reste à vos soins, à vôtre affection, & à l'obéïssance que vous nous devez. N'y faites donc faute : sinon vous sçavez.

Le sceau & le nom en chiffre de l'Emir étoit au bas qui contenoit ces mots,

Le pauvre, l'abject, Mehemet, fils de Turabeye.

J'étois déja si connu dans tout ce Païs-là, que je n'avois pas besoin de cette Patente, je la reçus par honneur; mais toutes les fois que j'y passai depuis, je fus défraïé avec tous ceux qui étoient avec moi par le droit d'Hospitalité qu'ils observent réligieusement. Le bruit fut bientôt répandu par tout le Camp que je m'en allois à Seyde : Hyché qui n'avoit pas reussi auprés de l'Emir, par l'entremise de la Prin-

ceſſe, dans le deſſein qu'elle avoit de m'arrêter, mettoit tout en uſage pour empêcher mon départ : elle envoïa querir Haſſan ſon mari qui étoit à ſon village, qui lui fut caution de mon retour. Nous allâmes enſemble dire adieu à l'Emir, & Hyché nous fit apporter de chez la Princeſſe tout ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat pour nôtre déjeuné.

En prenant congé de cette pauvre couſine, qui fondoit en larmes, je lui donnai une bague d'or que j'avois au doigt, en reconnoiſſance de ſes ſoins & de ſes peines; je la priai de remercier de ma part la Princeſſe, des meubles qu'elle avoit bien voulu m'envoïer, & de toutes ſes bontés ; elle me promit de s'en acquitter.

Je montai à cheval avec mes gens & mon petit équipage, lui diſant des adieux à la maniere des Arabes, qui ne ſont autre choſe que des remercîmens, des ſouhaits d'une longue vie, & des bénedictions

de Dieu. Cette pauvre femme ſuivit juſques ſur une éminence, & long-temps aprés que nous fûmes deſcendus dans la plaine, nous l'apperçûmes encore de fort loin, qui battoit des mains, puis avec ſon mouchoir qu'elle ſecouoit en l'air, pour marquer ſon affection, & les ſouhaits qu'elle faiſoit pour un heureux voïage.

Haſſan vint m'accompagner juſqu'a la riviere de Caiffa, où parmi les marques d'une veritable tendreſſe, il me confirma le deſſein qu'il avoit de ſe ſauver dés qu'il en trouveroit l'occaſion. Il ne fut pas long-temps à l'attendre; car environ ſix mois aprés que j'eus quitté les Arabes, & que je fus de retour à Seyde, l'Emir l'envoïa porter quelques dépêches au Pacha de Damas; ce Venitien qu'il avoit gardé auprés de lui à ma priere, le ſuivit comme ſon valet; mais au lieu de rapporter la réponſe à l'Emir, il la lui envoïa par un Meſſager exprés qu'il païa, & s'étant dé-

guiſés tous deux, en prenant l'habit des Chrétiens du païs, ils s'en allerent à * Baruth, où aprés avoir vendu leurs chevaux, ils s'embarquerent deux jours aprés ſur un vaiſſeau de Veniſe, qui les porta à l'iſle de Zante, comme des Marchands Grecs qui y avoient affaire; & là s'étant ſéparés, chacun s'en retourna en ſon païs.

Ils ne vinrent point à Seyde comme je leur avois dit, en quoi ils furent heureux; car outre qu'il n'y avoit aucun navire prêt à repaſſer en Europe, ils auroient perdu l'occaſion de ce Venitien, dont le prompt départ ne leur laiſſa du temps que ce qu'il leur en falloit pour s'embarquer.

Un Marchand de Damas qui ſuivoit le Camp des Arabes, & qui vint à Seyde pour quelques achats, m'entretint de tout ce qui s'étoit paſſé depuis mon départ; il me dit que l'Emir ne douta point que Haſ-

* Baruth, anciennement Beryte, ville maritime, ſituée entre Seyde & Tripoly de Syrie.

ſan ne ſe fût ſauvé avec ſon valet, dés qu'il vit arriver le Meſſager, avec la réponſe du Pacha de Damas; mais il ne fut pas autrement fâché de la perte d'un ſi bon & ſi fidelle domeſtique, puiſqu'il ne vouloit point mourir dans la Religion qu'il l'avoit forcé d'embraſſer. Il n'y eut que la malheureuſe Hyché qui ne s'en conſola point, quelque ſoin que le Prince & la Princeſſe priſſent de divertir la profonde melancolie, où la fuite de ſon mary l'avoit plongée : C'eſt aſſez dire pour faire connoître la violence & la fidelité de ſon amour, qu'elle ne voulut plus ni manger, ni boire, ni dormir, & qu'elle mourut de chagrin trois mois aprés, qu'elle paſſa à pleurer nuit & jour la perte de ſon époux : elle l'aimoit enfin avec tant de tendreſſe, nonobſtant l'impuiſſance ſuppoſée dont j'ai parlé, & qu'elle croïoit de bonne foi, qu'on l'entendit gemir & ſoupirer depuis la nouvelle de ſa fuite juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Voila ce que j'ay veu, & tout ce qui s'eſt paſſé durant mon ſejour chez les Arabes ; je n'ai pas voulu interrompre cette Relation par les Obſervations que j'y ay faites ; j'ai reſervé les particularités de leur gouvernement, de leurs coûtumes & de leurs manieres pour les Chapitres ſuivans, où le Lecteur pourra remarquer plus utilement & avec plus de commodité, beaucoup de choſes, dont les Voyageurs ordinaires ne ſçauroient inſtruire le public, étant tres-mal-aiſé de penetrer les mœurs d'un peuple dont on évite toûjours la rencontre, bien loin de la rechercher ; je ne doute pas qu'on n'ait bien de la peine à croire qu'on puiſſe trouver autant de juſtice & de bonne foi qu'il y en a parmi des gens, dont la profeſſion ordinaire eſt d'enlever le bien d'autrui, & d'être ce que nous appellons voleurs ſur les grands chemins.

Fin du voïage au Camp du Grand Emir.

LES MOEURS
ET
LES COUTUMES
DES ARABES DU DESERT.

CHAPITRE I.

Des Arabes en general.

NOUS appellons ordinairement Arabes, ceux qui habitent les Regions que nos Geographes ont comprises sous le nom des trois Arabies ; ces Regions ont changé de nom, aussi-bien que de Souverains ; & comme elles sont aujourd'hui sous la domination des Mahometans, les Orientaux en font plusieurs Provinces, ausquelles ils ont donné le nom des principales villes qui s'y trouvent.

On pourroit encore appeller Arabes tous les peuples qui parlent la langue Arabique, mais ce seroit leur donner trop d'étenduë ; ces Peuples ne prennent point d'autre nom que celui de leur origine dans les païs qu'ils habitent, lorsqu'il y en a de plusieurs sortes, comme des Syriens, Maronites, Caldéens, &

autres Nations Chrétiennes; il y a aussi des [a] Druses & des Maures, qui sont Mahometans, parmi lesquels il y a encore plusieurs Sectes differentes, dont quelques-unes sont tenuës pour heretiques parmi eux.

Il suffira pour nôtre sujet de distinguer les Arabes dont nous devons parler, d'avec les Maures, qui habitent les Arabies, & qui professent la même Religion. Ces derniers demeurent dans les villes, ils cultivent la terre, exercent le commerce, & font toutes sortes de metiers; ils sont Sujets [b] du Grand

a Les Druses ne sont pas Mahometans; leur Religion a été jusqu'à present un mystere presque impénetrable. On en apprendra quelque chose, & on sera instruit de leur Origine & de leur Histoire par le beau Manuscrit Arabe apporté depuis peu par Abdalhah Medecin de Damas, que le Roy a bien voulu acheter pour sa Bibliotheque, & que M. de la Croix a traduit en François. Les Druses habitent les Montagnes de l'Antiliban; ils sont plus feroces & plus sauvages que les Arabes du desert.

b Les Arabes, ou Maures, qui habitent les Arabies ne sont point Sujets du Grand Seigneur. Cela est expliqué dans mon Voïage de l'Arabie heureuse.

Seigneur, à qui ils païent de grandes contributions, & ne peuvent parvenir à aucune dignité dans le gouvernement de l'Etat. Les Arabes au contraire demeurent toûjours à la campagne ſous leurs tentes, ils n'obéïſſent point au Grand Seigneur, ue reconnoiſſent, ni ne craignent aucun Prince des lieux où ils demeurent, vivent dans les deſerts, & ne ſe ſoumettent qu'aux Emirs leurs Princes naturels, ou à leurs Cheikhs, qui ſont d'autres Seigneurs ſubalternes.

La ſuite de ce Chapitre, & ce que l'on verra dans les autres, ſera connoître tout ce qui poura contribuer à la ſatisfaction du Lecteur, & à effacer les fauſſes idées qu'on nous donne de ces Arabes, parce que les voïageurs ne s'apperçoivent que des voleries qu'ils font ſur les grands chemins, & ne nous les montrent dans leurs Relations que par le méchant endroit, n'oſant pas s'avanturer à la recherche de ce qu'ils ont de bon & de louable, ni

à demeurer aſſés long-tems parmi des gens, dont on ſe défie toûjours, & dont ils ne ſçavent ni la langue, ni les coûtumes.

Les Arabes ſont comme les autres hommes, ils ont leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités; on le comprendra aiſément, pour peu qu'on veuille ſe détacher de l'amour propre, & de l'eſtime dont chaque nation particuliere eſt naturellement prévenüe en ſa faveur, pour rendre quelque juſtice à leurs ſentimens, & à des manieres qui ſemblent être directement oppoſées à celles des Européens. Ces Arabes s'appellent Bedoüins, du mot *Bedouy*,[a] qui ſignifie champêtre en leur langue, ou habitans du Deſert; ce nom convient parfaitement à leur état, à leur profeſſion, & à leur [b] origine, qu'ils prétendent ti-

a Badiat en Arabe ſignifie un deſert, une ſolitude champêtre, d'où eſt formé le nom de Badavi, Bedouy, & Bedevi, habitant du deſert, &c.

b Les Arabes en general ont deux origines: ils

rer

rer d'Ismael fils d'Abraham & d'Agar; Cette illustre naissance dont ils se piquent extrémement, ne leur permet pas d'exercer les Arts Mechaniques, ni de cultiver la terre; ils ne travaillent point du

tirent la premiere de Jectan, arriere petit-fils de Sem, dont les enfans ont peuplé la Peninsule, appellée depuis Arabie, du nom d'Iarab, l'un de ses fils, ou d'Arabat, nom d'une contrée qui est dans la même Peninsule. La seconde origine des Arabes est celle qu'ils tirent d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar, qui vint s'établir dans le même païs parmi ces premiers & anciens Arabes, & fut le pere des Arabes Ismaëlites, dont quelques Tribus s'appliquerent au commerce & à l'agriculture, & les autres en plus grande quantité, occuperent les Deserts, & menerent le genre de vie qu'ils crurent convenir le mieux à leur condition & à leur origine; tels sont les Arabes Bedoüins dont il est ici question, lesquels ont succedé aux anciens Ismaëlites, habitans des deserts d'Arabie, que l'Ecriture appelle aussi Cedareniens, Agareniens, & quelquefois les Fils de l'Orient; les mêmes enfin que les Auteurs Profanes ont appellés Nomades, & Scenites, à cause de leur genre de vie, & de leur continuel campement sous des tentes; M. d'Herbelot prétend que les Arabes du Desert surpassent les autres Arabes en subtilité d'esprit, ce que ceux qui ont voïagé dans le Levant auront de la peine à lui accorder. Quoiqu'il en soit, les uns & les autres sont fort entêtés de la noblesse de leur extraction, singulierement ceux qui croïent des-

tout, leur emploi eſt de monter à cheval, de nourrir leurs troupeaux, & de faire des courſes ſur les grands chemins : ils s'allient rarement aux Turcs, & aux Maures, (qu'ils conſiderent d'ailleurs comme leurs bâtards, & comme les uſurpateurs de leur heritage,) pour ne pas déroger à la nobleſſe de leur extraction.

Les Arabes dont nous parlons campent ordinairement dans les

cendre d'Iſmael en ligne directe, comme le prétendent nos Arabes Bedoüins, qui ſoutiennent que c'eſt en leur perſonne que s'accomplit la prédiction faite à Agar par un Ange dans le deſert, touchant Iſmael ſon fils & ſa poſterité, prédiction conforme à la promeſſe que Dieu fit à Abraham, qu'Iſmael ſeroit le pere d'un grand Peuple, &c. Pour juger ſi les Arabes du deſert ſont bien fondé dans leur prétention, nous rapporterons ici ce que l'Ecriture nous apprend là-deſſus dans le XVI. Chapitre de la Geneſe : *Dixitque & Angelus Domini*, &c. *multiplicans, inquit, multiplicabo ſemen tuum, & non numerabitur præ multitudine. Ac deinceps : Ecce, ait, concepiſti, & paries filium : vocabiſque nomen ejus Iſmael, & hic erit ferus homo : manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum, & è regione univerſorum fratrum ſuorum figet tabernacula.* Tout cela ſemble convenir parfaitement à nos Arabes.

deserts auprés des eaux, & des pâturages pour la commodité de leur bêtail, & n'habitent point dans les villes ni dans les lieux où ils puissent être surpris, parce que leurs voleries les rendent ennemis de toutes sortes de nations. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient hospitaliers, bons & civils à leur maniere, & qu'ils ne gardent beaucoup de fidelité aux Etrangers, qui vont à eux de bonne foi : ils vivent sans façon & sans contrainte, peu de chose leur suffit pour vivre (comme ils disent) à la Bedoüine. Ce mot excuse tout, & leur tient lieu de tou les complimens, & de toutes les céremonies, ausquelles on est assujetti parmi les nations polies & civilisées.

Les Arabes dont nous parlons, n'ont point de Roïaumes dont ils soient absolument les maîtres ; mais ils sont gouvernés, comme j'ai dit, par des Emirs particuliers qui n'obéïssent point d'ordinaire les uns aux autres, à moins qu'ils ne soient

d'une même famille. On a cependant donné la qualité de Roi des Arabes, au Prince de ceux qui ſont dans les deſerts, d'entre le Mont Sinaï & la Mecque, auquel les Turcs païent un tribut annuel, crainte qu'ils ne pillent la Caravanne des Pelerins de la Mecque, parce que cet Emir commande à une plus grande quantité d'Arabes, dans un païs plus étendu, & qu'il a beaucoup plus d'autorité que ceux qui ſont dans la Syrie, dans la Paleſtine, & dans les autres païs de l'Aſie & d'Afrique. Les Cheikhs obéïſſent aux Emirs. Ce ſont comme des Seigneurs particuliers, qui commandent à une moindre quantité d'Arabes devoüés à leurs familles, qui leur tiennent lieu de ſoldats, de ſujets & de domeſtiques. Ce mot Cheikh ſignifie Ancien, ou Vieillard; ils donnent auſſi cette qualité aux gens de Lettres, & à ceux qui ont quelque autorité ſur le peuple, quelque jeunes qu'ils ſoient : ce qui

ne s'accorderoit pas trop avec la ſignification propre du mot ; mais comme c'eſt leur coûtume de donner le gouvernement aux plus âgés, ils ſuppoſent que s'ils ne ſont pas vieux par l'âge & par l'experience, ils le ſont par leur nobleſſe, & par le droit que la naiſſance leur a donné de commander aux autres.

Les Arabes n'ont point d'autres armes qu'une lance, une épée, une maſſe de fer, & quelquefois une hache ; ils ne ſe ſervent point de piſtolets, de mouſquets, ni de fuſils, & moins encore de canons pour faire la guerre : ils ne ſe mettent point en peine non plus de ſe fortifier dans les villes, d'attaquer ou de ſe deffendre dans les formes militaires ; le bruit de la poudre les épouvante; ils abhorrent les armes à feu, & ne peuvent preſque comprendre qu'elles puiſſent tuer les hommes ſans les toucher. Ils ſont bien montés ordinairement, & ils n'attaquent gueres, s'ils ne ſont aſſurés de vaincre : ils ſe ren-

dent toûjours les maîtres de la campagne, & la vîteſſe dont ils décampent, quand le poſte ne leur eſt pas avantageux, fait qu'il eſt mal-aiſé d'en venir à bout. On les a battus quelquefois, mais on n'a jamais pû les détruire. Le Grand Seigneur les laiſſe vivre dans ſon Empire, comme il leur plaît; & quand il en a beſoin pour châtier quelques rebelles de leur voiſinage, il les prie honnêtement de marcher; il leur fait même des preſens pour cela, ſans quoi ils mépriſeroient ſes ordres. Ces Emirs envoïent auſſi quelques preſens au Grand Seigneur des plus beaux chevaux qui ſe rencontrent chés eux, & des autres raretés de leur païs; leurs voiſins n'aiment pas à les avoir pour ennemis, & ils les ménagent par toutes les marques d'honnêteté & d'amitié qu'ils peuvent leur donner, afin d'entretenir la liberté du commerce, & la ſeureté des chemins.

Il y a une infinité de Princes, & de familles Arabes, qui ſont diſ-

perſées dans la Syrie, la Meſopotamie, la Paleſtine, les Arabies, l'Egypte, & la côte d'Afrique. On jugera par ce que je dirai de celles que j'ai connuës, que celles dont je ne parlerai pas, vivent à peu prés de la même maniere.

Outre les Arabes Bedoüins, qui demeurent dans les deſerts d'Egypte, & qui ſont de la même race & de la même qualité de ceux dont je viens de parler, il y a une autre race de Bedoüins, qui ſe ſont habitués dans la ville d'Alexandrie d'Egypte, qui vivent à peu prés comme ces Bohemiens, qu'on appelle en France Egyptiens. Ils campent entre le rivage de la mer & les murailles de la ville ſous des tentes, où les hommes, les femmes, les enfans, & leurs bêtails logent enſemble, comme s'ils étoient en pleine campagne. Les femmes n'ont qu'une grande chemiſe bleuë pour tout habillement ; les hommes & les garçons un peu avancés, s'en font une d'une longue piece de

bouracan blanc, & les petits enfans vont tout nuds dans quelque ſaiſon que ce ſoit.

Ces Bedoüins d'Alexandrie n'ont preſque point d'autre mêtier pour gagner leur vie que le loüage de leurs bourriques : c'eſt la ſeule voiture dont les Marchands Etrangers peuvent ſe ſervir dans les villes d'Egypte, pour aller à leurs affaires un peu éloignées ; ils menent toûjours ces ânes au galop, & le Bedoüin qui court aprés, ne quitte preſque jamais la croupe, qu'il pique de tems en tems d'un aiguillon de bois. Il y a tres peu de Marchands en ce païs-là, qui n'aïent de ces jeunes Bedoüins pour ſervir dans leurs maiſons, ils ſont fidelles, & parlent la langue franque ; c'eſt pour eux une grande commodité d'avoir ainſi des Truchemens en la perſonne de leurs domeſtiques, dont la plûpart parlent fort bien encore le Provençal.

Les Arabes qui ſont dans l'Afrique

que, n'ont pas le même avantage que ceux d'Asie, ils sont mêlés entre les Maures, & les peuples de la Numidie, du Biledulgerid, & des autres païs Meridionaux, dont ils prennent les habitudes & la maniere de vivre. Ceux qui sont dans le voisinage d'Alger, de Tunis, & de Tripoli, sont traités par les Turcs de la même façon qu'ils ont accoûtumé de traiter les Maures, c'est-à-dire avec beaucoup d'inhumanité; l'éloignement de leur centre affoiblit extrémement l'autorité qu'ils auroient par tout ailleurs. Il n'y a que leur langage qu'ils conservent dans toute sa pureté, & qui est le même que celui des Arabes Orientaux.

Il y a encore une autre nation dans la Syrie & dans la Palestine, qui vit à peu prés comme celle des Arabes Bedoüins (excepté que leurs tentes sont faites de toile blanche). On les appelle [a] Turkmans : ils demeurent à la campa-

[a] Turkmans ou Turcomans, c'est-à-dire sem-

gne, obéïssent au Grand Seigneur, & font un trafic de toute sorte de bêtail, dont ils s'enrichissent. Ils sont propres dans leur Camp, couchent sur de bons lits, mais ils sont plus sobres & plus ménagers pour la bouche que les Arabes, & mieux habillés aussi. Ils ne volent point sur les grands chemins, au contraire ils reçoivent agréablement tous ceux qui s'arrêtent chés eux, les logent & les nourissent sans qu'il leur en coûte rien, & ils sont d'un grand secours aux Etrangers qui voïagent dans leur païs, où il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie. Les Orientaux disent qu'il faut manger chés les Arabes, & coucher chés les Turkmans, pour marquer la bonne chere des

blables aux Turcs, ce qui se doit entendre par rapport à leur origine, qui est à peu prés la même que celle des Turcs, selon les Auteurs Orientaux. En Syrie on les appelle Amediens, parce que dès l'onziéme siecle un Calife arrêta les conquêtes des Turcomans, les chassa de la Mesopotamie, & les obligea de se retirer dans la Medie. Je parlerai plus particulierement des Amediens dans mon Voïage du Mont Liban.

uns & la commodité qu'on trouve chés les autres.

Au reste tous ces Arabes vivent dans une si grande indifference, qu'ils se soucient moins de connoître leur race que celle de leurs chevaux, à laquelle ils donnent beaucoup d'application : Il n'y a parmi eux que les CHEIKS & les Emirs qui prennent quelque soin de connoître leur Génealogie. Je reserve tout ce qu'il y auroit de particulier à dire là-dessus pour les Chapitres suivans, ne m'étant proposé dans celui-ci que de toucher en géneral ce qui peut servir d'introduction à nôtre sujet.

M. d'Herbelot ne convient pas de cette indifference, il veut que tous les Arabes Ismaëlites recherchent curieusement, & conservent avec soin leurs genealogies, ce qui est difficile à croire, du moins à l'égard des Arabes du Desert, qui ne se mettent gueres en peine que de la filiation generale de la Nation, qu'ils font remonter jusqu'à Ismael dont ils sçavent assés bien l'histoire, &c.

Les Princes qui gouvernent ces Arabes, sont de plusieurs noms distingués, & sortent de differentes Maisons illustres dans la Nation. Je laisse celles que je n'ai pas connuës, pour m'attacher à celle de l'Emir Turabaye, avec qui j'ai demeuré assés long-tems pour la connoître, pour m'instruire de son gouvernement, & de toutes les au-

tres choſes dont je parlerai dans la ſuite.

Il n'y a proprement d'Eſclaves parmi les ſerviteurs des Emirs que des Negres, qui naiſſent dans le païs d'autres eſclaves, ou ceux qu'ils achetent d'ailleurs, ou dont on leur fait preſent. Les Negres que nous appellons Maures, ſont appellés des Arabes *Aabd*, nom qui ſignifie également ſerviteur, & eſclave dans le vulgaire : mais comme dans ce païs-là, auſſi bien qu'en Eſpagne & en Portugal, on ſe ſert d'Eſclaves ; pluſieurs croïent qu'on ne doit expliquer ce mot que par celui d'Eſclave : ce qui ne ſe doit ſeulement entendre que pour la fonction, parce qu'on n'a des ſerviteurs & des Eſclaves que pour ſervir : il ſeroit pourtant fort bien appliqué aux Negres, parce qu'ils naiſſent Eſclaves en quelques parts qu'ils ſoient hors de chés eux. Ils ne parviennent à aucune autre charge qu'à celle d'Eunuque de quelque Dame de qualité : On

choisit les plus laids & les plus difformes pour les mettre à cét usage, tant pour relever la beauté des femmes dont ils doivent être les compagnons inséparables, que pour ôter aux moins vertueuses les sentimens fragiles qu'elles pourroient avoir pour d'autres, qui seroient mieux faits.

Il est vrai que ces Eunuques n'ont autre chose de l'Esclave que le nom, car d'ailleurs ils joüissent d'une entiere liberté pour tout le reste, & ils ont ordinairement toute sorte de credit dans la maison de ceux qu'ils servent; ils sont traités fort doucement, pour peu qu'ils soient raisonnables, & qu'ils aïent les inclinations honnêtes. Quand ils ne le sont pas, on se contente de les abandonner pour toute punition.

CHAPITRE II.

De l'Emir Turabeye, Prince & principal Chef des Arabes du Mont Carmel; De sa Famille, & de son Gouvernement.

TURABEYE est un mot Arabe, qui signifie Poudre, ou Poussiere. C'est le nom de la famille des Princes de cette Nation, qui sont établis dans le Mont Carmel depuis un fort long-tems; elle a succedé à d'autres Seigneurs qui le possedoient avant ces Arabes. On n'a jamais sçu me dire dans quel tems ils ont commencé à regner; ni combien d'années leurs predecesseurs ont été les maîtres de cette partie de la Galilée: c'est pourquoi je ne sçaurois parler ici que de l'état present de cette famille, & de ce que j'ai remarqué dans son Gouvernement, & dans ses manieres de vivre.

Ces Emirs ou Princes étoient au

nombre de dix-huit, tant freres, cousins germains, que neveux, qui gouvernoient successivement le païs, par l'élection du plus ancien de la branche aînée, à la place de celui qui étoit mort. L'Emir Mehemet succeda à l'Emir Deben, son frere aîné, qui mourut en l'année 1660. C'étoit un homme d'esprit, & d'un merite singulier ; mais il n'étoit pas aussi traitable que son cadet m'a paru l'être durant le tems que j'ai été chés lui.

L'Emir Mehemet étoit fort petit, & si maigre, qu'il n'avoit pour ainsi dire que la peau & les os, il trembloit incessamment de tous ses membres, & ne raisonnoit quelquefois qu'à propos interrompus, quand l'operation de l'Oppium & du Berge le travailloit. Il en usoit avec excés, & ne se nourrissoit que de fruits cruds & de café ; & tout son entretien & son occupation ne consistoient qu'à fumer du tabac depuis le matin jusqu'au soir, & à rêver au milieu de ses Courtisans,

en râclant & rognant un bâton blanc avec ſon coûteau.

Il ne laiſſoit pas de donner audience aux Etrangers, & de répondre juſte & de fort bon ſens aux propoſitions qu'on lui faiſoit ; mais il faloit prendre ſon tems pour cela, ſes Courtiſans le laiſſoient rêver, & s'entretenoient entre eux juſqu'à ce que l'Emir leur donnât lieu de lui parler. Il avoit l'ame belle & genereuſe, & les inclinations portées au bien : ſon humeur étoit douce & liberale. Il vivoit moralement bien, & il regnoit dans le cœur de ſes Sujets par la douceur, abhorrant le ſang & toute ſorte de violence ; & quoique le plus rude châtiment n'aboutît chés lui qu'à faire mettre les entraves d'un cheval à celui qui auroit merité une punition plus rigoureuſe, il étoit fort craint, promptement obéï, & ſervi avec tout le reſpect & toute la ſoumiſſion poſſible. Il vivoit bien avec les Pachas de ſon voiſinage, & ils ne lui envoïoient jamais des gens par ci-

vilité, ou pour affaires, qu'il ne les renvoïât avec des presens d'habits, & des chevaux, outre la bonne chere & les caresses qu'il leur faisoit dans le camp. Il étoit d'un accés facile, homme de parole, & brave dans les occasions. Il étoit marié à une tres belle femme, fille d'un autre Emir de grande consideration, de laquelle il n'avoit point d'enfans; il auroit pû la repudier, & en prendre une autre; mais il l'aimoit trop pour cela: elle étoit fort vertueuse, & avoit tant de complaisance pour le Prince son époux, que sans lui rien demander, elle s'attiroit tous les jours de nouveaux presens, en or, en argent, & en pierreries, dont elle faisoit part aux femmes qui la servoient, & à ses autres domestiques, ainsi qu'à ceux de son mari.

Ce Prince demeure ordinairement campé dans le Mont Carmel sous ses tentes, environnées de celles de ses Sujets, & toûjours au milieu des autres Emirs, qui en

ſont éloignés d'une ou de deux lieuës à l'entour.

Il tire le revenu des villages, & de tout ce qui aborde dans les ports de ſa dépendance, dont le Grand Seigneur ne lui demande rien, à condition qu'il tiendra les chemins libres, & fera eſcorter les Courriers & les Caravanes des Marchands qui paſſent dans ſon païs. Autrefois les Arabes dépoüilloient les Courriers du Grand Seigneur, qui alloient dans les Provinces de ſon Empire, & ils déchiroient leurs dépêches ; mais cela n'arrive plus, depuis que le Sultan a donné ou confirmé ce gouvernement à l'Emir Turabeye, & qu'il l'a honoré de la qualité de Sanjak [a] Beghi ; c'eſt-à-dire qu'il a le droit de faire combattre ſes Troupes ſous les étendarts du Grand Seigneur, d'arborer un Toug, ou queüe de cheval, & d'avoir un certain nombre de hautbois, des tambours,

a Sangiak en Turc ſignifie banniere & étendart. Sangiak beghi, Seigneur de banniere, &c.

des trompettes & des tymballes à la maniere des Pachas, qui en ont une plus grande quantité.

Quoique l'Emir Turabeye ne ſoit obligé à aucune redevance envers le Grand Segneur, à cauſe de ſon gouvernement, qui lui eſt en quelque façon héreditaire, la Cour Othomane n'oſant pas refuſer ſon agrément aux ſucceſſeurs de cet Emir; il ne laiſſe pas d'envoïer de tems en tems quelque preſent conſiderable en chevaux, & en chameaux, lorſqu'il en a d'une beauté & d'un prix extraordinaire : mais il n'envoïe aucun Arabe pour les preſenter, parce que cette nation ne ſe fie point aux Turcs, & ne veut pas ſe mêler avec eux pour quelque raiſon que ce ſoit. Ainſi ces Princes font remettre leurs preſens à quelque Pacha de leurs amis, qui prend le ſoin de les faire paſſer à Conſtantinople. Les autres Emirs de cette famille campent à une ou à deux lieuës éloignés les uns des autres, avec une quan-

tité d'Arabes dévoüés au ſervice de chaque maiſon particuliere, dont ils s'appellent ſerviteurs, pour ſe diſtinguer entr'eux; & ce ſont proprement les Troupes que chacun de ces Emirs commande quand ils combattent.

Celui des Emirs qui eſt pourvû de la dignité de Sanjak Beghi, s'appelle parmi eux l'Emir tout court, les autres à qui on donne la même qualité d'Emir, ſont diſtingués par leurs noms; ils obéïſſent au premier, & ſe rendent auprés de ſa perſonne avec leurs Maiſons, au premier ordre, lorſqu'il s'agit de quelque expedition : de ſorte que quand ils ſont tous ramaſſés, & joints enſemble, ils font un corps de quatre à cinq mille combattans; ce qui n'eſt pas peu de choſe pour un païs d'environ quarante lieuës de circuit.

Outre les Arabes, qui compoſent la milice de l'Emir, il y a des Chrétiens & des Maures, qui habitent les villages du Carmel, qui

cultivent la terre, & en recüeillent les fruits; c'eſt ce qu'ils appellent *Rahaya* ou les Sujets de ce Prince: ils vivent doucement ſous ſa domination, en païant quelque choſe au Cheïkh, que l'Emir commet a chaque village pour recevoir ſes droits & ſes revenus; ils ſont grands ou petits ſelon que la recolte des grains eſt bonne ou mauvaiſe.

Les revenus de ce Prince ne ſont pas conſiderables: tout ce qu'il retire des villages & de ſes Doüannes, ne ſçauroit monter à plus de cent mille écus tous les ans; il eſt vrai auſſi qu'il ne fait preſque point de dépenſe; il ne donne aucune ſolde à ſes troupes. Le bled & la viande ne lui coûtent rien; il nourrit preſque toutes les familles de ſon camp de ce qui ſort de ſa cuiſine: les Officiers qu'il emploïe ont leurs droits reglés. Il y a tres peu d'Arabes qui n'ait des troupeaux, & qui ne faſſe quelque trafic de ſon bêtail: ainſi ils ne manquent de rien dans une condition qui nous paroîtroit

miſerable, autant qu'ils la trouvent douce, & pleine de tranquillité. La principale richeſſe de ces Emirs ne conſiſte qu'en chevaux, en chameaux, en bœufs, en moutons, en chevres, & en grains. Ils en troquent ſur les ports de mer contre du café, du ris, des légumes, des toiles, du drap, & d'autres choſes qu'ils n'ont pas chés eux ; & outre ce qui leur en faut pour leur ſubſiſtance ; ils en vendent encore, dont ils gardent l'argent dans leurs coffres, juſqu'à ce qu'ils aïent occaſion de l'emploïer utilement. Ils changent en or tout l'argent monnoïé qu'ils ont de reſte, le tiennent caché dans leurs tentes ; ils en accumulent tant peu à peu, qu'inſenſiblement ils trouvent chés eux des ſommes conſiderables, lorſqu'ils ne veulent pas les emploïer en bêtail, qui eſt leur grand fonds, & le plus ſolide.

L'Emir Turabeye profeſſe la Religion Mahometane de bonne foi, & ſans l'approfondir beaucoup;

il n'y a chés lui ni Mosquée, ni aucun Ministre de cette Loi, & l'on fait la priere dans les tentes ou dehors; chacun des Emirs a un Secretaire qui écrit ses dépêches & ses commandemens, & quelquefois ils en ont deux qui leur servent aussi de Ministre, ou d'Imam, quand ils veulent prier Dieu en commun; ce qui n'arrive gueres que les Vendredis, & les jours du Ramadan, qui est le mois destiné à leur Jeûne.

L'Emir juge souverainement de tous les differens qui naissent parmi ses Sujets, & entre les autres Emirs de sa famille. Il arrive rarement qu'ils punissent de peine capitale. La plus ordinaire est la pécuniaire, quand le cas le mérite; comme nous le dirons ailleurs.

L'Emir Turabeye n'a aucune maison dans le Mont-Carmel, si ce n'est un beau Palais, bâti autrefois par l'Emir [a] Fekhreddin, Prince

a L'Emir Fekhreddin, Prince des Druses, autrefois Souverain sur le Liban, & Maître de la Syrie maritime, grand Protecteur des Chré-

des Druſes, qui y avoit regné quelque temps, où il pourroit être logé fort commodément, s'il vouloit faire quelque dépenſe pour le réparer; les appartemens ſont grands, commodes, magnifiques, & diſpoſés à leur uſage d'une maniere fort agréable : mais outre que les Arabes ne ſçauroient s'accoûtumer à être enfermés, ils ſont toûjours dans la défiance des Turcs, ils craignent d'être ſurpris par leurs voiſins, & ils aiment mieux ſe tenir à la campagne. Ainſi ce beau Palais ſe détruit peu à peu faute de réparations.

Ces Emirs ne ſont ſervis que par les mêmes Arabes qui campent autour de leurs Tentes : leurs femmes & les filles ſervent auſſi les

tiens, &c. C'eſt le même que le Sultan Amurath IV. fit mourir. Les Emirs ſes Succeſſeurs poſſedent encore un fort beau Domaine dans l'Antiliban du côté de Baruth & de Seyde. Ainſi ce que dit M. d'Herbelot, dans l'article des Druſes, que leurs Emirs furent tous ſoumis & dépoüillés par le Pacha du Caire en 1584. n'eſt pas exact.

Princeſſes;

Princesses; les jeunes garçons servent à presenter du café & du tabac à ceux qui visitent l'Emir; on y voit rarement des Esclaves achetés, comme il y en a en Turquie & en Barbarie, à moins que quelquesCorsaires ne viennent échoüer sur leurs côtes, ou qu'ils ne se laissent prendre par les Arabes. Alors ils se les vendent les uns aux autres à fort bon marché.

CHAPITRE III.

De la Religion des Arabes.

JE n'aurai pas beaucoup de choses à dire sur la Religion des Arabes, qui est la même que celle des Turcs; les uns & les autres suivent la loi de Mahomet, avec plus ou moins d'exactitude & de superstition; elle est déja si connuë par tout ce que tant d'Auteurs en ont écrit, qu'il me paroît presque inutile de toucher ce sujet; je m'attacherai seulement à ce que les Ara-

bes pratiquent de particulier ; je parlerai de leurs ſuperſtitions & de leurs uſages dans un autre Chapitre ; il ſuffira pour celui-ci de remarquer la maniere dont ils en uſent ſur la regularité de leurs exercices, & ſur l'obſervance de cette Religion.

Les [a] Arabes ne s'appliquent gue-

a Quoique les Arabes du Deſert dont il eſt ici queſtion, ſoient plus groſſiers que les autres Arabes, il s'en trouve cependant d'aſſez ſpirituels, & qui ſe piquent de bien ſçavoir leur Religion : celui, par exemple, dont les Auteurs Muſulmans parlent, qui étant interrogé comment il pouvoit tant ſçavoir de Hhadits, ou de traditions de Mahomet, répondit ; c'eſt que je ſuis ſemblable au ſable du deſert qui boit toutes les gouttes de pluye qui tombent, ſans en perdre une ſeule : & cet autre, lequel interrogé comment il ſçavoit qu'il y a un Dieu, de la même façon, répondit-il, que je connois par les traces marquées ſur le ſable, qu'il y a paſſé un homme, ou une béte ; ajoutant que le Ciel avec ſes Aſtres lumineux, la Terre avec ſes productions, & la Mer avec ſes flots, &c. font aſſez connoître l'exiſtence, la grandeur, & la puiſſance de Dieu. Enfin un autre Arabe Bedoüin étant interrogé ſur le même ſujet, répondit : l'Aurore a-t elle beſoin de flambeau pour être vuë ? Ce même Bedoüin voulant conſoler un de ſes amis ſur quelque grande affliction, lui dit ces paroles : Il n'y a point d'autre recours

res à approfondir les Myſteres de l'Alcoran : il n'y a ordinairement que les Emirs, les Cheikhs, & leurs Secretaires, qui ſçachent lire & écrire : le peuple ſe contente d'écouter ce qu'on leur en dit par occaſion, & ne fait conſiſter les preceptes de cette Loi, qu'à la Circonciſion, au jeûne & à la priere; ils ſuivent au ſurplus la Loi de Nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, reconnoiſſant d'ailleurs l'unité & l'immenſité de Dieu, la recompenſe & la felicité dont les Bienheureux jouiront en l'autre vie, & les peines éternelles qui ſont deſtinées aux méchans, de la maniere que Mahomet en a parlé.

Ils font circoncire leurs enfans mâles, lorſqu'ils ſont dans un âge à pouvoir s'en reſſouvenir : on en aſſemble une quantité pour le jour deſtiné à cette ceremonie, qui n'eſt pas grande parmi les Bedoüins : leurs parens les tiennent aſſis ſur leurs genoux, tandis qu'un Bar-

ni d'autre refuge contre Dieu, que Dieu même.

bier aïant arrêté le prepuce dans une eſpece de pincette, appropriée à cette operation, coupe avec ſon raſoir tout ce qui paſſe pardeſſus, & y met enſuite des poudres aſtringentes pour arrêter le ſang, & pour cicatriſer la plaïe; les aſſiſtans leur mettent du miel ou des confitures dans la bouche, pour les appaiſer. On fait joüer les haut-bois, & battre les tambours, quand ils en ont, tant pour les divertir, que pour empêcher que les pleurs & les cris n'épouvantent, ou ne dégoûtent les autres; car ſouvent cette crainte a été la cauſe que des hommes de quarante ans n'avoient pas encore été circoncis, & qu'ils ont été contraints par les Magiſtrats de ſe trouver parmi cette jeuneſſe, pour s'acquitter de leur obligation: ces jeunes enfans vont gaïement à la Circonciſion, parce qu'ils n'en connoiſſent pas la douleur; & par le plaiſir qu'ils ont de ſe voir revêtus pendant quelques jours de leur plus beaux habits; les parens les

adouciſſent par quelque petit preſent, & par toutes les carreſſes qu'ils peuvent leur faire. Ils ne leur donnent point le nom dans le tems de la Circonciſion ; les peres les nomment comme il leur plaît dés le moment de leur naiſſance.

Les enfans des Emirs, des Cheikhs, & des autres perſonnes conſiderables, ſont circoncis à peu prés de la même façon, ſi ce n'eſt que les preparatifs ſont plus grands, & les habits plus magnifiques : ils donnent à manger ſplendidement à ceux qui aſſiſtent à la ceremonie, à ceux qui viennent leur faire des complimens, & au peuple qui vient leur faire honneur & groſſir l'aſſemblée : ils reçoivent auſſi beaucoup de preſens que leurs Vaſſaux apportent, pour témoigner leur joïe. La Circonciſion & le Mariage ſont les deux principales occaſions de la vie, qui donnent lieu aux réjoüiſſances, & aux divertiſſemens particuliers d'une famille.

Les Arabes jeûnent exactement

les trente jours du mois, appellé *Ramadan*, & ne mangent ni ne boivent depuis le point du jour, jusques au coucher du soleil : alors ils commencent par boire de l'eau, & par prendre quelque rafraîchissement, & aprés avoir fait la priere, ils mangent le potage & les viandes qu'on leur a préparées, tant & aussi long-tems qu'ils veulent, Ils passent la plus grande partie de la nuit à tout ce qui leur peut faire plaisir, & ils dorment pendant le reste du jour, s'ils n'ont autre chose à faire; les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du jeûne quand leur dévotion est au dessous de leur force : ils ne punissent pas corporellement comme les Turcs ceux qui rompent ce jeûne, & ils sont assés raisonnables pour croire qu'on n'est pas obligé à l'impossible.

A l'égard de la priere, chacun la fait en son particulier, sous sa tente, ou à la campagne, sans aucune affectation. Ils remarquent à peu prés l'heure dans laquelle ils

doivent la faire, & ils s'en acquittent les uns plutôt, les autres plus tard, parce qu'ils n'ont point de tente dans leur camp qui leur ſerve de Moſquée, ni des gens pour les y convoquer aux heures reglées, comme l'on fait plus commodément dans les villes, & dans les villages.

Mais les Vendredis, & les jours du Ramadan, les Emirs, les Cheikhs, & les autres principaux Arabes, font étendre des tapis, & des nattes au milieu du camp, ou dans quelque lieu propre & agréable, & ils prient Dieu en commun: les Secretaires & les autres gens de Lettres qui s'y rencontrent, y font la fonction d'Imam, & s'il y en a quelqu'un qui ſoit capable de leur faire quelque exhortation, il eſt écouté avec beaucoup d'attention & de reſpect; aprés quoi chacun ſe retire. Les Turcs & les Maures, prennent leur ablution régulierement avant que de faire leur priere: les Arabes qui n'ont pas la

commodité de trouver de l'eau à point nommé, ne ſe lavent que quand ils ſe rencontrent auprés des fontaines, & des rivieres. Ils ſe plongent quelquefois dans la mer, lorſqu'ils ont beſoin d'une purification plus forte, afin de ſe preſenter à Dieu avec cette propreté exterieure que leur Religion demande.

Les Arabes, auſſi bien que les autres Mahometans, font quelquefois des ſacrifices à la naiſſance & à la circonciſion d'un enfant, à l'entrepriſe de quelque affaire de conſequence, pour en rendre le ſuccés favorable, & enſuite de quelque péril dont ils ſeront échappés. Ils les font indifferemment ſur les lieux où ils ſe trouvent, dans leurs maiſons, aux champs, & ſur le ſujet auquel ils veulent attirer quelque bénédiction. Tout ce ſacrifice ne conſiſte qu'en quelques bœufs ou quelques moutons, qu'on égorge en invoquant le nom de Dieu; aprés quoi ils les écorchent & ils

diſtribuent

diſtribuent la chair aux pauvres, afin qu'ils joignent leurs prieres, & leurs intentions à celles du bienfaicteur.

Les Chrétiens ſont fort bien traités ſous la domination de ces Arabes, ils les laiſſent dans une entiere liberté, & ne ſe mêlent aucunement de nôtre Religion, ni de nos exercices. Il n'y a point de danger chés eux à cet égard, comme il y en a parmi les autres Mahometans, qui font quelquefois des avanies à ceux qu'ils accuſent d'avoir dit du mal de leur Loi. Ils parlent ſouvent de Dieu, fort peu de la Religion, parce qu'ils n'en ſont gueres bien inſtruits, & ils vivent dans une grande retenüe ſur les vices qui cauſent tous les déreglemens de nos mœurs, comme l'on verra dans le Chapitre de celles des Arabes; ils ont de la fidélité dans leur camp & dans leur commerce, quoique ce ne ſoit pas un crime parmi eux de voler & de dépoüiller les paſſans, non plus qu'aux Européens d'aller

à la chaſſe, & aux Armateurs de prendre ſur mer, les vaiſſeaux de leurs ennemis.

Une des raiſons pour leſquelles les Arabes n'affectent pas une trop grande regularité dans leur Religion, (outre que leur état & leur vie champêtre ne leur permettent pas de s'appliquer à l'étude, pour en approfondir les myſteres, & les préceptes) c'eſt qu'ils comptent beaucoup ſur les mérites de Mahomet, leur Prophete & leur compatriote, qui doivent ſuppléer, ſelon eux, à tous les défauts, & à toutes les nullités qu'il peut y avoir dans l'accompliſſement de leurs obligations. Quoique les Turcs diſent, pour montrer qu'ils ſont plus religieux obſervateurs de leur Loi que les autres, que Mahomet voïant du relâchement parmi les Arabes, déclara qu'il étoit véritablement iſſu de cette race, [a] mais qu'elle

a Mahomet eſt véritablement iſſu de la race des Arabes Iſmaëlites, ſelon tous les Autheurs Orientaux. Il nâquit à la Mecque dans une des

avoit dégeneré, & ne meritoit pas d'être au nombre de ses sectateurs.

plus anciennes Tribus du Païs. Son pere, disent ces Autheurs, étoit Abdallah, petit-fils d'Abdal Mothleb, & arriere petit-fils de Haschem. La genealogie du faux Prophete est continuée en remontant de Haschem jusqu'à Adnam, & d'Adnam jusqu'à Ismael fils d'Abraham, en avoüant cependant que d'Adnam à Ismael les traditions ne sont pas si sures & si autentiques que celles de la descendance depuis Adnam jusqu'à Mahomet.

CHAPITRE IV.

De l'hospitalité des Arabes dans leur Camp, & de celle de leurs Vassaux dans les villages qu'ils habitent.

CEux qui n'ont vû les Arabes que sur les grands chemins, & qui ne les connoissent que par leurs rapines, auront de la peine sans doute à s'imaginer qu'il y ait de la bonne foi & de l'hospitalité parmi eux : mais ils ne trouveront point si étrange qu'ils fassent des courses sur les passans, s'ils considerent que c'est le seul partage qui

eſt échu à leur origine, & qu'ils ſe contentent de prendre les biens & les hardes ſans faire aucun outrage aux gens qu'ils dépoüillent, à moins qu'ils ne ſoient bleſſés par ceux qu'ils attaquent; car alors ils ne pardonnent pas le ſang, & ils tuent tout ce qu'ils peuvent attraper. Mais quand on va chés eux de bonne foi, on y remarque des choſes qui peuvent faire honte aux Nations de l'Europe, où l'on ne ſçauroit, pour ainſi dire, vivre qu'à force d'argent. Il n'en eſt pas de même chés les Arabes: un Etranger n'eſt pas plûtôt arrivé à leur Camp, qu'on le reçoit ſous une tente; un Arabe ne peut lui donner qu'une natte pour s'aſſeoir, & pour ſe coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes & plus précieux, à moins que ſa qualité, ou la conſidération qu'on aura pour ſa perſonne, n'oblige l'Emir, ou quelque Cheikh, à lui envoïer des matelats, des couſſins, & des couvertures; mais il ne lui manque

rien pour l'accueil & pour la bonne chere. Il eſt entierement défraïé ; ſes valets & ſon équipage ſont traités avec le même ſoin, ſans qu'il lui en coûte autre choſe pour tout remercîment, qu'un Dieu vous le rende, lorſqu'il prend congé pour ſe remettre en chemin. Ils commencent à recevoir l'étranger par une infinité de complimens réïterés, pour lui témoigner la joie qu'ils ont de ſon arrivée ; ils lui demandent de tems en tems l'état de ſa ſanté, l'étranger y répond à ſa maniere ; & aprés qu'ils l'ont fait aſſeoir, on lui apporte à manger. On lui ſert du café, & enſuite on lui preſente du tabac. Ils l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes neceſſaires pour le regaler, & que d'autres gens prennent le ſoin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, & de pourvoir à toutes les choſes dont lui, ſa compagnie, & ſes domeſtiques peuvent avoir be-

ſoin. On vient enſuite ſervir à manger ; chacun prend ſa place autour des jattes pleines de ris, de potage, & des viandes qu'ils ont accommodées à leur maniere ; perſonne ne parle durant le repas, & aprés qu'on a mangé, on porte le reſte aux domeſtiques ; enſuite on ſert encore du café & du tabac, & la converſation continüe juſqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir ; alors chacun ſe retire chés ſoi, & on laiſſe l'étranger avec ſes gens dans une pleine liberté.

Si cet étranger ne s'en va pas le lendemain, & qu'il vueille demeurer quelques jours dans le Camp, on a ſoin de le faire déjeûner dés qu'il eſt levé ; il reçoit des viſites, on le méne à la chaſſe, aux exercices de la lance, à la promenade, aux villages, aux camps des autres Emirs, & par tout où il peut trouver quelque divertiſſement ; il trouve par tout des gens qui le careſſent, & qui lui témoignent de l'amitié, & quand il veut pourſuivre

ſon voïage, il remercie ſes hôtes, & il monte à cheval avec ſes gens ſans autre céremonie. Alors on lui fait mille ſouhaits pour ſa ſanté, & pour un heureux ſuccés de ſes affaires; ils le prient de venir ſouvent les voir, & d'être aſſuré qu'il ne ſçauroit leur faire un plus grand plaiſir.

Je croi que cela ſuffit pour faire connoître la maniere dont les Arabes traitent les étrangers. Paſſons maintenant à leurs Vaſſaux, & à ce qu'on fait dans les villages quand il y en arrive quelqu'un; car ces Païſans ſont plus ſouvent viſités que les Arabes, parce qu'ils ſont moins éloignés des grands chemins. Lorſque des étrangers entrent dans un village où ils ne connoiſſent perſonne, ils demandent d'abord où eſt le Menzil, & qu'on les faſſe parler au Cheikh, qui en eſt comme le Seigneur, ou s'il ne l'eſt pas, il repreſente ſa perſonne, & le corps de la Communauté: aprés qu'on l'a ſalué, on lui ſignifie le beſoin

qu'on a de dîner ou de ſouper, & de coucher dans le village. Le Cheikh témoigne alors qu'ils ſont les bien venus, & qu'on ne ſçauroit lui faire un plus grand plaiſir; il ſe met à la tête des étrangers, & les conduit au Menzil, où ils peuvent auſſi s'en aller deſcendre tout droit, ſi le Cheikh n'eſt point dans le village, & demander tout ce dont ils ont beſoin. Mais on n'eſt pas fort ſouvent dans cette peine, car dés que les villageois voïent venir des gens, ils en avertiſſent le Cheikh, qui va alors au devant d'eux, accompagné de quelques païſans, ou de ſes domeſtiques, & les aïant ſalués, il leur demande s'ils veulent dîner au village, ou s'ils deſirent y paſſer la nuit: ſi on leur répond qu'on ſe contentera de manger un morceau en paſſant, & qu'on vueille ſe tenir dehors ſous quelque arbre, le Cheikh s'en va, ou il envoïe ſes gens au village pour leur faire apporter la collation, & peu de tems aprés on les

voit revenir avec des œufs, du beurre, du lait caillé, du miel, des olives, & du fruit vert, ou ſec, ſelon la ſaiſon, quand on n'a pas le tems de faire cuire de la viande: le Cheikh mange avec eux ordinairement, du moins il ne ſe diſpenſe jamais de leur tenir compagnie, aprés quoi ils prennent congé, le remercient, & pourſuivent leur route; & ſi c'eſt le ſoir, & qu'on vueille coucher au village, le Cheikh marche devant, & méne ſes hôtes au Menzil, où ils doivent paſſer la nuit.

Le Menzil ſignifie lieu de deſcente: c'eſt un appartement bas de la maiſon du Cheikh, ſéparé de celui où il tient ſon ménage, s'il n'en a pas une toute entiere qui ſoit deſtinée pour loger les paſſans; car en ce païs-là il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie: cet appartement eſt tout nud, n'y aïant ni lit, ni aucune ſorte de meubles; il eſt diſpoſé de maniere que la moitié de l'eſpace eſt occupée par un long & large

banc de pierres, ou de terre, en forme d'eſtrade, où l'on met pluſieurs nattes de jonc, ſur leſquelles les paſſans étendent leurs tapis & leurs hardes pour coucher deſſus : & l'autre moitié de ce lieu qui reſte plus bas, ſert à mettre les chevaux. On les attache par les pieds à des piquets, qui ſont préparés pour cela, & on met ainſi les paſſans avec leur équipage dans un même endroit ; afin qu'ils n'aïent aucune inquiétude ſur leurs montures, qu'ils les voïent manger & accommoder tandis qu'ils ſont aſſis, & qu'ils ſe repoſent, & que les valets ſoient toûjours auprés de leurs maîtres pour faire plus promtement tout ce qui leur eſt ordonné. Etant donc arrivés à la porte du Menzil, le Cheikh recommence les mêmes complimens, qu'il avoit déja faits aux étrangers en les abordant, qui ſont à peu prés dans ces termes : *Vous ſoïez les bien venus, loüange ſoit à Dieu de quoi vous êtes en bonne ſanté ; votre arrivée nous at-*

tire la benediction du Ciel ; la maison & tout ce qu'elle contient est à vous, vous en êtes les maîtres. Enfin aprés avoir redit plusieurs fois les mêmes paroles, les Etrangers descendent de cheval, & le Cheikh veut quelquefois lui-même tenir l'étrier de celui qu'il croit être le principal de la troupe, pour lui témoigner plus d'amitié & de distinction. On les fait entrer dans le Menzil, & on les entretient quelque tems debout, tandis que les villageois, aïant aidé les valets à décharger le bagage, viennent le ranger sur les nattes : le Cheikh y envoïe un tapis, des coussins, & des couvertures, s'il est assés accommodé pour en avoir chés lui ; sinon il faut que les passans trouvent parmi leurs hardes dequoi y suppléer. Alors les besaces servent de coussins, ou de chevet ; le hiran, qui est une piece de serge d'environ six aulnes de long, sert de matelas, (on la met en marchant sur la selle du cheval, pour être assis plus mol-

lement, parce qu'elles ſont de bois en ce païs-là) & s'étant couchés deſſus, on ſe couvre avec ſes hardes : voilà de quelle maniere on eſt logé & couché.

Le Cheikh fait d'abord apporter du café & du tabac pour regaler & pour amuſer la compagnie, pendant qu'en ſa preſence on accommode les chevaux dans le Menzil, on les frotte, on les couvre, s'ils ont chaud, & on apporte de l'orge qu'on diſtribuë dans de petits ſacs pour le leur donner quand ils ſont repoſés, & aprés qu'on les a fait boire. Il n'y a point d'auges dans ces ſortes d'écuries, on attache le ſac à la tête du cheval, & on le laiſſe ainſi manger pendant la nuit.

Les femmes de la maiſon du Cheikh, qui ont déja obſervé le nombre des gens qui ſont arrivés, ne manquent pas de faire tuer de la volaille, des moutons, des agneaux, ou un veau, ſelon la quantité de viande qu'il faudra

pour ſuffire aux hôtes, & à ceux qui leur feront compagnie; elles l'accommodent promtement en potage, en rôti, & en pluſieurs ſortes de ragoûts à leur maniere, qu'elles envoïent au Menzil par les ſerviteurs du Cheikh, dans des jattes de bois, qu'ils plaçent en même tems ſur un grand rond de paille couſuë en natte, qui eſt leur table ordinaire; on met une quantité de pains plats ſur le bord de ce rond, qui ſervent auſſi d'aſſiete.

Ces plats aïant été rangés avec pluſieurs autres, où il y a des œufs, du fromage, du fruit, de la ſalade, du lait caillé aigre, des olives, & tout ce qu'ils ont à donner qu'ils ſervent en même tems, afin que chacun mange ſelon ſon goût; le Cheikh prie les étrangers de s'aſſeoir autour de ce rond de paille, il s'y met auſſi, avec les autres païſans les plus apparens du village, pour leur faire honneur. Ils mangent le ris dans le creux de la main; les étrangers

doivent porter des cuillieres de bois, parce qu'on n'en trouve point le plus ſouvent dans les endroits où ils s'arrêtent, ſinon il faut qu'ils faſſent comme les autres : on ne ſe ſert point de coûteaux de table, la viande eſt toute coupée par petits morceaux : chacun met ſon mouchoir ſur ſes genoux en guiſe de ſerviette pour eſſuïer ſes mains à la fin du repas, qu'on lave enſuite avec du ſavon.

Perſonne ne parle pendant le repas, on n'y ſert que de l'eau à boire, jamais de vin, à moins qu'on ne ſoit logé chés les Chrétiens, ſujets des Arabes, qui en font apporter dans des cruches, autant qu'il en faut pour mettre la compagnie en belle humeur ; alors l'on chante & l'on rit, ce qu'on ne fait pas quand on n'a eu que de l'eau à boire : quand on a deſſervi, le Cheikh fait apporter du café & du tabac ; on s'entretient ſerieuſement pendant la ſoirée, juſqu'à ce qu'on ait envie de

dormir. Dés que le Cheikh s'en apperçoit, il se leve avec ses gens, donne le bon soir à ses hôtes, leur souhaitant un bon repos, & les laisse en liberté.

Le lendemain les chevaux aïant été pansés, le Cheikh vient donner le bon jour à ses hôtes, & leur fait apporter le déjeuné, tandis qu'on charge les hardes, & qu'on prépare tout ce qu'il faut pour partir. On sert encore du café & du tabac, aprés quoi on monte à cheval en remerciant l'hôte de sa bonne chere, & de ses honnêtetés. Le Cheikh les remercie de l'honneur qu'ils lui ont fait, les prie de le venir voir souvent, leur demande pardon de ne leur avoir pas fait un meilleur traitement, & qu'il leur plaise de recevoir sa bonne volonté. Il les accompagne avec de semblables complimens, des prieres & des benedictions pour leur santé & pour leur voïage, & les étrangers leur répondent, en élevant la voix à mesure qu'ils s'éloignent;

Dieu vous donne une belle famille avec toute ſorte de biens & de proſperité, & vous rende au centuple le bien que vous nous avez fait; c'eſt de cette façon qu'ils ſe ſeparent, & qu'ils prennent congé de leurs hôtes, ſans leur rien donner: ce n'eſt pas que ſi les Etrangers vouloient faire quelque preſent au Cheikh, ou donner quelque gratification aux domeſtiques, tout cela ne fût bien reçu. Les Européens qui reçoivent de pareils traitemens dans leurs voïages, ne manquent gueres d'en uſer ainſi; mais ce n'eſt pas la coûtume des Arabes de ſe faire païer ce qu'ils donnent de bon cœur, & par un principe d'hoſpitalité.

La plûpart de ces Cheikhs ſont exemts de tous impôts, à cauſe de la dépenſe qu'ils font pour loger & pour nourrir les paſſans: la communauté du village ſouffre cela agreablement pour cette conſideration. Les Orientaux en general, & les Mahometans ſur tout reçoi-

vent

vent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire pour cela ; un Etranger qui aura faim, soit qu'il se trouve à la campagne, ou qu'il passe dans une ville, peut s'asseoir, sans ceremonie, par tout où il verra des gens qui mangent, & faire comme les autres, sans craindre d'être refusé, & se retirer en disant seulement ; Dieu vous le rende : cela suffit pour toute sorte de remercîment.

CHAPITRE V.

Des Mœurs des Arabes.

CEUX qui croïent faire en un mot le portrait d'un homme feroce, cruel & brutal, en disant que c'est un Arabe, seroient bien détrompés s'ils voïoient par eux-mêmes les verités qu'ils trouveront dans ce Chapitre & dans les suivans. On donne aussi la qualité de Turc & de Barbare à ceux dont on veut

exprimer la cruauté, & les mauvaiſes inclinations ; cependant pour peu qu'on connoiſſe les peuples de ce nom, on revient aiſément de ces fauſſes idées ; on ne ſe trompe jamais quand on reflechit que le bien & le mal ſont le partage de toutes ſortes de Nations : nous ne ſommes proprement diſtingués les uns des autres, que par la Religion, par les habits, par le langage, & par quelques manieres qui nous ſont particulieres en apparence, & qui au fonds n'aboutiſſent qu'à la même fin. On reconnoît qu'elles ſont communes à tous, lorſqu'on y fait un peu d'attention. Rien ne nous paroît vrai, & nous ne pouvons rien goûter, quand nôtre imagination eſt prévenuë : la réputation qu'on donne aux choſes, en fait ſouvent le prix, & à moins qu'on ne les regarde avec des yeux indifferens, il eſt impoſſible d'en juger ſainement.

Je laiſſe tout ce que j'aurois à dire ſur les mœurs des Turcs & des

Arabes en general : il y a quantité d'honnêtes gens dans leur païs, comme par tout ailleurs ; je m'arrêterai en particulier à celles des Arabes du Desert, pour ne pas sortir de mon sujet, & je décrirai naïvement tout ce que j'en ai vû.

Les Arabes sont naturellement graves, serieux & moderés ; ils affectent tant de sagesse dans leurs actions & dans leur contenance, que tout ce qu'il y a au monde de plus plaisant, ne sçauroit presque les faire rire, quand ils sont parvenus à l'âge d'être mariés, & qu'ils ont la barbe assez longue pour ne paroître plus des jeunes garçons. Ils tiennent que ceux qui rient aisément pour la moindre chose, ont l'esprit foible & mal tourné, & que cet air gracieux, riant & enjoüé n'est agreable que sur le visage des filles & des jeunes femmes. Ils parlent fort peu & jamais sans necessité, toûjours l'un aprés l'autre, sans s'interrompre par aucune sorte d'empressement, ce qui est bien

opposé à la maniere de certaines gens qui parlent tous à la fois, & chez qui on passe souvent pour avoir de l'esprit, quand on cause beaucoup. Si les Arabes voïoient cette affluence de paroles que nous emploïons dans nos complimens, & dans nos conversations, ce mouvement perpetuel de nôtre corps, ces pretendus agrémens exterieurs que nous appellons le bon air, & les gestes qui accompagnent ordinairement nos actions; ils ne manqueroient pas de dire, qu'il y a de la folie dans nôtre tête. Ils sont accoûtumés à ne faire non plus de mouvement que des statuës, & s'ils pouvoient parler, pour ainsi dire, sans remuer les lévres, ils croiroient être parvenus au plus haut degré de la sagesse: ils écoutent patiemment le babil des femmes, des enfans, & des grands causeurs, sans les interrompre, ni leur répondre, quand même il dureroit depuis le matin jusqu'au soir, ils voïent avec plaisir les gens qui par-

lent vîte, d'un ton doux, égal, & qui n'eſt point précipité, qui s'énoncent aiſément, qui diſent beaucoup en peu de mots, qui ne choquent perſonne par des paroles piquantes, qui n'emploïent ni raillerie, ni dériſion, ni médiſance dans les ſujets de leurs entretiens. Ils pretent beaucoup d'attention à cequ'on leur dit, & quand quelqu'un parle dans une compagnie, ils ne l'interrompent jamais, & ne répondent que long-temps aprés qu'il a achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Les converſations des Arabes ſont fort honnêtes, on n'y entend rien dire de ce qu'ils croïent être contre la bienſéance. Il eſt vrai que dans les occaſions où ils doivent parler de quelque partie du corps, ils ſont accoûtumés à les nommer toutes par leurs noms, & cela ne bleſſe pas la modeſtie: La médiſance ne regne jamais parmi eux. Ils diſent naturellement du bien de tout le monde, à moins qu'ils ne ſoient obligés d'avoüer les vices d'un

ſcelerat, s'ils ſont aſſez publics pour ne pouvoir plus les diſſimuler. Ils ont même cette politeſſe de ne point démentir ceux qui déguiſeroient la verité en leur preſence, ou qui ſe ſerviroient d'une exaggeration trop forte, dans le recit de quelque hiſtoire, qui leur paroîtroit peu vrai-ſemblable, ou incroïable. Ils applaudiſſent à ce qui nous feroit rire, & qui nous obligeroit à dire d'abord qu'on ſe moque de nous, qu'on nous prend pour des niais, & que ce ſont des contes à dormir debout. La raiſon pourquoi ils en uſent ainſi, c'eſt, diſent-ils, qu'il ne faut jamais deſobliger perſonne, que le conteur ſçait bien ſi ce qu'il dit eſt vrai ou faux; & que s'il ſe fait un plaiſir de le dire, pourquoi ne lui en fera-t-on pas un autre, qui ne coutera qu'un oüi? que quand même la choſe ne paroîtroit pas veritable, il faut du moins faire ſemblant de croire qu'elle l'eſt, pour témoigner à un ami, ou à un étranger qu'on a de l'eſtime pour

tout ce qui vient de lui.

CHAPITRE VI.

Observations particulieres sur les Mœurs des Arabes.

LES Arabes & leurs Sujets vivent sans façon, comme j'ai dit, & l'on est parmi eux en pleine liberté de faire honnêtement ce que l'on veut, ils sont toûjours bons amis avec ceux qu'ils connoissent, & qui de leur bon gré, ou pour des affaires les vont visiter. Chez eux, ils ont une grande véneration pour le pain & pour le sel, en sorte que lorsqu'ils veulent faire une instante priere à quelqu'un, avec qui ils en ont mangé, ils lui disent, par le pain & par le sel qui est entre nous, faites cela : ils se servent encore de ces termes pour jurer en niant ou en affirmant une chose.

Ce qu'on appelle bien acquis ou licite, est autant consideré parmi eux, que le mal acquis ou l'illicite

leur paroît déteſtable ; ils ne mêlent point le bien gagné à la ſueur du front (pour me ſervir de leur maniere de parler) avec celui qui eſt provenu du vol, ou de l'uſure. Ils emploïent celui-ci à quelque choſe qui puiſſe lui faire changer de nature. Les Druſes qui ne ſont gueres bons Mahometans, ne mêlent point auſſi l'argent qui vient du Turc, avec celui qu'ils auront reçu d'un Franc. Ils remarquent même ſi le ſac eſt de ceux dont les Turcs ſe ſervent; alors l'argent d'un François qui aura été dedans, en a gagné le mal, & eſt cenſé illicite, la raiſon de cela eſt qu'ils ſont perſuadés que nôtre Roi eſt juſte, qu'il n'eſt point Tyran, que l'argent que nous avons eſt gagné licitement, par nôtre travail, que l'uſure eſt défenduë par nôtre Loi, & que celui des Turcs ne vient que des concuſſions, des tyrannies, des uſures & du ſang des pauvres; mais cela n'empêche pas qu'ils ne le prennent avec beaucoup d'avidité : ils ont

On ſçait aujourd'hui que les Druſes ne ſont point Mahometans.

ont des moïens pour rectifier toutes choſes.

Les Arabes ſont trés modeſtes dans leur contenance, ils ſont aſſis à terre devant les Emirs, & devant les Etrangers, & afin que leurs mains ne ſe portent, ſans y penſer, à quelque endroit indécent, ils peignent continuellement leurs barbes avec les doigts de la main droite; & ils mettent la gauche par deſſous le coude pour ſoûtenir le bras. Si un Emir, ou un Cheikh, ou un Etranger entre, ils ſe levent tous, leur cedent le haut bout, & ne s'aſſeïent jamais que les nouveaux venus ne ſoient aſſis.

La médiſance, comme nous avons dit, ni les emportemens de paroles, ne ſont point en uſage chez eux; ils diſent du bien de tout le monde; ils excuſent tout, & ils ſupportent les défauts d'autrui avec patience; lorſqu'il ſurvient quelque different entre eux, & qu'inſenſiblement ils ſe mettent en colere, ils reviennent d'abord, & ſe remontrent les uns

aux autres leur devoir par de bons raiſonnemens, par des comparaiſons, & par des Sentences. Si quelqu'un par exemple s'eſt emporté juſqu'à traiter un homme de Cocu, d'excommunié, d'homme ſans honneur, qui ſont les injures les plus ordinaires, on les raccommode ſur le champ : & on les voit rarement ſe fraper, quelque ſemblant qu'ils faſſent quelquefois de tirer le poignard ; enfin les Arabes ne s'enyvrent jamais, ils ne joüent que pour paſſer le tems, & ne joüent jamais d'argent ; ils ſe traitent avec reſpect, & avec civilité ; ainſi ils ſont toûjours bons amis, & ils vivent enſemble avec une grande union.

Il n'y a parmi eux que la haine du ſang, qui eſt irreconciliable : par exemple, ſi un homme en a tué un autre, l'amitié eſt rompuë entre leurs familles, & toute leur poſterité ; elles n'ont plus de communication enſemble, plus de commerce, ni d'alliance ; ſi elles ſe trou-

vent dans quelque interêt commun, ou s'il y a quelque mariage à propoſer, on répond honnêtement, vous ſçavez qu'il y a du ſang entre nous, cela ne ſe peut pas, & nous avons nôtre honneur à conſerver. Ils ne ſe pardonnent pas là-deſſus, juſqu'à ce qu'ils ſoient vangés mais ils ne s'empreſſent point pour cela; ils attendent leur tems, & l'occaſion de le faire bien à propos; c'eſt encore une raiſon qui les oblige de bien vivre enſemble, & à bannir de chez eux tout ce qui les peut porter à ces ſortes d'excés.

Les Arabes croïent quelquefois que quand on crache, c'eſt par mépris : ils ne le font jamais devant leurs ſupérieurs; ils ne ſe mouchent point, non plus que les Turcs, & leurs mouchoirs ne ſervent qu'à eſſuïer les mains, ou le viſage; ou à mettre ſur les genoux pour peigner leur barbe; ou quand ils mangent au lieu d'une ſerviette. En Barbarie, & dans certaines villes de l'Empire Othoman, on donne de

petites tasses pleines d'eau pour cracher dedans.

Malgré la prévention les Arabes ne sont pas naturellement cruels, & il est rare que les Princes de cette nation fassent mourir quelqu'un ; ils haïssent les Turcs comme des usurpateurs du païs qu'ils possedent, & parce qu'ils sont toûjours leurs ennemis, ils ne se pardonnent point, & se traitent, comme l'on dit, de Turc à Maure.

Ce qu'il y a de plus malhonnête parmi eux, c'est de lâcher des vents, c'est une espece de crime que d'en faire volontairement. Lors qu'il leur en échappe par malheur dans quelque compagnie, ils sont regardés comme des gens infames, avec qui l'on ne veut plus avoir de commerce, & il est souvent arrivé que ceux qui avoient eu ce malheur, ont été obligés de s'absenter, & de passer chés d'autres peuples, pour n'être pas exposés aux huées, & à toutes les suites d'une méchante réputation.

CHAPITRE VII.

Du Respect que les Arabes ont pour la barbe.

LEs Arabes ont tant de respect pour la barbe, qu'ils la considerent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes. Ils ne la rasent jamais, & la laissent croître dés leur premiere jeunesse. Il n'y a point aussi de marque d'infamie plus grande que celle de la raser : c'est même un point essentiel de leur Religion, parce que Mahomet ne l'avoit jamais rasée, & c'est aussi une marque d'autorité & de liberté parmi eux, aussi bien que parmi les Turcs. Les Persans qui la rognent, & qui la rasent par dessus la mâchoire, sont réputés heretiques ; le rasoir ne passe jamais sur le visage du Grand Seigneur ; tous ceux qui servent dans son serrail l'ont rasée, pour

marque de leur ſervitude. Ils ne la laiſſent croître que quand le Sultan les a mis dans cette liberté qui leur tient lieu de récompenſe, & qui eſt toûjours accompagnée de quelque emploi pour ſervir hors du ſerrail. De tous ceux qui approchent ce Prince, il n'y a que le Boſtangi Bachi qui ait le privilege de porter la barbe longue, parce qu'il eſt le chef des Jardiniers, qu'il leur commande abſolument, & qu'il ſe tient auprés de la perſonne de l'Empereur, comme les Capitaines de nos gardes du Corps auprés de celle du Roi. Les jeunes gens, dont le ſang eſt encore fol, (pour parler leur langage) raſent leur barbe, quoique libres, à cauſe que le feu de la jeuneſſe les fait appliquer aux folies du monde, plutôt qu'à l'obſervance de la Religion. Mais quand ils ſont mariés, ou dés qu'ils ont un enfant, ils ne la coupent plus, pour montrer qu'ils ſont devenus ſages, qu'ils ont renoncé aux vanités, & qu'ils

ne ſongent plus qu'à leur honneur & à leur ſalut.

Pour peu qu'on ait vû de Mahometans, on n'aura pas manqué d'obſerver qu'ils étendent un mouchoir ſur leurs genoux, lorſqu'ils peignent leurs barbes; qu'ils ramaſſent ſuperſtitieuſement tous les poils qui en tombent, & les plient dans du papier, pour les porter au Cimetiere, à meſure qu'ils en ont une certaine quantité.

C'eſt une plus grande marque d'infamie de couper la barbe à quelqu'un, que parmi nous de donner le foüet & la fleur de lys. Il y a beaucoup de gens en ce païs-là qui préfereroient la mort à ce genre de ſupplice. J'ai vû un Arabe qui avoit reçu un coup de mouſquet dans la mâchoire, qui aimoit mieux ſe laiſſer mourir, que de permettre que le Chirurgien lui coupât la barbe pour le panſer. Il falut un ſi long-tems pour prendre ſa reſolution, que les vers y paroiſſoient déja, & que la gangrenne s'y alloit

mettre; il ne ſe montra jamais quand elle fut coupée, & quand il ſortit enfin, il avoit toûjours le viſage couvert d'un voile noir, afin qu'on ne le vît pas ſans barbe, & cela juſqu'à ce qu'elle fût revenuë à ſon premier état.

Quand ils ont une fois raſé la tête, ſans toucher à la barbe, c'eſt-à-dire dés qu'ils ſont mariés, ou qu'ils ſont peres, tout le monde leur fait des complimens, & leur ſouhaite mille bénedictions; ils ne la ſçauroient plus raſer ſans offenſer leur Religion & leur honneur; ils ſeroient même châtiés en Juſtice, comme d'un crime, ſi cela leur étoit arrivé.

Les femmes baiſent la barbe à leurs maris, & les enfans à leurs peres, quand ils viennent les ſaluer; les hommes ſe la baiſent reciproquement, & des deux côtés lorſqu'ils ſe ſaluent dans les ruës, ou qu'ils arrivent de quelque voïage. Ces baiſers ſont réïterés de tems en tems parmi les complimens qu'ils

se font les uns aux autres à peu prés en ces termes : Comment vous portez vous ? J'avois bien envie de vous voir, loüé soit Dieu, Dieu vous garde, Dieu soit content de vous, vous vous portez bien. Ils répetent tout cela une vingtaine de fois, tant l'un que l'autre, en se tenant par les mains. Dés que les Arabes voïent quelqu'un un peu âgé, avec la barbe rasée, ils ne manquent jamais de lui dire cette imprécation : *Que la malediction de Dieu soit sur le pere, qui a engendré ce visage imparfait.* Ils disent que la barbe est la perfection de la face humaine, & qu'elle seroit moins défigurée si au lieu d'avoir coupé la barbe, on en avoit coupé le nez.

Quand les Turcs voïent parmi nous des vieillards nouvellement venus d'Europe, avec la barbe & la moustache rasée, ils en sont scandalisés, & disent entre eux : N'est-ce pas là un forçat de galere, n'est-ce pas qu'on l'a diffamé dans

ſon païs, & qu'il eſt venu ici afin qu'on ne le reconnoiſſe pas: ou bien, voïez ce vieux pécheur, qui fait le jeune garçon pour ſe faire aimer, il faut avoüer que le vice dure auſſi long-tems que la vie: Y a-t'il rien au monde qui reſſemble mieux à un vieux ſinge que ce viſage-là? & autres choſes ſemblables. Ils admirent ceux qui ont une belle barbe, & leur portent envie; voïez je vous prie, diſent-ils, il ne faut voir que cette barbe pour croire que c'eſt un homme de bien, & que Dieu l'a favoriſé de ſes graces. Que ſi avec tout cela un homme à belle barbe fait quelque choſe de mal à propos, ils diſent: Quel dommage de cette barbe! cette barbe eſt à plaindre: s'ils veulent faire quelque correction, ils diront pluſieurs fois; ſoïez honteux de vôtre barbe, la confuſion ne tombe-t'elle pas ſur vôtre barbe? S'ils prient quelqu'un, ou s'ils font des ſermens pour nier ou pour affirmer quelque choſe, ils diſent: Par vô-

tre barbe, par la vie de vôtre barbe, accordez-moi cela : Cela eſt, ou cela n'eſt pas ; ils diſent encore pour remercîment, Dieu vueille conſerver vôtre benîte barbe, Dieu vueille verſer ſes bénedictions ſur vôtre barbe ; & dans les comparaiſons : Cela vaut mieux que ſa barbe.

Ils diſent encore en proverbe : à telle barbe, tels ciſeaux : comme nous diſons, à bon chat, bon rat ; ils ont toûjours les mains à la barbe, comme j'ai déja dit, dans les aſſemblées & dans les converſations ; ils la peignent avec les doigts par contenance, en écoutant ce qu'on dit. Si celui qui parle ne peut pas éviter de dire quelque parole indécente, comme de nommer quelque partie du corps par ſon nom, &c. il dit, *avec vôtre permiſſion, Meſſieurs*, & alors chacun ôte à l'inſtant la main de ſa barbe, pendant que l'autre ſuſpend ce qu'il va dire, les auditeurs répondent alors *Iſaddal*, comme nous dirions,

continuez quand il vous plaira, &c.

Une des principales céremonies dans les visites sérieuses, est de jetter de l'eau de senteur sur la barbe, & de la parfumer ensuite avec la fumée du bois d'aloës, qui s'attache à cette humidité, & lui donne une odeur agréable. Les Mahometans ne manquent gueres de peigner leur barbe en finissant la priere, & d'y passer plusieurs fois les mains dessus, avant que de se lever pour les raisons que j'ai dites.

Nous avons souvent vû la même chose des païsans Druses de l'Antiliban chés le Consul de Seyde, & quelque chose de plus à l'égard des tableaux, dont ils croïent les figures animées, &c.

Il n'y a rien de plus plaisant que de voir les Arabes du commun devant un miroir. Ils se voïent dedans sans se connoître, parce qu'ils ne se mirent jamais chés eux, ils trouvent leurs figures ridicules, & rient de toute leur force, voïant que leur image dans la glace fait les mêmes grimaces & les mêmes actions que la surprise & l'étonnement leur font faire. Leur méchante humeur les prend d'abord aprés, croïant qu'il y a quelqu'un derriere la glace qui les contrefait pour se mocquer

d'eux. Ils regardent derriere le miroir, ou bien ils paſſent la main pour l'attraper ; & le badinage va ſi loin, qu'il faut enfin retirer le miroir pour empêcher qu'il ne ſoit caſſé. J'en ai vû d'aſſés ſauvages pour croire que c'étoient effectivement des hommes, que les francs avoient cachés dans le verre, Ceci n'arrive pourtant, comme j'ai dit, qu'aux derniers des païſans. Ceux qui ſont auprés des Emirs, voïent aſſés de miroirs, pour n'en être pas ſurpris.

CHAPITRE VIII.

De la ſuperſtition des Arabes & des Turcs, à l'égard des chiens & des chats.

LES Arabes, comme les Turcs, n'aiment gueres les chiens, & ne les ſouffrent que pour garder le camp pendant la nuit ; ils ont cependant une eſpece de charité pour les chiennes qui ont chienné ;

pour les autres chiens, ils les nourrissent bien, les flatent de paroles, mais ils ne les touchent pas, & ne les laissent point approcher, parce qu'ils sont au nombre des animaux immondes; ils les chassent quand ils sont moüillés; car si une goute d'eau tomboit sur leurs habits, ils ne pourroient plus faire leur oraison. Ceux qui aiment la chasse accommodent ce point de Religion à leur plaisir, & disent que les levriers & les chiens couchans sont exceptés, parce qu'ils sont toûjours à l'attache, qu on ne leur laisse rien manger de sale; ils pensent la même chose des petits chiens, parce qu'ils sont tenus avec beaucoup de propreté & de soin. Personne ne fait de mal aux chiens, & si on en tuoit quelqu'un de propos deliberé, on en seroit châtié en Justice.

Les Arabes ont fort peu de chats, & ils ne sont point chés eux d'une aussi grande consideration que parmi les Turcs. Les dévots Musul-

mans disent que Mahomet aimoit extrémement ces animaux, qu'ils appellent Saints; qu'il leur a obtenu de Dieu des graces singulieres, comme de n'aimer pas à être moüillés, ni à salir leurs pattes, d'enterrer leurs ordures, de ne rien toucher de sale, de manger & de boire proprement, de ne montrer jamais le dessous de leurs pattes, d'être fiers comme les tigres & les lions, de ne connoître personne, de ne point souffrir de familiarité, quelque bien qu'on leur ait fait, de voir clair dans la nuit, d'avoir les yeux brillans dans les tenebres, & d'être les ennemis jurés des rats, qui sont parmi eux des animaux des plus immondes. Ils disent encore que Dieu leur a donné des yeux doubles, avec deux sortes de paupieres. Les premieres qui sont les externes, se ferment quand le chat veut dormir; les internes couvrent la prunelle des yeux, quand il veut méditer sur l'Alcoran, ou le réciter par cœur, &c.

CHAPITRE IX.

De la Juſtice des Arabes, & de ſes formalités.

IL n'y a point d'Avocats ni de Procureurs de profeſſion dans tout l'Empire Othoman ; les Parties plaident elles-mêmes leur cauſe devant un ſeul Cady, ou Juge, qui eſt établi dans les Villes & dans les Bourgs qui ſont un peu conſiderables, parce que les Juges diſcernent mieux le vrai d'avec le faux, par la naïveté avec laquelle chacun leur repreſente ſon droit. Les Cadis ſont ſi ſubtils & ſi pénétrans, qu'ils tirent des conjectures aſſurées de leur maintien, de leurs actions, de leurs réponſes, & de leurs raiſonnemens. Les procés ordinaires ne durent gueres plus d'une heure ; ils jugent ſur les pieces, ſur les témoins, ſur le ſerment du défendeur, quand le demandeur ne peut produire ni l'un ni l'autre.

l'autre. Les Mahometans jurent ſur l'Alcoran, les Chrétiens ſur l'Evangile, & les Juifs ſur le Pentateuque de Moïſe, que ces Juges ont toûjours dans leurs Bureaux; ils leur font laver les mains avant que de leur donner le livre; ils mettent la main gauche deſſous, & la droite deſſus; ils font leur ſerment ſur la verité de ce que ces livres contiennent, & prennent Dieu à témoin qu'ils ne jurent point à faux. Il n'y a qu'un ſeul Greffier auprés du Cady, qui écrit en deux lignes l'extrait du procés dans un Regiſtre; les queſtions que le Cady fait aux Parties, avec la dépoſition des témoins. Celui qui a gagné le procés doit païer les Epices ſur le champ, avec les frais; c'eſt ordinairement la dixiéme partie de la choſe plaidée, & celui qui eſt condamné païe ce qu'il doit, ſans ſortir de chés le Cady, s'il a dequoi; & s'il n'a rien, & que la Partie ne lui donne pas du tems pour le païer, on le met en priſon; mais aprés y

avoir demeuré cent & un jour, la Loi lui permet d'en ſortir comme inſolvable. Le creancier ne peut plus le pourſuivre, mais il peut le dépoüiller par tout où il le trouvera de ſes habits, qui excederont la ſomme reglée par le Jugement. Il y a des Sergens qui vont appeller les Parties ſans verges ni bâtons; quand ils ont dit à quelqu'un; *on vous demande à la Juſtice de Dieu*, il s'y en va de lui-même ſans aucune reſiſtance, s'il ne veut commettre une rebellion, & ſe rendre criminel.

Les Arabes n'ont ni Juges ni Greffiers de cette qualité, à moins qu'ils ne faſſent choix du plus lettré qui ſe trouvera dans le Camp pour être Cady. L'Emir juge ſouverainement de tous les differens, ſur la dépoſition des Parties & des témoins, quand ils n'ont point de papiers, le tout verbalement, & ſans rien écrire. Son Jugement eſt executé ſur le champ, & quand il a une fois ordonné quelque choſe, il eſt obéï ſans appel. Un Cheikh

juge dans les lieux où l'Emir n'eſt point, mais ce n'eſt pas en dernier reſſort. Ils vont le moins qu'ils peuvent devant l'un & l'autre ; ils s'adreſſent plûtôt au premier venu, ou à pluſieurs perſonnes deſintereſſées pour juger de leurs démêlés. Ils plaident doucement & civilement, repreſentant leur droit aux gens qu'ils ont choiſis pour leurs Juges, ſans criailler & ſans s'interrompre. Il n'y a pendant leur procés ni démenti, ni invective, ils en demeurent toûjours à la déciſion des Arbitres ; ils font ce qui leur eſt ordonné, & reſtent enſuite les meilleurs amis du monde.

Comme ils n'ont d'ordinaire aucune poſſeſſion dans les terres où ils habitent, leurs procés ne peuvent gueres venir que du commerce qu'ils ont enſemble, en vendant, en achetant, ou en troquant leur bétail & leurs denrées. Ils obſervent cette formalité ſinguliere de mettre une poignée de terre ſur ce qu'ils échangent, & ils diſent

devant des témoins : *Nous donnons terre pour terre*; ainſi ils ne peuvent plus revenir à rompre le marché, ni ſe faire des procés là-deſſus. Ils en mettent ſur les chevaux, ſur les bœufs, ſur les moutons, & ſur les autres animaux ; pour n'être plus ſujets à aucune garantie.

Quand ils ont quelque choſe à demander à l'Emir, ils vont premierement faire écrire par ſon Secretaire un petit morceau de papier, où l'ordonnance eſt toute dreſſée, ils la portent au Prince, qui aprés l'avoir luë, y applique ſon cachet avec de l'encre, lors qu'il a accordé à quelqu'un ce qu'il lui demande ; s'il ne l'accorde pas, il lui rend le papier déchiré, & le renvoïe ; ainſi ils abregent le tems qu'il faudroit pour preſenter un placet, pour en avoir la réponſe, & pour ſolliciter l'ordonnance dont j'ai dit la teneur dans la Relation de mon voïage. Ils donnent eux-mêmes ces billets au Prince

avec la main droite, aprés les avoir baisés, quand il donne audience; mais lorsqu'il est chés les femmes, & que l'affaire presse, celui qui porte le billet marche à reculons jusqu'à une porte de la tente, qui est bouchée avec des broussailles. Il se tient tout contre, aïant le dos tourné vers la porte; il passe la main droite par dessus son épaule, & tient ainsi son Placet, jusqu'à ce qu'un garçon aïant avancé la sienne, prend le Placet & le porte à l'Emir. Il demeure dans cette posture jusqu'à ce qu'on le lui rende; s'il est déchiré, c'est comme nous avons dit, une marque que l'Emir ne lui accorde rien. En ce cas il s'en va en disant seulement: Dieu vous donne longue vie; mais s'il a ce qu'il desire, il commence une infinité de remercîmens & de bénedictions, en haussant la voix à mesure qu'il s'éloigne de la tente, afin qu'on le puisse entendre du dedans. Ils ne tournent jamais le visage vers la tente des femmes

par reſpect, & pour marquer qu'ils n'ont aucun deſſein de les voir. Ces billets ne ſont pas plûtôt preſentés à ceux à qui ils s'adreſſent, qu'ils ſont acceptés, & executés ſur le champ.

De la maniere dont ils vivent entre eux, il leur arrive rarement des affaires criminelles. L'Emir pourroit en ce cas faire donner des coups de bâton, pendre, brûler, empaler, décapiter, ou couper la barbe : mais comme ils n'ont ordinairement que des affaires civiles, je n'ai point vû d'autre châtiment, que celui de mettre les fers aux pieds de ceux qui l'ont mérité par quelque deſobéïſſance, ou pour d'autres faits qui n'en demandent pas de plus rigoureux.

CHAPITRE X.

Du bien, & du revenu des Arabes.

TOUT le bien, & toutes les richesses des Arabes, comme j'ai dit ailleurs, ne consistent qu'en bétail; ceux du Mont-Carmel ont outre cela le revenu des Villages, & des Terres qu'ils font cultiver par les Païsans, dont ils sont les Seigneurs, & ne se mêlent que d'ordonner & de leur faire fournir toutes les choses qui leur sont necessaires, comme des bœufs pour le labour, des grains, & des légumes pour les familles; ils transportent les fruits, les cotons, & les cendres à saint Jeam d'Acre, à Caifa, & à Tartoura, qui sont des ports de Mer où les Marchands les viennent acheter, & l'argent qu'ils en retirent est porté à l'Emir, ou à ses femmes, qui lui en rendent compte.

Les Princes & les Cheikhs [a] ont de l'argent, & le gardent ſans le faire paroître, juſqu'à ce qu'ils aïent une extrême neceſſité d'en donner pour des affaires preſſantes: ils le changent tant qu'ils peuvent en or pour le tranſporter plus aiſément. Ils en enterrent & en cachent beaucoup en de certains endroits, où il ſe perd ordinairement, quand ils meurent ſans avoir le loiſir de le declarer à leurs ſucceſſeurs.

Les Arabes du commun n'ont que leur bêtail; & quand ils ont beſoin d'habits, de linge, de ris, ou de quelque autre choſe, ils vont vendre des bœufs, des moutons,

a Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Arabes du Deſert poſſedent de l'or & de l'argent, ſoit par le commerce, ſoit par les dépoüilles; il eſt aiſé à leurs Princes d'amaſſer des treſors. Du tems de Pline les richeſſes des Parthes & des Romains fondoient, pour ainſi dire, chés ces Arabes, faiſant de l'argent de tout ce qu'ils pouvoient enlever dans les Deſerts, ou ſur les côtes de la Mer, ſans jamais rien rendre par voïe de rachat, ou autrement. *Pline, liv. 6. ap. 28.*

ou

ou des chevaux, & en emploïent l'argent aux choſes les plus preſſées; ainſi ils n'en gardent point pour ne pas le perdre, ou faute d'avoir dequoi le ſerrer.

Les Emirs & les Cheikhs prennent chez les Marchands qui ſuivent le Camp, les toileries, les étoffes, les bottes & les ſouliers ; & quand il y en a pour une ſomme conſiderable ; ils les païent en bétail, en grains, & quelquefois en argent comptant.

Le bled eſt à fort bon marché parmi eux, ils recueillent dans les villages de l'orge pour nourrir les chevaux ; ils ont de la viande chez eux tant qu'ils en veulent ; la terre leur fournit des fruits ; ils font paître leur bétail dans des prez qui viennent naturellement, & ſans en prendre aucun ſoin. Les chameaux vivent de peu, & le plus ſouvent avec de petites boules de farine, ou des noyaux de dattes. Les Arabes n'ont qu'une miſerable tente de poil de chevre que leurs femmes fi-

lent à loisir ; ils n'ont ni meubles, ni hardes que celles dont ils ne sçauroient se passer ; leurs familles se nourrissent de ris & de laitage. Ainsi ils ne font presque point de dépense, & vivent heureusement, & sans ambition.

Il n'y en a point de plus heureux que ceux qui ont beaucoup de filles, c'est la premiere richesse de la maison : ils reçoivent de l'argent & du bétail de ceux qui les veulent épouser, & se débarassent ainsi avec profit de leurs grandes familles.

CHAPITRE XI.

Des Chevaux des Arabes.

IL n'y a point d'Arabe, quelque miserable qu'il soit, qui n'ait des chevaux. Les Arabes se passeroient plûtôt des choses les plus necessaires, que de monture pour aller à leurs affaires, pour chercher fortune sur les grands chemins, & pour s'échapper de leurs ennemis.

Ils montent ordinairement les cavalles comme plus propres au métier qu'ils font ; l'experience leur a appris qu'elles resistent mieux à la fatigue, à la faim & à la soif, que les chevaux ; elles sont plus douces, moins vicieuses, & leur rapportent tous les ans un poulain, qu'ils vendent d'abord, ou ils le nourrissent, s'il est beau, & de bonne race, pour en faire de l'argent quand il est en état d'être monté : leurs cavalles ne hennissent point, ce qui leur est fort commode dans les embuscades qu'ils font, pour surprendre les passans, & ils les accoûtument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent quelquefois un jour entier, & en grand nombre, sans s'incommoder les unes les autres.

Les Turcs au contraire n'aiment point les cavalles, les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons, à cause de l'incommodité qu'ils en reçoivent dans leurs troupes ; ils ne sont point fixes dans un même lieu;

ils ſont tous gens, qui vont & qui viennent où le ſervice les appelle, leurs chevaux ſont entiers, & il leur ſeroit impoſſible de les gouverner, s'ils ſentoient des cavalles parmi eux. Un Arabe ne paſſeroit pas pour honnête homme, s'il n'avoit une cavalle pour ſa monture, ils l'appellent *Serras*, qui eſt le nom generique des chevaux, & ils appellent un cheval *Hhuſſan*, qui ſignifie ſeulement étrillé, ou un animal étrillable. Les Turcs au contraire, ſe font un deshonneur de monter des cavalles, diſant qu'il n'y a rien de ſi noble qu'un cheval, qu'un Cavalier; qui doit faire ſon païs de tout le monde, ne doit point s'embarraſſer d'aucune ſorte de femelle, ni de tout ce qui peut être compté chez lui comme une eſpece de ménage.

J'ai dit que le commun des Arabes ne ſe ſoucie pas de ſa genéalogie: pourveu qu'ils connoiſſent leurs peres & leurs grands peres, c'eſt aſſez; ils ne ſçavent pas ordinaire-

ment le nom de leurs predeceſſeurs ni de leurs familles ; mais ils ſont tres-curieux de celle de leurs chevaux. Il y en a qu'ils appellent *Kehbilan*, qui ſont les Nobles, d'autres *Aatiq*, qui ſont d'ancienne race & meſalliés, aprés ceux-là vient la derniere eſpece nommée *Guidich* comme nous dirions un cheval de charge, ou par mépris une roſſe ; on a ceux-ci à fort bon marché ; les ſeconds ſont plus chers, on les vend pourtant au hazard, ſans prouver leur race. Ceux qui s'y connoiſſent bien, en trouvent d'auſſi beaux & d'auſſi bons que de la premiere ſorte, & dont ils ne font pas moins de cas ; ils ne font jamais couvrir les cavalles du premier rang que par un étalon de la même qualité, ils connoiſſent par une longue habitude toutes les races des chevaux, qui ſont parmi eux, & chez leurs voiſins ; ils ſçavent le nom, le ſurnom, le poil, & les marques de tous les chevaux & de toutes les cavalles en particulier ; &

quand ils n'ont pas chez eux des chevaux nobles, ils en empruntent chez leurs voisins, moïennant quelque argent, pour couvrir leurs cavalles, & cela en presence de témoins qui en donnent une attestation scellée & signée pardevant le Secretaire de l'Emir, ou quelque autre personne publique, où toute la genération avec le nom des animaux, est citée dans les formes. On appelle encore des témoins quand la cavalle a pouliné, & on fait une autre attestation, où ils mettent le sexe, la figure, le poil, les marques du poulain & le tems de sa naissance, qu'ils donnent à celui qui l'achete. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les vend cherement; les moindres valent cinq cens écus à païer comptant, ou à échanger contre d'autre bétail selon le marché qu'ils en font. L'Emir Turabeye avoit une cavalle qu'il ne voulut pas donner pour cinq mille écus, à cause qu'elle avoit marché trois jours & trois

nuits ſans manger ni boire, & qu'elle l'avoit tiré par ce moïen des mains de ceux qui le pourſuivoient. Il n'y avoit effectivement rien de plus beau que cette cavalle, tant pour ſa taille, ſa figure, ſon poil, & ſes marques, que pour ſa douceur, ſa force & ſa vîteſſe. On ne l'attachoit point quand elle n'étoit point ſellée & bridée, elle entroit par toutes les Tentes avec une petite pouline qu'elle avoit, & s'en alloit ainſi viſiter tous ceux qui avoient accoûtumé de la baiſer, de la careſſer, & de lui donner quelque choſe; elle paſſoit ſouvent pardeſſus quantité d'enfans qui étoient couchés ſous les Tentes, & regardoit long-tems où elle mettroit ſes pieds en entrant ou en ſortant pour ne leur pas faire de mal.

Il y en a peu de ce prix-là, mais beaucoup de mille écus, de douze cens, de ſeize cens, & de deux mille; & comme il y a bien du profit à faire ſur les poulains qu'elles rapportent, leurs Maîtres ſe met-

tent en ſocieté avec d'autres Arabes, ils retirent leur part de la ſomme qu'elle a été priſée dans leur marché à raiſon de trois, quatre, ou cinq cens écus chaque jambe, (c'eſt ainſi qu'ils traitent.) Ceux qui n'en ont pas de ce prix, s'aſſocient deux, trois ou quatre, & en achetent une; celui qui la garde & qui s'en ſert, eſt obligé de la nourrir, & quand elle a pouliné, & que le poulain eſt en état, ils le vendent, & en partagent le prix entre eux.

Un Marchand de Marſeille, qui réſidoit à Rama, étoit ainſi en ſocieté d'une cavalle avec un Arabe, appellé Abrahim Abou Voïiaſſés. Cette cavalle appellée *Touyſſe*, outre ſa beauté, ſa jeuneſſe & ſon prix de douze cens écus, étoit de cette premiere race noble: ce Marchand avoit toute ſa genéalogie avec ſa filiation de tous les quartiers, de pere & de mere, à remonter juſqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout par actes publics &

dans la forme que j'ai dite. Abrahim alloit ſouvent à Rama, pour ſçavoir des nouvelles de cette cavalle qu'il aimoit cherement; j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendreſſe, en la baiſant, & en la careſſant; il l'embraſſoit, il lui eſſuïoit les yeux avec ſon mouchoir, il la frottoit avec les manches de ſa chemiſe, il lui donnoit mille benédictions durant des heures entieres qu'il raiſonnoit avec elle: mes yeux, lui diſoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je ſois aſſez malheureux pour t'avoir venduë à tant de maîtres, & pour ne te pas garder avec moi; je ſuis pauvre, ma Gazelle, tu le ſçais bien, ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maiſon tout comme ma fille, je ne t'ai jamais battuë ni grondée, je t'ai careſſée tout de mon mieux, Dieu te conſerve, ma bien aimée, tu es belle, tu es douce, tu es aimable, Dieu te préſerve du regard des envieux, & mille autres ſemblables diſcours. Il l'embraſſoit

alors, lui baisoit les yeux, & sortoit à reculons, en lui disant des adieux fort tendres.

Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoïé pour l'execution d'un Traité de Paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavalle, que nous avions achetée pour les Haras du Roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac, il jetta les yeux sur sa cavalle, & se mit à pleurer; sera-t'il possible, dit-il, qu'aprés t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & aprés avoir exigé de toi tant de services, je te livre en esclavage chez les Francs, pour ta récompense; non, je n'en ferai rien, ma mignonne, là-dessus il jetta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui.

Comme les Arabes n'ont qu'une Tente pour leur maison, elle leur sert aussi d'écurie; la cavalle, le poulain, l'homme, la femme & les enfans s'y retirent, & couchent tous les uns parmi les autres. On y

voit les petits enfans endormis sur le ventre, sur le col de la cavalle, & sur celui du poulain, sans que ces animaux les incommodent. On diroit qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal. Ces cavalles sont si accoûtumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils les caressent, ils parlent & raisonnent avec elles, & en prennent un tres-grand soin; ils les laissent toûjours aller au pas, & ne les piquent jamais sans necessité; mais aussi dés qu'elles se sentent chatoüiller le ventre avec le coin de l'étrier, elles partent de la main, & vont d'une telle vitesse, qu'il faut que le Cavalier ait la tête bonne pour n'en être pas étourdi, aussi-bien que du vent qu'elles font souffler aux oreilles, par la violente agitation de l'air. Ces cavalles sautent les ruisseaux & les fossés, aussi légerement que des Biches; & si le Cavalier vient à tomber dans le

tems qu'elles ſautent, ou dans le plus fort de leur courſe, elles s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de ſe relever, & de remonter deſſus.

Tous les chevaux des Arabes ſont d'une taille médiocre, fort dégagés, & plûtôt maigres que gras. On les penſe ſoir & matin fort ſoigneuſement ; ils ont de grandes étrilles dont ils ſe ſervent avec les deux mains, puis les frottent avec un bouchon de paille, & une épouſſette de laine, juſqu'à ce qu'il ne reſte pas la moindre craſſe ſur la peau, ils leur lavent les jambes, le crin & la queuë, qu'ils laiſſent toute longue & qu'ils peignent rarement, pour ne pas rompre le poil ; ils ne mangent rien de tout le jour, pendant lequel on leur donne à boire deux ou trois fois, & tous les ſoirs au coucher du Soleil, on leur donne un demi boiſſeau d'orge bien net, dans un ſac qu'ils leur paſſent à la tête comme un licol ; ils mangent pendant la nuit, & on

les laisse avec le sac jusqu'au lendemain matin qu'ils achevent de manger, s'il y reste encore quelque chose. Ils leur font tous les soirs de la litiere de leur propre fumier, aprés qu'il a été desseché au Soleil, & brisé entre les mains; ils tiennent que ce fumier attire la malignité des humeurs & les sauve du farcin; ils l'amoncelent dés le matin, & l'arrosent avec de l'eau fraîche dans les grandes chaleurs de l'Eté, afin qu'il ne s'échauffe pas & n'engendre de la corruption.

Ils mettent leurs chevaux au verd au mois de Mars, quand l'herbe est assez cruë : c'est alors qu'ils font couvrir leurs cavalles, & elles ne mangent plus d'herbe de toute l'année non plus que de foin : ils ne leur donnent jamais de la paille que pour les échauffer, quand elles ont été quelque tems sans avoir envie de boire, l'orge seul est toute leur nourriture.

Ils coupent les crins à leurs poulains, dés qu'ils ont un an ou dix-

huit mois, afin qu'ils deviennent plus beaux, & ils les montent à deux ans, ou à deux ans & demi tout au plus : ils ne les attachent point juſqu'alors, aprés quoi ils demeurent ſellés & bridés depuis le matin juſqu'au ſoir à la porte de la Tente : ils les accoûtument ſi bien à voir la lance, que quand elle eſt une fois fichée à terre, & qu'on les a mis tout auprés, ils ne bougent de là ſans avoir d'attache ; ils tournent tout au tour ſans la perdre jamais de vuë.

Ces chevaux ne ſont pas ſouvent malades : les Arabes ſont tous bons Ecuïers & connoiſſent leurs maladies, & tout ce qui eſt neceſſaire pour les guerir & pour les gouverner ; de ſorte qu'ils n'ont beſoin ordinairement des Maréchaux que pour leur forger des fers : ces fers ſont d'un fer doux & ſouple, battus à froid ; & toûjours deux doigts plus courts que la corne du pied ; ils rognent ſur le devant tout ce qui excede, afin que rien ne les

embarrasse en courant.

Les Arabes & les Turcs ont une grande foi aux Ecritures superstitieuses, & à certaines Oraisons qui préservent, selon eux, de plusieurs accidens: ils plient ces Talismans dans un papier fait en triangle, les enferment dans une bourse de cuir de la même figure, & le passent au col de leurs chevau : c'est encore pour empêcher l'effet des yeux de l'envie: je m'exprime ainsi pour ne pas trouver en François des termes qui rendent litteralement ceux des Arabes: le *Ceouclami* des Provençaux est justement ce qu'ils veulent dire. Ils leur pendent aussi au col deux défenses de Sanglier jointes par la racine, avec un cercle d'argent, qui leur fait former un croissant fort agréable, & c'est pour les préserver du farcin. Les Turcs entretiennent encore pour ce sujet des Marcassins, ou des Boucs dans leurs écuries, pour attirer, disent-ils, tout le mauvais air.

J'ai vû des chevaux Arabes qui aimoient si fort à sentir la fumée du tabac, qu'ils couroient aprés ceux à qui ils voïoient allumer la pipe. Ils prenoient un si grand plaisir quand on leur en souffloit au nez, qu'ils se levoient aprés en avoir tiré, & montroient les dents comme ils font ordinairement lors qu'ils ont senti l'urine de quelque cavale. On voïoit en même tems de l'eau distiller de leurs yeux & de leurs naseaux. Je ne sçai si en considerant l'instinct qui les porte à rechercher cette fumée, on peut croire qu'elle leur fasse du bien. Il y a des chevaux qui hochent continuellement la tête, quand ils sont attachés pendant le jour; les Mahometans croïent qu'ils lisent, lorsqu'ils font ce mouvement, & que ces animaux étant nobles, genereux & propres aux progrés de leur Religion, le Prophete Mahomet leur a obtenu des bénedictions de Dieu, & une capacité occulte pour lire ou pour reciter tacite-

ment

ment tous les jours quelque Chapitre de l'Alcoran ; c'est la vision des devots personnages de cette Religion, qui se font ainsi des misteres à plaisir de tout ce qu'ils voïent, & dont ils ne sçauroient donner de raison. Dés que le cheval a couvert une cavalle, ils jettent vîtement de l'eau froide sur la croupe de la femelle, & en même tems un homme tire l'étalon par le licol, & lui fait faire en sautant deux ou trois tours autour de la cavalle, pour lui remplir l'imagination du cheval au moment de la conception, aïant les mêmes opinions que nous avons sur les causes de la ressemblance.

Les selles des chevaux sont de bois, couvertes de maroquin, elles n'ont point de panneaux comme les nôtres. Ils se servent au-lieu de cela d'un feutre piqué, qui va justement entre la selle & le dos du cheval, avançant environ d'un demi pied sur la croupe ; les étriers sont fort courts, ensorte qu'un homme est assis

à cheval comme ſur une chaiſe, il ſe releve en courant par deſſus la ſelle & s'y appuïe ſur les étriers, pour aſſeoir le coup avec plus de vigueur; le bas de ces étriers eſt plat, large & quarré; leurs coins ſont pointus & tranchans, ils s'en ſervent pour picquer les chevaux en guiſe d'éperons; ils leur déchiquettent ainſi la peau, ce qui rend les chevaux ſi ſenſibles, que pour peu qu'on les chatoüille par cet endroit, ils donnent tout ce qu'on leur demande.

CHAPITRE XII.

Des logemens des Arabes, de leurs meubles, & de leur maniere de camper.

LEs Arabes n'ont point d'autres logemens que leurs tentes, qu'ils appellent maiſons; elles ſont toutes noires, d'un tiſſu de poil de chevre, que les femmes filent, & dont elles ſont auſſi les Tiſſerans.

Ces tentes ſont tenduës d'une maniere que l'eau de la pluïe coule aiſément pardeſſus, ſans les pénétrer. Toutes leurs familles, leurs ménages, & leurs écuries logent deſſous, particulierement en hyver.

Celles de l'Emir ſont de la même étoffe, & ne different d'avec celles de ſes Sujets, que par la grandeur. Ces Princes en ont toûjours deux, une pour eux, & une pour leurs femmes; il y en a encore d'autres petites tout auprés, où logent les domeſtiques qui y font la cuiſine, & le ménage de la maiſon : la diſpoſition du Camp eſt ronde, quand le terrain le permet; les tentes du Prince ſont au milieu, & celle des Arabes tout autour, laiſſant environ trente pas de diſtance entre celles-ci & celles de l'Emir, tant par reſpect que pour n'être pas à portée de voir les femmes.

[a] Ils campent d'ordinaire ſur le

a Tout cet Article décrit parfaitement bien la maniere de camper des Arabes Bedouins. &

haut des collines qu'ils appellent *Roukha*, c'eſt-à-dire grand air, où il n'y a point d'arbres qui les puiſſent empêcher de découvrir de loin tous ceux qui vont, & qui viennent, afin de n'être pas ſurpris, n'aïant rien que cela à craindre. Ils ont des ſources d'eau vive, ou des ruiſſeaux dans les vallons, & des pâturages pour la ſubſiſtance de leur bétail ; ils décampent de là quand il n'y en a plus, & vont ſe poſter dans un autre lieu de quinze en quinze jours, tout au plus d'un mois à l'autre. Ils demeurent tout l'Eté ſur ces collines, en avançant toûjours vers le Septentrion ; & lorſque l'Hyver commence à revenir, ils s'en vont de même peu à peu vers le Midi juſqu'à

les lieux les plus propres à dreſſer leurs tentes, maniere ſi ancienne que lorſque le Prophete Iſaïe, chap. 13. parle de la deſolation de Babylone, il fait entendre que les environs de cette fameuſe Ville ſeront tellement détruits, que les Arabes n'y pourront pas même dreſſer leurs tentes, & qu'ils n'y trouveront ni pâturage, ni abri. *Nec ponet ibi tentoria Arabs, &c.*

Cesarée de Palestine, & hors de l'enceinte des montagnes du Carmel ; ils campent dans des vallons ou sur le rivage de la mer, où il y a quelques arbrisseaux, à l'abr du vent, & sur le sable, pour n'avoir point l'incommodité des bouës, les hommes & le bétail logent alors tous pesle mesle, pour être plus chaudement.

Les Princes ont des tentes d'audience, & d'autres pour leur logement; elles sont de toile blanche, couvertes comme celles des Turcs, mais beaucoup plus legeres, & plus aisées à porter & à tendre.

Il y a toûjours plusieurs Marchands de Damas qui suivent le Camp de l'Emir ; ils ont des huttes blanches toutes pleines de caisses & de coffres remplis de toutes sortes de toiles, d'étoffes, de bottes, de souliers, de selles, de brides, & de toutes les choses dont les Arabes peuvent avoir besoin: Ils vendent comptant, ou troquent

leurs marchandiſes contre les denrées du païs, ſur leſquelles ils profitent beaucoup. Ils fourniſſent tout ce qu'il faut pour les maiſons des Emirs, qui païent avec beaucoup de ponctualité tout ce qu'ils leur ont promis ; ils s'en rapportent de bonne foi au memoire que les Marchands leur donnent, leſquels prennent des grains & du bêtail en païement, quand cela les accommode reciproquement. C'eſt une eſpece de merveille de voir que ces Arabes, qui volent ſur les chemins, ſoient ſi gens de bien dans le Camp, où tout eſt ouvert, & rien ne ferme. Les Marchands quittent ſouvent leurs tentes, & laiſſent leurs marchandiſes étallées, ſans qu'il en arrive jamais le moindre accident.

Les Arabes du commun n'ont pour tout meuble dans leurs maiſons que des nattes, ſur leſquelles ils couchent, quelques couvertures, & rarement des couſſins ; ils ſe ſervent d'une pierre pour chevet,

qu'ils mettent pardeſſus la natte. J'en ai vû en Eté qui couchoient dehors ſur la terre, couverts ſeulement de leurs chemiſes, qu'ils trouvoient le matin toute moüillée du ſerain ; d'autres ſe couchoient tout habillés parmi de petits cailloux, & ſe couvroient ſeulement le corps, & le viſage avec leur Aba, ou manteau ; les uſtenſiles conſiſtent en quelques chaudrons ou marmittes, en deux ou trois gamelles, en un petit moulin à bras, & en quelques cruches, avec des ſacs de poil de chevre, pour ſerrer leurs hardes.

Les Princes ſont beaucoup mieux meublés, ils ont des matelas, des tapis, & des couvertures de toutes ſortes. Il y en a de trés belles, picquées d'or & de ſoïe, avec du coton, d'autres d'étoffe de ſoïe à fleurs d'or & d'argent, ou en tiſſu, ou en broderie ; ils ont des couſſins de velours, de drap, & de ſatin comme ceux des Turcs, qui ſont parfaitement beaux ; ils cou-

ſent de beaux draps blancs aux couvertures, & en ont d'autres raïez de pluſieurs couleurs pour mettre pardeſſous : ils n'en mettent point de blancs, parce que, comme j'ai déja dit, cette couleur étant la marque de leur Religion, ils ne la veulent pas profaner, quoi qu'en ce païs-là on ne couche gueres ſans calleçon de toile, & cela par modeſtie; car c'eſt un affront ſignalé qu'on fait aux gens de leur montrer quelque nudité, & principalement le derriere : ils tiennent même que celui à qui on a fait cet affront, a perdu ſa Religion, & doit faire d'abord une nouvelle profeſſion de foy. C'eſt pour cette raiſon que les enfans ne nâgent pas ſans calleçon ; on ne leur donne pas le foüet à l'Ecole, comme parmi nous, ils les châtient avec des coups de verges ſur la plante des pieds; c'eſt auſſi une indécence d'être devant les gens avec les mains croiſées derriere le dos, ou même en ſe promenant tout ſeul.

ſeul. On n'oſeroit être ainſi devant un Seigneur, & moins encore devant un Juge ; il les faut avoir jointes & croiſées ſur le ventre, ſi l'on ne veut être châtié pour avoir manqué de reſpect. On ne pardonne point cela aux gens du païs ; ils ſont plus indulgens pour les francs, parce que l'on ſuppoſe qu'ils n'en ſçavent point la coûtume, quoiqu'on ne laiſſe pas d'en avoir du dépit.

Ils ont des coffres & des paniers couverts de peau, pour ſerrer & pour tranſporter leurs hardes ; leur vaiſſelle eſt de cuivre étamé ; mais ils n'en ont pas beaucoup ; celles du commun ſont de grandes jattes de bois, dans leſquelles ils ſervent le potage & les viandes, ils n'ont proprement que les choſes dont ils ne peuvent ſe paſſer. Ainſi ils ne ſont gueres plus de deux heures à d'étendre leurs tentes, & à décamper, quand il faut fuir ou changer de lieu. On charge tout cela en trés peu de tems ſur des chameaux,

& ſur des bœufs ; les hommes montent à cheval, les Princeſſes ſur des cavalles & ſur des chameaux, que leurs ſervantes menent par le licol : les femmes de leurs Sujets vont doucement à pied, portant les enfans qui ne ſçauroient marcher, & conduiſent le bétail, & la maiſon tout enſemble : les hommes ne s'embarraſſent point de tout cela, ils marchent avec les Princes, & ſe tiennent toûjours en état de combattre.

Comme les Arabes ſont toûjours en campagne, & le plus éloignés qu'ils peuvent de toute ſorte d'habitation, & qu'il n'y a dans les lieux qu'ils occupent ni ruë, ni maiſon pour s'adreſſer aux gens à qui l'on a affaire ; ils marquent les chemins par les mêmes termes dont nous nous ſervons ſur la mer, hors qu'ils ne connoiſſent que les quatre vents principaux. Par exemple, ſi l'on va chercher quelqu'un dans le Camp, ils répondent, il a tiré au Midi, au Septentrion, à

l'Orient, ou à l'Occident; on n'en peut apprendre autre chose, quand ceux à qui l'on s'adresse ne sçavent pas précisément le lieu où il est.

Dés que l'Emir est couché, il n'y a plus de lumiere dans le Camp, afin de n'être pas vûs de loin par les ennemis; il est vrai aussi qu'on n'oseroit y aborder la nuit, car il y a une si grande quantité de chiens qui veillent toûjours, & qui rodent de côté & d'autre, qu'il n'en faudroit qu'un qui aboïât pour éveiller, & pour assembler tous les autres. Ces chiens ne sont pas accoûtumés à voir aller des gens dans le Camp à heure induë, & je croi qu'ils dévoreroient tout ce qui en voudroit approcher.

Les Turcomans campent tout de même que les Arabes, avec cette difference que leurs tentes sont blanches, qu'ils sont mieux meublés, & qu'il ne leur manque rien de tout ce qui est necessaire pour la commodité de la vie.

CHAPITRE XIII.

De l'emploi & du métier des Arabes.

J'AI déja dit que les Arabes ne se mêlent que de leur bétail, de suivre leurs Princes, d'aller à la guerre, & d'expolier les passans; ils ne leur font point d'autre mal, quand ils se dépoüillent volontairement, & qu'ils donnent toutes leurs hardes sans résistance, & sans leur donner la peine de mettre pied à terre. Ceux qui voïagent dans ce païs-là, ne se mettent jamais en chemin sans être munis d'armes à feu, qui est le seul moïen pour aller en assurance. Les Arabes ne les attaquent point, quand ils les voïent en état de pouvoir se deffendre, mais seulement lorsqu'ils croïent être les plus forts, & assurés de vaincre.

Dés qu'ils apperçoivent quelqu'un en chemin, ils se couvrent

le bas du viſage juſqu'aux yeux avec leur Turban ou Buſtmani, qui pend ſur leurs épaules, afin de n'être pas connus ; ils levent la lance & viennent deſſus à toutes jambes ; ils diſent d'abord en leur langue : *Dépoüille-toi, maudit,* [a] *ta tante eſt toute nuë*, (ils veulent dire par ces paroles : ma femme n'a rien pour s'habiller.) Quelle juſtice y a-t'il que tu ſois mieux habillé qu'elle ? Ils tiennent toûjours la lance devant la poitrine du pauvre Voïageur, juſqu'à ce qu'ils aïent eu ce qu'ils deſirent ; ils lui laiſſent quelquefois un calleçon, ou la chemiſe, lorſqu'aprés s'être dépoüillé de bon gré, il les prie de ne pas le renvoïer tout nud. Ils lui laiſſent encore la monture, parce qu'ils

a Cette expreſſion eſt emploïée pour ne point dire ma femme, ce qui eſt une grande indecence chez les Arabes : d'ailleurs ils ſuppoſent une eſpéce de parenté entre les Voïageurs qu'ils dépoüillent, & eux, en mettant toute la preéminence de leur côté, à cauſe d'Iſmael, fils aîné d'Abraham, dont ils ſe diſent deſcendre, & en ſe plaignant du mauvais partage qui leur eſt échu dans la ſucceſſion de leur pere commun.

n'en ont que faire, & qu'on les pourroit reconnoître par le cheval, & ils ne veulent pas aussi laisser un homme en chemin tout dévalisé sans quelque voiture pour le ramener chés lui : si le cheval du dépoüillé a une bonne selle, & d'autres bons harnois, ils les échangent contre ceux qu'ils ont, s'ils valent moins : enfin on le laisse aller sans le maltraiter ; mais si ce passant s'est défendu, ou s'il les a blessés, ils ne lui pardonnent point le sang, & ils en tuent d'autres tout autant qu'ils en peuvent attraper, c'est toûjours un bonheur d'en être quitte pour des habits, quand on est assés malheureux pour tomber entre leurs mains.

Ils n'ont pas plutôt vû échoüer quelque bâtiment de mer sur leurs côtes, qu'ils courent au pillage ; les naufrages appartiennent de droit à l'Emir ; les Arabes se contentent de la dépoüille des matelots & des passagers. Il échoüa dans le tems que j'étois avec eux

un batteau de Tartoura, qui venoit de Jaffa. Il étoit chargé d'une quantité de caisses qu'on y avoit envoïées de Jerusalem, pleines de Croix & de Chapelets, qu'un Religieux Espagnol appellé Frere Alfonse, devoit porter en Espagne. Il y avoit aussi des hommes & des femmes qui venoient de Rama & de Jerusalem, qui furent dépoüillés, & qui s'en alloient par terre, en se couvrant du mieux qu'ils pouvoient : les femmes se cachoient de tems en tems dans les broussailles qui sont sur le bord de la mer. Le Frere Alfonse fit bien des instances aux Arabes pour se faire rendre au moins un calleçon, mais ils ne l'entendoient point. Il s'opiniâtra à leur demander par signes quelque chose pour se couvrir, sans en rien obtenir ; ce qui l'obligea de s'en aller comme les autres, voïant que la nuit approchoit. Les femmes qui avoient marché devant, le voïant venir de loin, se cacherent toutes derriere des ar-

brisseaux, & le Frere Alfonse passa tout auprés sans les avoir vûës : mais dés que ces femmes le virent si proche d'elles elles crierent misericorde, croïant que c'étoit encore quelque Arabe qui les suivoit tout nud à mauvaise intention, parce qu'il étoit fort brun & fort hâlé, & qu'il avoit la barbe longue. Ce Religieux avoit beau parler, elles étoient si allarmées, qu'il n'auroit jamais été reconnu sans les autres passagers, qui revinrent sur leurs pas pour les secourir ; ils poursuivirent leur route tous ensemble, & ils marcherent éloignés les uns des autres de quatre-vingts pas jusqu'à la pointe du Cap Carmel ; les femmes, & les autres Pelerins allerent à Çaiffa, pour prendre des habits, & le Frere Alfonse monta au Couvent des Carmes ; il heurta à la porte, & le Frere Jean Carle du Mont-Carmel, qui étoit déja fort vieux, aïant regardé par un trou, le prit aussi pour quelque Turc errant, qu'on appelle Derviche,

& il en eut une si grande fraïeur, qu'il se retira dans sa chambre sans lui rien dire ; le pauvre Frere Alfonse cria tant, & si long-tems, qu'enfin le Pere Supérieur alla lui parler, & le fit entrer, aprés lui avoir jetté un habit pardessus la muraille. Il s'en alla le lendemain à Acre chez les Religieux de son Ordre, & de là à Seyde, où il attendit d'autres caisses de Chapelets pour continuer son voïage d'Espagne. Cependant les Arabes qui avoient jetté toutes les croix dans la mer, firent provision de Chapelets, & les donnerent à leurs femmes. Tout cela fut distribué au camp de l'Emir dés ce même soir ; elles s'en étoient parées, & il n'y avoit ni femme ni fille qui n'en eût des douzaines entieres au col & aux bras.

Dans le tems que les Marchands François demeuroient à Acre, il y avoit toûjours quelque Marchand de ceux qui aimoient la promenade, qui revenoit tout nud à la maison. Les Arabes se mettoient en

embuſcade derriere les monceaux de ſable qui ſont auprés du rivage de la mer, & ils venoient même ſe cacher juſques dans les ruines de la ville, prenant ſi bien leur tems, que les François ſe trouvoient dépoüillés avec une diligence merveilleuſe. Voilà le métier ordinaire des Arabes, ils ne croïent pas offenſer Dieu en volant ſur les chemins, & quand ils reviennent au Camp, ils racontent leurs avantures. Ils diſent: J'ai gagné un manteau, une chemiſe, ou un habit, au lieu de dire, je l'ai dérobé: le changement de terme change auſſi chez eux la circonſtance de l'action. Ils prennent [a] Iſmael pour leur garant, & diſent que leur [b] pere n'aïant eu aucune part au patri-

a Iſmaël fils d'Abraham, eut douze fils, deſquels ſont deſcenduës les 12. Tribus qui compoſoient toute la nation des Arabes, appellés d'abord Iſmaëlites. Les Arabes du deſert ſe diſent être de ces mêmes Tribus. L'Ecriture ſainte s'accorde fort bien avec Strabon & les autres Auteurs profanes, ſur la diviſion des Arabes en 12. Tribus, & elle nous apprend leur origine dans la Geneſe.

b Quoique les Arabes du deſert ſoient aſſés

moine de sa maison, Dieu lui avoit donné la campagne en partage, & la permission de prendre du bien par tout où il en pourroit trouver.

Les femmes s'occupent à filer de la laine, pour faire des Abas, & du poil de chevre, dont elles font la tissure de leurs tentes; à faire la cuisine, le ménage de la maison, à tondre le bétail, &c. elles pansent quelquefois les chevaux, les sellent & les brident, & celles qui sont un peu considerées dans le Camp, vont servir la Princesse, chantent pour la divertir, & passent ainsi leur vie.

ignorans, ils sçavent parfaitement bien l'histoire de leur pere Ismael, & les principales traditions des Orientaux sur ce sujet. Agar, qu'ils appellent Hagiar, & les Turcs, la Mere par excellence, ne fut point selon eux, la concubine d'Abraham; mais sa femme legitime, laquelle lui donna Ismael son fils aîné, dont le partage fut toute l'Arabie, en quoi, malgré la dureté de son pere, il eut, disent-ils, de l'avantage sur Isaac son cadet, à qui la Terre de Chanaan beaucoup moins riche & étenduë que l'Arabie, échut en partage. Avec tout cela les Arabes Bedouins se croïent fort maltraités, & se dédommagent tant qu'ils peuvent sur toute la posterité d'Isaac, & sur tous les autres hommes en general.

Leur maniere d'aller à la guerre est assés expliquée dans la Relation de mon voïage au Camp de l'Emir Turabeye, où j'ai parlé aussi des armes dont ils se servent, & de la peur qu'ils ont des armes à feu ; ils ne laissent pas de fondre quelquefois sur leurs ennemis la lance à la main, en mettant devant leurs yeux les manches de leurs chemises, comme si elles devoient resister au plomb, mais c'est plutôt pour ne pas voir le feu, & afin que rien ne puisse ébranler leur résolution. Il y en a quelques-uns qui se servent de boucliers pour parer les coups de la main gauche, tandis qu'ils frappent de la droite. Ils se servent de leurs chevaux & de la lance avec tant de dexterité, qu'ils ne manquent presque jamais ceux contre qui ils la dardent. Ils la ramassent à terre sans quitter l'étrier, & la prennent aussi quelquefois en l'air, avant qu'elle soit tombée ; ils évitent le coup qu'on leur porte avec un bâton crochu

qui détourne la lance de leurs ennemis, & leur ſert auſſi pour la reprendre lorſqu'elle eſt à terre, & qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de deſcendre, ou de la prendre avec la main. Ils ſçavent ſe cacher derriere le corps du cheval, quoiqu'il courre à toutes jambes, en s'appuïant du pied ſur l'étrier du côté qu'ils ſe panchent, qui eſt toûjours le gauche; ils tiennent le crin d'une main avec les rênes de l'autre, & du pied droit ils embraſſent la ſelle d'une maniere qu'on ne les ſçauroit voir : ils marchent tous de front, autant que le terrein leur peut permettre de s'étendre, & ils ne défilent jamais ſans neceſſité. Si un cheval veut faire de l'eau, tous les Cavaliers s'arrêtent juſquà-ce qu'il ait achevé, c'eſt une eſpece de civilité parmi eux d'en uſer ainſi: c'eſt auſſi pour marcher dans leur ordre accoûtumé, & pour ne ſe pas ſéparer en chemin.

Les Emirs, qui ſont Sangiak-

beghi comme Turabeye, c'eſt-à-dire qui ont droit d'arborer l'Etendard du Grand Seigneur, peuvent avoir à la tête de leurs Troupes une queuë de cheval, de grands drapeaux, des tambours, des hautbois, des timballes, & des trompettes ; mais en moindre quantité que les Pachas. Ceux qui ne ſont pas Sangiakbeghi, n'ont qu'une banniere generale, comme nos drapeaux d'Infanterie, qu'ils portent à cheval. J'ai déja parlé de la maniere avec laquelle ils combattent, & de leur façon de camper ; c'eſt pourquoi je n'en dirai rien dans ce Chapitre.

On ne void preſque jamais marcher les Arabes qu'à cheval, rarement à pied, & jamais ſur l'eau. Ils ne voudroient pas s'embarquer ſur un Navire, ni ſur un Batteau pour paſſer ſeulement une Riviere. Ils aiment mieux la paſſer à gué, quelque grand détour qu'il leur faille faire pour rejoindre leur chemin.

a Ils ont des Eſpions par tout leur voiſinage, & dés qu'ils ont découvert le deſſein qu'on a de les attaquer, ils décampent en moins de deux heures, & marchent tout d'un tems menant avec eux leur bétail & leurs familles, avec leur bagage chargé ſur des bœufs, ſur des mulets, ou ſur des chameaux. Ils ſe retirent inceſſamment dans les Deſerts, & ils ne s'arrêtent que pour

a Tout cet article juſqu'à la fin du Chapitre, prouve parfaitement ce que nous avons dit ailleurs, que les Arabes, dont il eſt ici queſtion, ſont une Nation que les plus fameux Conquerans n'ont jamais pû ſubjuguer, au contraire les plus grands Princes ont eu beſoin de leur ſecours dans certaines expeditions : ce fut par leur moïen que l'armée de Cambyſes, deſtinée contre les Juifs, paſſa heureuſement par les deſerts qui ſeparent l'Egypte de la Paleſtine: un Prince Arabe y fit trouver le ſecours le plus neceſſaire ; ſçavoir une grande quantité d'eau portée dans des outres ſur des Chameaux. Herodote. l. 3. ch. 9. & 88. Quand on trouve dans l'hiſtoire des Victoires, ou des avantages remportés ſur les Arabes ; & des Empereurs qui en ont pris le nom d'*Arabique*, cela ne regarde point nos Arabes du Deſert ; Nation invincible & capable d'arrêter & de détruire de grandes Armées : de puiſſans Princes l'ont éprouvé plus d'une fois, & ſur tout les Princes Croiſés, &c.

faire repaître les animaux, dans les lieux où ils trouvent des eaux & des pâturages. Ils ſont ſi accoûtumés à la fatigue & à cette ſorte de vie, qu'il eſt impoſſible aux autres Nations, quelque puiſſantes qu'elles ſoient de les vaincre. Il faut trop de tems à leurs ennemis pour ſe préparer à les ſuivre, leurs chevaux ne ſçauroient reſiſter à la faim autant que ceux des Arabes y reſiſtent. Ils leur font paſſer des deux ou trois jours à marcher continuellement ſans manger & ſans boire; les Turcs n'oſeroient s'engager trop avant dans les Deſerts, & dans des lieux inconnus, où il n'y a que les Arabes qui ſçachent les routes & les endroits où l'on peut trouver de l'eau, & du fourage. Toutes les proviſions qu'ils porteroient avec eux ne ſuffiroient pas pour le tems qu'ils mettroient à les pourſuivre & à s'en retourner: les Arabes ont leurs chevaux ſellés & bridés à la porte de leurs tentes depuis le matin juſqu'au ſoir, leur
lance

lance est fichée tout auprés. Ils sont tous campés & ramassés dans un même lieu, & ils font voir par la diligence avec laquelle ils décampent, qu'ils sont toûjours prêts à partir au moindre signal.

CHAPITRE XIV.

Du pain, de la boisson, & des viandes des Arabes.

LEs principales nourritures des Arabes sont le laitage, le miel, l'huile, le ris & les autres legumes, & les viandes de bœuf, de mouton, de chevre, de poule: ils mangent de trois sortes de pain, qu'ils cuisent à mesure qu'ils en ont affaire, parce qu'ils le paîtrissent sans levain, & il n'est bon à manger que du jour qu'il est cuit. Celui qui reste du jour précedent n'est plus bon que pour les chiens: voici la premiere maniere. C'est d'abord de moudre le bled avec un petit moulin qu'ils ont dans leurs huttes,

& dont ils ſe ſervent lorſqu'ils ſont dans des endroits où il n'y a pas de moulin à eau, (car pour des moulins à vent il n'y en a point en ce païs là.) Ils font du feu dans une grande cruche de grez, & lorſqu'elle eſt échauffée, ils détrampent la farine dans de l'eau comme nous le faiſons pour faire de la cole à chaſſis, & ils l'appliquent avec le creux de la main ſur le dehors de la cruche, cette pâte preſque coulante s'étend & ſe cuit en un inſtant, la chaleur de la cruche en aïant deſſeché toute l'humidité, le pain s'en ſepare mince & delié comme nos gaufres ; cette cuiſſon ſe fait ſi vîte qu'en fort peu de tems on en a une quantité ſuffiſante.

La ſeconde ſorte de pain ſe cuit ſous la cendre, ou entre deux braziers de fientes de vaches allumées, qui brûlent d'un feu lent, & cuiſent le pain tout à loiſir. Ce pain eſt épais comme nos gâteaux, la mie en eſt fort bonne quand elle eſt mangée le même jour, mais la croû-

te est noire & brûlée, elle conserve une odeur de fumée, & un goût de la matiere dont elle est cuite; il faut y être accoûtumé, ou avoir bien faim pour s'en accommoder. Ce n'est pas seulement chez les Arabes qu'on se sert de cette espece de pain, & de la fiente de vaches pour le cuire, les Païsans s'en servent aussi; & tous les Villageois qui sont dans des lieux où il n'y a gueres de bois, prennent grand soin d'en faire leur provision.

Les petits enfans les ramassent toutes fraîches, & ils les appliquent contre les murailles pour les faire sécher; ils en détachent la quantité dont ils ont besoin pour cuire du pain ou pour se chauffer; elles brûlent peu à peu, & conservent long-tems un feu semblable à celui des mottes des Tanneurs; on en fait de petites mottes qu'on laisse sécher au soleil. On fait la même chose de l'écorce des bois emploïés à la tannerie des cuirs. Les Villageois ne laissent pas d'avoir

auſſi du bois pour faire leur cuiſine & pour les fours ; mais les Arabes n'ont pas la même commodité, ils n'en font aucune proviſion, n'étant pas toûjours dans un même lieu, & d'ailleurs ils n'ont pas le moïen de le tranſporter. Ils campent ſur des ſables en hyver, & ſur des montagnes dégarnies de bois en été.

La troiſiéme ſorte de pain qui eſt la meilleure & la plus propre, ſe fait en échauffant un four, ou une grande cruche à demi pleine de certains petits cailloux polis & luiſans, ſur leſquels ils jettent la pâte étenduë en forme de galete. Ce pain eſt blanc & de bonne odeur ; mais il n'eſt bon auſſi que du jour qu'on le fait, à moins que la commodité des lieux ne leur donne le tems d'y mettre du levain pour le conſerver plus long-tems. Cette maniere de cuire le pain eſt la plus ordinaire dans toutes les villes de la Paleſtine, & dans les villages où il y a des fours.

Les Arabes boivent ordinairement de l'eau, que leurs femmes vont querir avec des cruches & des outres, aux ſources contre leſquelles ils ſont ordinairement campés; ils ne laiſſent pas de boire du vin juſqu'à s'enyvrer, quand ils en trouvent, quelque défenſe que Mahomet leur en ait faite: ils ne ſont pas fort ſcrupuleux ſur cela: ils diſent même que c'eſt proprement un conſeil de leur Prophete, à cauſe des accidens qui en peuvent arriver, plûtôt qu'un veritable precepte de leur Religion. Ils boivent rarement à table, mais quand ils en ſont ſortis, ils prennent de l'eau, ou dans une cruche, ou dans une outre. Ils ont encore une boiſſon compoſée d'abricots, de raiſins & d'autres fruits ſecs, qu'ils mettent infuſer dans de l'eau dés le jour précedent, ils la ſervent à table avec les viandes dans des jattes, & ceux qui ne veulent pas ſe lever pour boire de l'eau, puiſent de celle-ci avec une cuille-

re, qui leur ſert auſſi pour manger le fruit infuſé.

Ils ſe ſervent encore d'une autre boiſſon, qui eſt une eſpece de tiſane faite avec de l'orge & de la régliſſe ; mais ils n'en uſent pas ſouvent.

Le Cherbet, ou Sorbet ne ſe trouve parmi les Arabes que chez les Princes & chez les Cheikhs ; on en donne par regale dans les viſites, & dans d'autres occaſions particulieres, comme nous faiſons en France de la Limonade & d'autres liqueurs.

Le Café eſt la ſeule choſe dont les Arabes ne ſçauroient ſe paſſer, particulierement ceux qui uſent de l'Opium & du Berge : il leur en faut neceſſairement tous les matins à leur déjeûné & à l'iſſuë de leurs repas ; outre les viſites qu'on fait & qu'on reçoit, où il faut donner ou prendre du café, avant que d'entrer en converſation. On le boit meilleur chez les Bedoüins que chez les Turcs, ceux-ci en

font piler une grande quantité qu'ils conſervent dans des ſacs de cuir ; mais ils ne ſçauroient ſi bien le ſerrer qu'il n'y entre de l'air, & que ſa force ne ſe perde quand ils le gardent trop long-tems. Les Arabes n'en accommodent jamais que quand ils en veulent prendre : ils font vîte rôtir la graine ſur une poëſle, la mettent toute chaude dans un mortier fait d'une piece de bois creuſée, l'écraſent autant qu'ils le peuvent avec le bout d'un bâton, & la font boüillir tout en même tems dans un cocquemar plein d'eau, qui bout tandis qu'on prépare la graine, & de cette maniere on prend le café avec tout ſon ſel, & avec toute ſa vertu.

Un des principaux regales qu'ils aïent pour leur déjeuné, c'eſt de la crême, ou du beurre frais, mêlé dans un plat de miel. Cela ne paroît pas s'accommoder fort bien enſemble ; mais l'experience apprend que ce mêlange n'eſt pas mauvais, ni d'un goût déſagréa-

ble, pour peu qu'on y ſoit accoûtumé.

Les Arabes mangent rarement du rôty; quand on en fait chez les Emirs, on paſſe les poulets dans une broche de bois, qu'on tourne ſur deux piquets fourchus fichés en terre, & en tournant on les arroſe avec du beurre au lieu de lard. On rôtit tout de même des chevreaux & des agneaux tout entiers; & pour le mouton ou le bœuf, on le coupe tout par petits morceaux, gros comme des noix, on met deſſus du ſel & du poivre, puis les aïant paſſés dans des brochettes de fer longues d'un pied, on les fait rôtir ſur un petit feu de charbon qu'on met dans un rechaut, & ils les ſervent avec de l'oignon haché. Ils font encore des étuvées de bœuf & de mouton, qu'ils laiſſent cuire à petit feu & dans ſon jus, dans une marmite bien bouchée; ils mettent auſſi un agneau ou un chevreau tout entier ſur un feu de ſarments dans un chaudron

chaudron couvert & luté pardessus, qu'ils font cuire de la même façon ; on les farcit encore avec du pain, de la farine, de la graisse de mouton, des raisins secs, du sel, du poivre, du saffran, de la mente, & d'autres herbes aromatiques. On les laisse sur le feu jusqu'à ce qu'ils soient extrémement cuits. Toutes ces sortes de ragoûts ne se font que dans les festins, & pour les bonnes tables, comme celles des Princes : les apprêts les plus communs & les plus ordinaires des Arabes sont seulement du boüilli avec du potage au ris, & du ris en Pilau.

Ce Pilau n'est autre chose que du ris, qui a boüilli un peu de tems dans un boüillon de viande, ou dans de l'eau chaude avec du safran, des raisins secs, des poix chiches & de l'oignon jusqu'à ce qu'il soit à moitié cuit ; on le retire du feu, & on le laisse tout auprés bien couvert pour le faire enfler, & on y ajoûte du beurre, roussi dans une

poële, avec du poivre, & quelquefois du ſucre, & on le ſert dans un plat dreſſé en pyramide. Quelquefois quand ceux qui ſont aſſis tout autour pour manger le Pilau n'ont point de chandelier, ils fichent la chandelle ſur la pointe du Pilau, ſans que le ſuif qui s'y mêle en fondant par la chaleur du ris leur donne le moindre dégoût : mais ce n'eſt que parmi les plus groſſiers.

Ils coupent la viande dont ils veulent faire du potage par petites pieces : ils en font quatre d'un poulet, ſix ou huit d'une poule ; & les font boüillir dans une chaudiere : ils mêlent un peu de ris, de farine & du perſil dans le boüillon, & ils verſent le tout dans une grande gamelle. C'eſt leur potage qu'ils appellent en leur langue *Chorba*.

Les Bedoüins, auſſi bien que les Turcs & les Maures, qui ſont dans les villes & les villages, ſe régalent du mets appellé *Coubebi*. Ce ſont des balottes de viande pilée avec du bled, du ſel & du poivre, qu'ils

font boüillir aprés les avoir arrondies comme de grosses savonnettes. Ils les servent dans un plat avec du lait aigre, & s'en font un ragoût fort delicieux.

Ils font leur provision de bled boüilli & desséché au soleil, qu'ils appellent *Bourgoul*, pour le manger pendant l'année cuit avec de la viande, comme nous faisons quelquefois du ris : ils font encore une autre provision de *Courcousson*, qui n'est autre chose que de la farine arrosée avec de l'eau, laquelle à force d'être remuée devient toute en petits grains, comme des têtes d'épingles, & ils l'apprêtent avec de la viande ou avec du beurre de même que le ris. On s'en sert beaucoup plus en Barbarie, que chés les Arabes.

Leur beurre n'est guere bon, & sent toûjours un peu le suif. Ils le tirent à force de battre le lait dans une outre mal propre, qu'on acheve de remplir du lait qui reste dedans, & c'est leur fromage : il est

blanc, d'un tres méchant goût, & ils n'en font point d'autre : ils boivent du lait doux, & en font quelquefois du potage, mais dés qu'il est caillé, ils le font aigrir avec le suc d'un herbe qu'ils y mettent, afin qu'il soit plus rafraichissant. Ils en versent aussi sur le pilau, & le mangent mêlé ensemble : il faut être fait à ces sortes de ragoûts pour s'en accommoder.

Les féves, les lentilles, & les autres legumes sont cuites ordinairement avec de l'huile : ils mangent les olives salées, cueillies dans leur maturité, lorsqu'elles sont bien noires, & aprés y avoir mis de l'huile.

Les fruits dont ils mangent le plus souvent, sont des figues, des raisins, des dattes, des pommes & des poires, qui leur viennent de Damas, des abricots secs & frais dans leur saison, des melons & des pasteques ou melons d'eau, dont ils se servent en été, au lieu de l'eau pour se desalterer.

L'uſage du Tabac à fumer eſt ſi grand parmi eux, qu'il n'y a ni grand, ni petit de l'un & de l'autre ſexe qui n'en prenne extraordinairement ; il leur ſert de contenance dans les compagnies, & d'entretien quand ils ſont ſeuls : c'eſt leur recreation aprés le repas, leur medecine lorſqu'ils le prennent à jeun, & ils reçoivent toûjours leurs amis en leur en preſentant d'abord qu'ils entrent chez eux.

CHAPITRE XV.

De la façon de manger des Arabes.

LA table des Emirs, des Cheikhs, & des autres perſonnes de conſideration, eſt un grand rond de cuir mis par terre ſur une nate comme celle des Turcs. Leur vaiſſelle eſt de cuivre, leurs cuilleres de bois, & les taſſes dans leſquelles on ſert à boire, ſont d'argent, de porcelaine, de faïence, ou de cuivre jaune : Les Maîtres & les

gens égaux ſont aſſis autour de la table les jambes croiſées à la maniere de nos Tailleurs, & ceux qui doivent du reſpect ſont à genoux, & ſe repoſent ſur leurs talons. Ils ne mettent jamais de nappe, les plats ſont ſervis ſur le cuir, qui eſt bordé de galettes, & de cullieres. Il y a autour de ce rond de cuir une longue piece de toile de lin raïé d'environ une demie aulne de largeur, dont on ſe ſert en guiſe de ſerviete. On prend toute ſorte de viande avec la main au lieu de fourchette, & on ne touche rien que de la main droite, & jamais de la gauche; parce que celle-ci eſt deſtinée à ſe laver aprés les neceſſités naturelles; ils ne ſe ſervent point de couteaux, la viande étant toute coupée par pieces, & cuite à un point qu'on la peut rompre aiſément avec les doigts, ils en prennent dans les plats & la mettent ſur le pain, comme nous la mettons ſur nos aſſiettes, ou bien ils la mettent ſur le cuir. Le potage, le boüilli,

le rôti, l'entremets, les ſalades, les fruits & tous leurs ragoûts ſont ſervis en même tems; on y mange ſans boire, à moins qu'un extrême beſoin ne les oblige à demander de l'eau, & ceux qui ont fini, ſe levent en diſant: *Elhhemdi lillah*, Loüange à Dieu (pour toute action de graces,) ils vont boire, & enſuite ſe laver les mains avec du ſavon; les places des premiers ſont d'abord occupées par ceux qui étoient debout autour de la table: ainſi ils s'y mettènt tous à leur tour, & la table reſte juſqu'à ce que chacun ait mangé. Les Princes ſe levent de la même maniere, ſe retirent dans certains endroits où on leur porte à laver, & enſuite on leur ſert du café & du tabac, pour laiſſer manger leurs domeſtiques juſqu'aux derniers de tous; ceux-ci plient la table, & l'emportent à la cuiſine, ils eſſuient leurs mains à deux mouchoirs, qu'ils portent paſſés dans leur ceinture, l'un pour la table, & l'autre pour l'uſage que j'ai dits

ils ne s'en ſervent qu'à cela parce qu'ils ne mouchent preſque jamais ni ne crachent, plûtôt par une habitude qu'ils s'en ſont faite, par un principe de civilité & de propreté que par aucune raiſon qu'on puiſſe imaginer.

Il n'en eſt pas de même pour le commun des Arabes, quoiqu'on leur apporte à manger de la cuiſine des Emirs, ils n'ont ni table, ni nappe; on leur ſert trois ou quatre gamelles ou grandes jattes de bois, mal propres & fort groſſierement travaillées, d'environ un pied & demi de profondeur & de deux de diametre, pleines de potage avec la viande dedans, du pilau, & d'autres ſortes de ragoûts. Les Arabes s'aſſeïent à l'entour en cette maniere, que les épaules de l'un tournent directement vers la poitrine de l'autre, & toutes les mains droites vers les plats, les gauches ſont tournées en dehors, & ne leur ſervent que pour s'appuïer lorſqu'une trop grande quantité de ſur-

venans les oblige à être dans cette ſituation incommode ; ils n'ont auſſi ni couteaux, ni cullieres, ni fourchettes ; ils mangent le potage dans le creux de la main, prennent le pilau ou le ris à poignée, le preſſent dans la paume de la main, & en font une pelote, qui leur remplit entierement la bouche, & s'il leur reſte quelque choſe dans la main, ou ſur la barbe, ils la ſecoüent dans le plat ſans autre ceremonie. Tous ceux qui ſont debout à l'entour, prennent les places de ceux qui ſe levent, & les valets qui mangent tous les derniers, mettent les jattes les unes ſur les autres, & les emportent chez l'Emir. Ceux qui ont mangé vont boire à grands traits dans une cruche qu'ils ſe donnent les uns aux autres : & au défaut de cruche, ils boivent dans une outre, & s'étant ainſi abbreuvés reciproquement, ils lavent leurs mains avec de la terre, quand ils n'ont pas du ſavon, & s'eſſuïent à leurs mouchoirs. Ils ſe mettent en-

ſuite par petits pelotons pour boire du Café, pour manger du fruit, ou pour fumer du tabac ; ils pourroient bien avoir des cullieres, & chacun porter la ſienne pour s'en ſervir ; mais ils n'y trouveroient pas leur compte avec ceux qui mangent avec la main, ou par neceſſité, ou par pareſſe, & beaucoup le font par devotion, diſant que Mahomet a donné des Indulgences à ceux qui mangeroient avec les trois doigts de la main, qui eſt la fourchette naturelle que Dieu leur a donnée pour ſe ſervir à table.

CHAPITRE XVI.

Des Habits des Arabes.

IL y a peu de difference entre les habits des Turcs diſtingués & ceux des Emirs Arabes. Ils ſont ordinairement de drap, de laine, & de ſoïe, & il n'y a que l'ouverture des manches qui les diſtingue entre eux. Ces Princes, & les

Cheikhs principaux ont pour leur habit d'hiver un caleçon de toile, & une chemiſe fine, dont les bouts des manches taillées en pointe pendent juſqu'à terre, un *Caftan* de ſatin ou de moire, fait comme une ſoutanne, qui va juſques au milieu de la jambe, avec des manches larges, il eſt ceint d'une ceinture de cuir large d'environ un demi pied, brodée d'or & de ſoïe, & garnie de plaques d'orfévrerie, avec des agrafes, ou des chaînes pour la ſerrer, ou pour l'élargir; ils y pendent un petit coûteau garni d'argent & de pierreries. Ils ont de petits poignards longs d'un pied & demi, un peu courbés, qu'ils paſſent à cette ceinture, le fourreau eſt de [a] chagrain, garni d'or ou d'argent, & le manche fait comme la moitié d'une croix pattée, eſt d'ar-

a *Sagri* eſt un mot Perſan, qui ſignifie la croupe d'un cheval ou d'un mulet; les Perſans & les Turcs en préparent la peau avec une certaine graine, & ils appellent auſſi cette peau préparée *Sagri*, d'où les Européens ont fait le mot de chagrain.

gent maſſif, & s'il eſt de quelque bois eſtimé, ou de quelque matiere précieuſe, comme de Rinoceros, &c. on ſe contente de l'orner de plaques d'or ou d'argent avec des pierreries. Sous ce Caftan, & par deſſus le caleçon de toile, ils mettent un *Chakchier* ou pantalon de drap rouge, dont le pied eſt de maroquin jaune. Ces pantalons doivent toûjours être de couleur rouge, de pourpre, ou de violet, & jamais de verd, à cauſe que Mahomet a aimé cette couleur, & que ſes deſcendans portent le Turban verd, ils croiroient de la profaner en la mettant à cet uſage. Ils traitent les Perſans d'heretiques, à cauſe qu'ils mettent des pantalons & des caleçons verds. Leurs Babouches, faites en pantoufles du même maroquin, leur ſervent de ſouliers, ils les quittent quand ils veulent s'aſſeoir, & marcher ſur les tapis. Au lieu de manteau, ils ont une longue veſte de drap, à manches, fourrées de quelque belle peau de Martre zibeline, ou de

ventre de Renard, & quelquefois ſans fourrure, lorſqu'il ne fait pas beaucoup de froid : ils ont auſſi des Abas de drap rouge, verd, ou d'autre couleur, garnis d'un galon d'or & d'argent ſur les épaules, & de quelques roſes en broderie, & de boutonnieres ſur le devant ; ces Abas ſe font en couſant les deux côtés du drap de toute ſa largeur, comme ſi on en vouloit faire un ſac, puis ils fendent le devant pour le mettre ſur les épaules, en évuidant l'endroit qui doit paſſer autour du col, ils laiſſent deux ouvertures dans les coins pour y paſſer les bras, & cet habit eſt proprement pour porter à cheval.

Leur Turban eſt d'une piece de mouſſeline, miſe autour d'un bonnet de velours cramoiſy, piqué avec du coton, dont les bouts tiſſus d'or ou d'argent pendent derriere le dos, & forment une maniere de panache.

Ils ne portent jamais de ſabre, que quand ils vont à quelque expe-

dition, ils montent à cheval avec de petites bottines de maroquin jaune, ſans bas, fort legeres, & couſuës en dedans, avec leſquelles ils peuvent auſſi marcher à pied, & courir même, ſans que l'eau les puiſſe pénétrer.

Ils mettent auſſi quelquefois des veſtes de deſſous, de toile fine de diverſes couleurs, piquées avec du coton. Les Grands parmi les Turcs s'en ſervent pour affecter la pauvreté & la modeſtie, & font porter le ſatin, le tabis & le velours à leurs valets, qui ſont toûjours pour le moins auſſi bien habillés que leurs maîtres.

Leurs habillemens d'Eté ſont auſſi de drap, ſans fourrure, quelquefois d'un ſimple camelot uni ou raïé; la robe de deſſous eſt de toile de coton blanche, ou de couleur: ils ne mettent de pantalon que pour monter à cheval, & ils reſtent avec le caleçon de toile ſeul, ou avec de petites chauſſettes de drap rouge, quand ils ne veulent point être nuds

pieds, comme ils le ſont le plus ſouvent pour plus grande commodité.

Les Dames ont des caleçons & des chemiſes de mouſſeline brodées de ſoïe aux extrémités & ſur les coutures, de petites camiſoles de drap d'or, de ſatin, ou d'autres étoffes de ſoïe, qui ne joignent que par deux boutons au deſſous d'une petite ceinture d'or & d'argent doré, ou d'un tiſſu d'or & de ſoïe, avec des agrafes d'or & d'argent; le haut de la camiſole eſt ouvert tout le long de la poitrine avec des boutons aux côtés, dont elles ne ſe ſervent jamais pour ne pas preſſer leur ſein, & pour le faire un peu paroître par le milieu, les manches ſont ſerrées & courtes juſqu'au deſſus du coude, d'où les manches de la chemiſe ſortent & pendent juſqu'à terre. Elles ont auſſi des *Caftani* faits comme des camiſoles, dont elles ſe couvrent en Hyver, hors qu'ils deſcendent juſqu'à terre; elles trouſſent les pointes de devant, & les paſſent dans les cô-

tés de la ceinture, tant pour marcher plus librement dans la maiſon, que pour faire voir la broderie en fleurs, qui eſt ſur le caleçon & ſur la chemiſe. Leurs veſtes de deſſus ſont des Abas de ſatin, ou de velours, comme celles des hommes, & quelquefois de brocard d'or, dont elles ſe font des habits pour mettre auſſi par deſſus. Les hommes ne portent jamais de drap d'or & d'argent, pour ne pas imiter les femmes, à qui ces étoffes ſont affectées; les femmes vont nuds pieds ſur des tapis, lorſqu'elles ſont dans la maiſon. Leurs babouches ſont petits & façonnés; elles mettent de petites bottines pliſſées quand elles veulent ſortir. Leur ornement de tête eſt un bonnet d'or ou d'argent, fait comme une maniere d'écuelle ou de gobelet, entouré d'une mouſſeline brodée d'or & de ſoïe, avec un bandeau de gaze de couleur qu'elles lient ſur le front: lorſqu'elles ſortent, elles mettent pardeſſus tout cela un grand voile de mouſ-

ſeline,

seline, & qui leur couvre la tête, le visage, la gorge, & les épaules, & descend jusqu'au dessous de la ceinture.

Les Arabes du commun n'ont pour tout habillement qu'une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un Caftan d'une grosse toile de coton, une sangle ornée de cuir, ou est passé un poignard de la même figure que ceux des Princes, mais il n'y a point d'autre ornement que de petites pieces de monnoïe d'argent, clouées autour du manche, & le fourreau est de chagrain tout simple : leur manteau est un Aba de bourracan, raïé de blanc & de noir.

Ils mettent aussi en Hyver des fourrures de *Turemaux*, ce sont des vestes composées de plusieurs peaux de petits agneaux, passées en couleur de frangipane, & cousuës les unes contre les autres, ils mettent le poil en dedans quand il fait beau, & en dehors quand il

pleut : la pluïe coule ſur la laine ſans pénétrer juſqu'à la peau, & quand elle eſt moüillée, ils n'ont qu'à ſecoüer la veſte, l'eau la quitte & ſéche à l'inſtant. Ils ont auſſi de grandes robes de toile bien blanche, faites comme des chemiſes qu'ils mettent pardeſſus leurs autres habits en Eté, quand il fait grand chaud.

Ils ont, comme nous avons dit, les pieds nuds dans les bottes, lorſqu'ils ſont à cheval, & dans le Camp ils les mettent auſſi de même dans des babouches, qui ont des quartiers & des oreilles pour les attacher à la façon de nos ſouliers, ces babouches n'ont qu'une ſemelle fort mince, & ſont ſans talons.

Leur habillement de tête ordinaire eſt un Turban de mouſſeline blanche, qui entoure un ſimple petit bonnet de drap rouge, il en pend un bout en forme de panache, & l'autre qui eſt beaucoup plus long eſt paſſé autour du col pour le garentir des ardeurs du ſoleil : ils

mettent ſouvent ce Turban avec le Buſtmani dont nous avons parlé au commencement.

Les femmes du commun n'ont ordinairement qu'une chemiſe de toile bleuë pour tout habillement, & une ceinture de corde ou de toile, & un Aba pardeſſus, avec un voile ſur la tête, dont elles s'enveloppent le col, & ſe couvrent le bas du viſage juſqu'au nez. Les filles en ont un autre qui leur couvre tout le viſage hors les yeux, ainſi elles voïent ſans être vûës; elles vont nuds pieds en Eté, & en Hyver elles ſont chauſſées avec des babouches faites à peu prés comme celles des hommes; elles portent des camiſoles piquées avec du coton, lors qu'elles n'ont pas dequoi avoir des veſtes longues & complettes.

Les corps, dont nos femmes ſe ſervent pour conſerver la taille, & pour ſoutenir le ſein, ne ſont point en uſage par tout l'Orient, & moins encore parmi celles des Arabes, ce qui les rend de mau-

vaiſe grace, particulierement les nourrices, dont le ſein pendant leur donne un air tout à fait déſagreable, & les incommode même à la longueur du tems, faute de mettre dequoi le ſoutenir.

CHAPITRE XVII.

De la beauté des femmes Arabes, de leurs parures & de leurs ornemens.

LEs Princeſſes & les autres Dames Arabes, qu'on m'a montrées par le coin d'une tente, m'ont paru fort belles, & bien faites; on peut juger par celles-ci & par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le ſont gueres moins; elles ſont fort blanches, parce qu'elles ſont toûjours à couvert du ſoleil. Les femmes du commun ſont extrémement hâlées, outre la couleur brune & bazannée qu'elles ont naturellement; je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, & je

n'ai rien vû en elles que les agrémens ordinaires qui accompagnent une grande jeunesse. Ces femmes se picquent les levres jusqu'au sang avec des aiguilles, & mettent pardessus de la poudre à canon mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénetre la peau & les rend bleuës & livides pour tout le reste de leur vie; elles font de petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, & sur les jouës. Elles noircissent le bord de leurs paupieres d'une poudre noire, composée avec de la tutie, que les Arabes appellent *Kehel*, & tirent une ligne de ce noir, en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; car en general la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts, & relevés à fleur de tête.

Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une [a] *Gazelle*: toutes

[a] La Gazelle est une bête fauve, fort commu-

leurs chanſons amoureuſes ne parlent que des yeux noirs, & des yeux de Gazelle ; & c'eſt à cet animal qu'ils comparent toûjours leurs maîtreſſes, pour faire tout d'un coup le portrait d'une beauté achevée. Effectivement il n'y a rien

ne dans le Levant & dans l'Afrique. Les Orientaux l'aiment beaucoup, à cauſe de ſa douceur & de ſa gentilleſſe, quand elle eſt une fois privée : Son nom Arabe eſt *Gazal*, nom qui ſignifie auſſi des vers amoureux d'une certaine meſure. Il eſt parlé dans l'Hiſtoire du Mahometiſme de deux Gazelles d'or dont un Roi de Perſe fit preſent au Temple de la Mecque. L'Auteur de la Bibliotheque Orientale dit que les Grecs & les Latins ont appellé cet animal *Dorcas ;* quoique Pline n'en faſſe aucune mention, & il trouve mauvais que les deux Maronites, traducteurs de la Geographie du Cherif Edriſi, aïent rendu en Latin le mot de Gazal, qui ſe trouve dans la Deſcription du Païs des Negres, par celui de Cerfs, qui ne ſe trouvent point, dit Monſieur d'Herbelot, dans toute l'Afrique, en ajoûtant que Virgile, avant les Traducteurs d'Edriſi, étoit tombé dans la même faute. Il ſemble cependant qu'on peut juſtifier les ſçavans Maronites, tant parce qu'ils n'ont point connu de terme Latin pour exprimer le nom Arabe de *Gazal*, qu'à cauſe que la Gazelle eſt à peu prés faite comme une Biche. D'ailleurs il n'eſt pas bien ſûr que dans toute l'Afrique il n'y ait point de Cerfs, & que Virgile ait fait une faute à cet égard. Des Voïageurs m'ont aſſuré qu'il y en a,

de ſi mignon, ni de ſi joly que ces gazelles; on voit ſur tout en elles une certaine crainte innocente qui reſſemble fort à la pudeur & à la timidité d'une jeune fille. Les Dames & les nouvelles mariées noirciſſent leurs ſourcils, & les font joindre ſur le milieu du front.

Elles ſe piquent auſſi les bras & les mains, formant pluſieurs ſortes de figures, de fleurs, de fontaines, &c. ſe barboüillent les mains & les pieds d'une encre tannée, & teignent enfin leurs ongles d'une couleur rougeâtre, qu'elles font avec

& nos François en ont trouvé dans l'Iſle Maurice, au retour de l'Arabie Heureuſe, ſuivant la Relation de ce Voïage page 175. Pline dit, livre 8. chapitre 22. que ces animaux traverſent fort bien les mers, & qu'ils paſſent d'un païs à un autre trés-aiſément. *Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine*, &c. *Hoc maximè notatur à cilicia Cyprum trajicientibus*, &c.

Je viens d'apprendre de Monſieur de la Peruſſe, cy-devant Gouverneur du Cap Negre, que les Cerfs ſont fort communs ſur toute cette côte de la Barbarie. Herodote livre 4. dit que les Cerfs & les Sangliers ſont peut-être les ſeules bêtes ſauvages, qui ne naiſſent point dans la Libye, c'eſt apparemment ce qui a trompé Monſieur d'Herbelot.

une terre verte appellée *Khena*. Les Arabes en teignent auſſi la queuë, & le crin de leurs chevaux blancs : c'eſt parmi eux une eſpece d'ornement.

Elles ont les oreilles percées en pluſieurs endroits, avec autant de petites boucles ou anneaux ; les Dames diſtinguées y attachent des perles & des pendans d'or & de pierreries. Les femmes du commun y mettent de petits grains de verre, dont elles ſe font auſſi des bracelets & des anneaux de verre de toutes les couleurs, faits exprés pour paſſer dans les bras, & ſur les chevilles des pieds. Les Dames en mettent d'argent, & les Princeſſes d'or maſſif. Elles ont d'autres gros anneaux creux, ou plutôt des cercles garnis de petits anneaux qui pendent à l'entour. On remplit ces creux de petits cailloux, qui ſonnent comme des grelots lorſqu'elles marchent : ces gros anneaux ſont ouverts par un endroit en forme de croiſſant, par où elles paſſent le

plus

plus menu de la jambe. Enfin ces anneaux qu'on appelle *Khalkhal*, & une quantité de pendeloques plattes, attachées au bout de leurs cheveux, nattés en long par derriere, ſont autant de ſonnettes qui avertiſſent que la maîtreſſe du logis, ou d'autres femmes paſſent ; alors les domeſtiques ſe tiennent dans un certain reſpect, les autres perſonnes ſe cachent, ou ſe retirent pour ne pas les regarder.

Les Princeſſes mettent quantité de bagues d'or & de pierres précieuſes aux doigts de la main, & aux gros doigts des pieds. Ces ſortes de bagues ſont plattes & larges pardeſſus, & ce qui paſſe pardeſſous eſt rond & fort délié. Les autres femmes en ont d'argent, d'étain, ou de cuivre. Il y en a beaucoup qui ont une narrine percée, où elles paſſent un grand anneau d'or, d'argent, d'étain, de plomb ou de cuivre, ſelon leur qualité. C'eſt une galanterie des Arabes de baiſer la bouche de leurs femmes à travers

ces anneaux, qui ſont quelquefois aſſés grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Les femmes de qualité qui ont quantité de perles, les mettent au col, ſur les bonnets, & ſur leurs couvrechefs. Elles ont encore des chaînes d'or paſſées au col, & pendantes ſur le ſein avec des bandelettes de gaze de couleur, dont elles attachent & arrêtent un bonnet d'or ou d'argent maſſif. Cette gaze eſt bordée de ſequins, & d'autres pieces de monnoïe d'or, qui pendent autour du front, & des deux côtés des jouës. Les femmes du commun y attachent de petites monnoïes d'argent, dont elles couvrent ſouvent tout le bandeau en forme d'écailles de poiſſon, & c'eſt un des principaux ornemens du viſage.

Elles ont auſſi de la couleur bleuë préparée, dont elles font des mouches ſur leur viſage, & ſur celui des petits enfans, tant pour en relever la beauté, que pour arrêter les yeux des gens ſur cette couleur,

afin, disent-elles, que la malignité des Enchanteurs ne passe jamais jusqu'à leur personne pour leur faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Des amours des Arabes, & de leurs mariages.

COMME les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes, ni avec les filles d'autrui, ils ne sçauroient être amoureux que par imagination, ou sur le rapport qu'on leur en fait. Ils ne les approchent point, & ne les voïent en public que par hazard, & un peu de loin; le visage des jeunes filles est toûjours couvert d'un voile, ou de quelque petit linge ; les garçons prennent de l'amitié pour elles par les agrémens ordinaires du port, de la taille, de la voix, & de tout ce qu'ils peuvent observer sur l'exterieur de la personne, lors qu'elles

paſſent devant eux, ou qu'ils ont occaſion de parler un moment à elles. Ils cherchent alors le moïen de les voir ſans être vûs ; ils ſe cachent dans une tente aux endroits où elles doivent paſſer, ou derriere des brouſſailles auprés des fontaines, lorſqu'elles vont puiſer de l'eau ; car c'eſt là qu'elles cauſent ordinairement avec leurs compagnes à viſage découvert. Quand les filles ont quelque inclination pour les garçons qui les recherchent, elles leur donnent aſſés l'occaſion de les voir, en laiſſant tomber le coin du voile qu'elles tiennent avec les dents, lorſqu'elles paſſent devant eux, & en le reprenant tout auſſi tôt, comme ſi c'étoit par hazard que leur viſage ſe fût découvert, & que le voile leur eût échappé ; les garçons ſe cachent quelquefois dans les huttes de leurs parens, & des autres femmes qui peuvent favoriſer leur entrevûë ; alors on fait venir la fille avec ſa mere, ſous quelque pré-

texte, & l'amant a tout le tems de la considerer ; s'il la trouve à son gré, il la fait demander en mariage à son pere par quelqu'un de ses parens. On traite du prix de la fille que le gendre doit païer au beaupere en chameaux, en moutons, ou en chevaux, parce que les Arabes ne gardent point d'argent comptant, & que tout leur bien n'est qu'en bétail. Il faut proprement qu'un garçon qui veut se marier achete sa femme, & les peres parmi les Arabes ne sont jamais plus heureux que quand ils ont beaucoup de filles. C'est la premiere richesse de la maison : ainsi lorsqu'un garçon veut traiter lui-même avec la personne dont il veut épouser la fille, il lui dira : voulez-vous me donner vôtre fille pour cinquante moutons, pour six chameaux, ou pour douze vaches, &c ? S'il n'est pas assés riche pour faire de semblables offres, il lui proposera de la donner pour une cavale, ou pour un jeune poulain, le tout enfin selon le mérite de la

fille, & la consideration de sa maison, & selon le revenu de celui qui veut se marier. Lorsque l'on est d'accord de part & d'autre, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux, pour faire l'office de Cady ou de Juge, & s'il ne se trouve personne, c'est par le Secretaire du Prince, à qui ils font part de leurs conventions, s'ils sont gens assés considerés pour cela. Le Cadi ou le Secretaire écrit le nom des témoins au bas du contrat aprés celui des parties, & cela suffit pour toutes sortes de formalités. Les pauvres gens qui ne peuvent pas païer les frais du Contrat, prennent seulement des témoins, & se marient verbalement, en païant sur le champ ce dont ils sont convenus ensemble. Alors les parens du garçon & de la fille mangent, & se réjoüissent ensemble, reçoivent des complimens, & prennent un jour pour faire la cérémonie : les femmes menent la mariée au premier village où il y a des étu-

ves, elles la lavent, & lui mettent ſes plus beaux habits, & lui parfument les cheveux, avec du ſtorax, du benjoin, de la civette, & d'autres ſemblables ſenteurs, lui noirciſſent le bord des paupieres & les ſourcils, lui mettent des couleurs broyées ſur le viſage, qui eſt déja graiſſé d'une eſſence, ſur laquelle on jette de la poudre d'or, comme celle que nous mettons ſur l'écriture, lui rougiſſent les ongles avec du Khena, & avec une certaine encre elles lui tracent des figures, de fleurs, de fontaines, de maiſons, de cyprés, de gazelles, & d'autres animaux ſur toutes les parties du corps. Elles la parent auſſi de bagues, d'anneaux, & de toutes les pieces de monnoïe d'or & d'argent qu'elle peut avoir ſelon ſa qualité, & ſes moïens; elles la montent enſuite ſur une cavale, ou ſur un chameau couvert de tapis, & orné de fleurs & de verdure & la menent dans cet équipage au lieu où elle doit être mariée, en chantant ſes

loüanges, & les ſouhaits qu'elles font pour la proſperité de ſon mariage. Les hommes de leur côté menent le garçon aux étuves, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, & le ramenent à cheval en cérémonie, & lorſqu'ils ſont tous rendus au lieu de l'aſſemblée, les hommes & les femmes ſe mettent à table dans des huttes ſeparées, font le feſtin des nôces, & reçoivent des complimens, qui ne conſiſtent qu'en des ſouhaits d'une belle famille, de beaucoup d'enfans, de toute ſorte de bonheur & de proſperité. Les hommes ſe réjoüiſſent ſans bruit aſſés ſérieuſement, & avec beaucoup de moderation dans toutes ces cérémonies : les femmes au contraire danſent, chantent, crient, & joüent d'un tambour de baſque, publiant hautement la beauté & les avantages de l'épouſée, juſqu'au ſoir qu'elles la menent dans la tente qu'on leur a préparée. Chacun prie Dieu qu'il vueille préſerver les deux amans des yeux

d'envie, & de tous les ſorts que les méchants pourroient jetter ſur ce mariage. Quand la nuit eſt venuë, elles vont preſenter la fille au futur époux, qui l'attend ſeul, & aſſis dans une tente ſéparée, la regardant venir à lui ſans ſe remuer, & ſans lui rien dire ; elle ne lui dit mot auſſi. Les femmes qui la conduiſent font un compliment au marié, qui ne leur répond rien, ſe tenant toûjours aſſis d'un air grave & ſérieux, & ſans faire aucun mouvement, juſqu'à ce que la fille s'étant proſternée devant lui, il lui met une piece d'or ou d'argent ſur le front. Cette cérémonie ſe fait trois fois ce même ſoir-là ; & à meſure qu'on change d'habits à l'épouſée, on la preſente à l'époux, qui la reçoit de la même façon, & avec la même gravité. C'eſt une eſpece de magnificence en Orient de déshabiller ſouvent la mariée, & de lui donner en un ſeul jour tous les habits qu'on lui a faits pour ſes nôces. Les femmes

qui ſont de la fête, s'en font un plaiſir, auſſi bien que les hommes, qui font ſouvent changer d'habits aux mariés par la même raiſon : mais à la troiſiéme fois que la fille eſt preſentée, le mari ſe leve, l'embraſſe, & la porte lui même dans la tente où ils doivent coucher. Les femmes l'abandonnent alors, & la laiſſent aller avec ſon mari dans un appartement où il y a deux petits lits à terre ſur des nattes, l'un auprés de l'autre, où les mariés ſe couchent pour un quart d'heure de tems. Aprés la conſommation du mariage ils ſe lavent l'un l'autre avec de l'eau froide, changent d'habits, & le marié ſort enſuite avec un mouchoir enſanglanté à la main, qu'il va montrer aux parens, & aux amis aſſemblés. Il reçoit de nouveaux complimens, & paſſe le reſte de la nuit avec eux à ſe réjoüir, ſans rentrer dans ſa chambre, parce que l'épouſée a paſſé auſſi chés les femmes pour le même ſujet. Elles chantent & dan-

sent jusqu'au soir autour de la chemise de la mariée. Dés le grand matin on les mene aux étuves, de même que le jour précédent. La fête dure tout le reste de la journée, & ensuite chacun se retire chés soy, & les mariés commençent à vivre en ménage. Tous les parens assistent à la nôce, hors le pere de la fille, qui sort de la maison le même soir, par une bizarre delicatesse qui ne permet pas de se trouver chez lui, tandis qu'on met sa fille à coucher avec un homme. Les peres se font de cela une affaire d'honneur, comme d'exposer en public les chemises des mariés, le lendemain des nôces, pour marque de la virginité de la fille, dont ils ont répondu à l'époux, & à toute la famille.

Les Princes, & les autres personnes de consideration se marient à peu prés de la même façon, les cérémonies en sont plus grandes, les habits & les ornemens plus magnifiques, les presens plus considerables, & les formalités plus particulieres.

On void des Arabes qui ont les bras marqués par des coups de coûteau qu'ils se donnent quelquefois, pour témoigner à leurs maîtresses ce que la rigueur & la violence de l'amour leur fait souffrir. Nous nous contentons de chanter : Je me meurs, je languis, je soupire : ces bonnes gens sont plus pathetiques que nous, ils vont souvent au fait, & executent réellement ce que nous avons accoûtumé de mettre dans nos chansons. Il n'est pourtant pas sans [a] exemple qu'une pareille chose soit arrivée parmi nous; avec cette difference que les Arabesses ont pitié de voir poignarder leurs amans, & que nos Dames s'en sont souvent moquées.

On prend quelque soin des Princesses quand elles accouchent ; les autres femmes n'y font pas beaucoup de façon ; je ne sçai si elles

[a] L'Auteur cite pour exemple de son tems, Monsieur Clauzier, Ecuyer de Monsieur le Comte de Crussol, qui se poignarda, dit-il, pour Madame des Boulayes, Demoiselle de Madame de Crussol.

ſentent moins de mal que les autres, ou ſi elles le ſupportent plus courageuſement, mais elles accouchent en chemin & par tout où elles ſe trouvent comme ſous leurs tentes. Quelques momens aprés qu'elles ſont délivrées, elles prennent l'enfant, lui lient le nombril, & le vont laver à la premiere fontaine. Elles le mettent enſuite ſur une natte tout nud, ou avec trés-peu de langes, & le laiſſent ſe mouvoir & crier comme il veut, juſqu'à ce que de lui-même il ſe leve & puiſſe marcher: (ce que leurs enfans font ordinairement dans l'année :) & en les élevant ainſi, il meurt beaucoup moins de ces enfans que de ceux qui ſont mieux ſoignés.

Les Arabes qui ſont habitués à Alep, ſe marient d'une plaiſante maniere : aprés qu'ils ont fait les cérémonies ordinaires aux autres Arabes, l'époux fait un tour dans la Ville revêtu de ſes plus beaux habits, précedé des hautbois & des

tambours, ſuivi des garçons de la nôce ; les hommes qui ſont parens, ou amis du marié, ſont armés de gros bâtons, & le conduiſent enſuite à la porte de la maiſon de la mariée, où ils trouvent une quantité de femmes qui ont pareillement de gros bâtons à la main pour leur en deffendre l'entrée. Le marié ſe preſente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons ſur la tête & par tout ; les garçons ne les parent pas toujours avec aſſés d'adreſſe, enſorte que le marié ſe trouve ſouvent bleſſé juſqu'à effuſion de ſang. Il entre enfin malgré ces coups, on le panſe, s'il eſt bleſſé, & on l'enferme enſuite avec l'épouſe, pour venger, diſent-ils, ſon ſang par un autre, & ils obſervent enſuite tout ce que j'ai marqué ci-devant, aprés la conſommation du mariage.

Les Turcomans ont une autre maniere ; car dans le tems que le garçon vient demander une de leurs filles, & qu'ils ſont demeurés d'ac-

cord de toutes choſes, ils lui diſent : ma fille eſt allée aux champs querir du bois, & de l'eau ; elle a été ſeule à garder les moutons & les vaches, je l'ai laiſſée ſur ſa bonne foi, je ne vous réponds de rien ; ſi vous vous en contentez, je vous la donne telle que vous la voïez, avec ſes vertus & ſes vices. Cette proteſtation les met à couvert de toutes les choſes qu'on ne pardonneroit point parmi les Arabes.

Les Arabes du commun ne ſe marient qu'à une ſeule femme, ils ſont fort retenus ſur la galanterie, & ſur tous les vices des Orientaux. Les Emirs peuvent avoir des filles achetées pour leurs concubines. Leurs Sujets en auroient auſſi s'ils avoient aſſés de bien pour les entretenir, & des logemens pour les mettre ſéparément d'avec la femme legitime. La Loy le permet ainſi pour éviter quelque choſe de pis ; ils ne conſiderent point ceux qui aiment la pluralité des femmes, & qui ſollicitent celles d'autrui. Ils

eſtiment beaucoup la continence, & ceux qui ne parlent jamais des femmes dans les converſations. Ils ſont ſi ſages & ſi diſcrets là-deſſus, qu'ils n'oſeroient parler d'aucune débauche, ni écouter de diſcours qui ſente le libertinage. L'Emir Turabeye, lorſque j'étois dans ſon camp, envoïa querir à Damas des filles débauchées, qu'ils appellent comme nous filles de joïe, pour ceux qui n'avoient pas aſſés de vertu pour garder le Célibat. Il les fit tenir à deux portées de mouſquet loin du Camp, dans des tentes ſéparées, où elles étoient ſervies & entretenuës aux dépens de l'Emir. Ce Prince obligeoit cependant ceux qui alloient les viſiter, à les païer ſelon la taxe qu'il avoit impoſée; ſçavoir quinze ſols pour chaque viſite. C'étoit principalement afin que ceux qui ne pouvoient ſe paſſer de femmes, n'allaſſent pas ſolliciter les femmes ou les filles de leurs voiſins, qui vivoient avec beaucoup de ſageſſe & de retenuë. Quoique

ce

ce commerce fût toleré dans le Camp de l'Emir, on ne laissoit pas de montrer au doigt ceux qui s'y abandonnoient, & de les tenir pour des gens de mauvaise vie, & qui ne faisoient aucun cas de l'honneur.

Les Arabes ne parlent point de leurs femmes, aussi on ne leur en parle jamais qu'indirectement, & sous d'autres noms, c'est leur ancienne coûtume, à laquelle la jalousie a donné lieu. Ils disent, ma maison, & ceux de chez nous, pour dire ma femme & mes filles. Quand on veut s'informer de leur santé, ou leur faire des complimens dans une Lettre, on dit ; comment se porte vôtre maison, & ceux de vôtre maison, &c. Quand on nomme les mâles, on dit, vos enfans bien aimés. Ils croiroient manquer de respect à ceux pour qui ils ont de la consideration, s'ils leur parloient directement des femmes, sans s'excuser par quelque formule ; ils diront par exemple, sauf

vôtre correction ma femme eſt venuë, ou ma femme (parlant avec reſpect) ne ſe porte pas bien. Quelquefois auſſi quand elles ſont belles ou jeunes, ils ne les nomment point du tout; ils diſent ſeulement, ma vieille eſt venuë, ma vieille eſt malade; c'eſt pour éviter que l'œil, ou la malice des envieux ne leur faſſe du mal, comme ils croïent ſouvent qu'il en arrive aux enfans qui deviennent ſecs & languiſſans, par les regards de certaines gens. Ainſi quand on void un bel enfant, on feroit un mauvais compliment à ſes parens ſi on loüoit ſa beauté, ou ſon embonpoint; au contraire il faut leur dire: ô qu'il eſt laid! ô qu'il eſt vilain! ô qu'il eſt maigre! & tout ce qu'il y a de plus fâcheux, & de plus contraire à la verité. Les Turcs, & les Grecs ont la même ſuperſtition ſur ce mal prétendu que les [a] yeux communi-

[a] L'erreur de croire que les yeux de certaines gens ſont dangereux, n'eſt pas nouvelle, les Anciens en étoient prévenus, & leur ſuperſtition

quent, & il n'y a pas même jusques aux hommes qui ne se deffendent de ces complimens qu'on leur fait sur leur santé & sur l'embonpoint.

Les Arabes, comme les autres Orientaux, aiment beaucoup leurs enfans, & ils en prennent le nom dés qu'ils en ont quelqu'un. Si un homme appellé Mahomet, a un fils appellé Aly, il quitte son nom, & se fait nommer Abou Ali (le pere d'Ali) & la femme se nomme aussi la mere d'Aly ; ils jurent par la vie de leurs enfans, ils supplient les gens pour l'amour de leurs enfans, & les remercient, en priant Dieu qu'il les leur conserve ; ils ne manquent pas de mettre des saluts & des souhaits pour les enfans dans les Lettres qu'ils s'écrivent les uns & les autres. Ce n'est pas seulement pour les enfans qu'ils ont de la tendresse, elle s'étend encore sur les jeunes animaux, & il les caressent de même à cause de leur innocence.

étoit grande là-dessus : *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Virgile, &c.

CHAPITRE XIX.

De la jalousie des Arabes.

LES Arabes ont la jalousie en partage, autant & plus qu'aucune autre Nation de l'Orient, & par rapport à cela ils ont des usages singuliers, quelquefois même tragiques & barbares. Parler à quelqu'un de cornes, & de Cornards, c'est parmi eux un affront & une injure atroce, ils ne nomment point les boucs & les chevres par leur nom par cette raison là, ils les appellent des moutons, afin de s'exprimer plus honnêtement. Le terme de Cocu est aussi une injure chez eux, & on s'en sert à l'égard des garçons & des filles, comme à l'égard des hommes mariés. On n'est point appellé de ce nom là par la débauche d'une femme, mais bien par celle d'une sœur; leur raison est qu'une femme n'est pas de leur sang, qu'ils la gardent

tant qu'elle est ſage, qu'ils la répudient lorſqu'elle ne l'eſt pas, & que le Mariage étant rompu, ils n'ont plus rien de commun avec elle: mais une ſœur, diſent-ils, eſt du même ſang, & nul ne peut éviter qu'une ſœur débauchée ne ſoit ſa ſœur. Au reſte les Arabes ne craignent gueres l'infidelité de leurs femmes, car perſonne ne cherche à les ſolliciter, n'étant pas naturellement trop engageantes, & quand elles auroient le deſſein de tromper leurs maris, il leur ſeroit aſſez difficile de l'éviter; leurs tentes ſont ouvertes de tous côtés, les enfans & les parens ſont tous logés enſemble, & on n'oſeroit ſortir la nuit; car on auroit à ſa ſuite cinq ou ſix cens chiens, qui abboïeroient juſqu'au jour; ainſi il faut que les femmes ſoient vertueuſes malgré qu'elles en aïent; outre que ne l'étant pas, elles ſeroient expoſées à la cruauté, que l'honneur dont les Arabes ſe piquent, exige ordinairement de la part de leurs maris ou de leurs parens.

Les Arabes ne ſont pas les ſeuls, qui ſe font une eſpece d'honneur de cette cruelle jalouſie. Les Druſes qui habitent les montagnes, & qui n'ont aucune Religion, en ſont bleſſés à un point que ſi quelqu'un leur avoit dit: comment ſe porte vôtre femme, ou vôtre fille? vôtre femme, ou vôtre fille vous saluënt, elles ſe portent bien. Ah, ah ! diroient-ils, voici des gens qui ont vû ma femme ou ma fille, apparemment ils les connoiſſent; & la premiere choſe qu'ils feroient pour la prétenduë conſervation de leur honneur, ce ſeroit d'aller les égorger, & enſuite ils chercheroient l'occaſion de ſe défaire de l'homme qui leur auroit fait ce compliment. Les Arabes ne ſe vengeroient pas ainſi de ſang froid en pareille occaſion, à moins qu'il n'y eût des circonſtances plus fortes & plus particulieres. Ils laiſſent aller leurs femmes & leurs filles où bon leur ſemble, ſans rien craindre; ils ne les enferment point; mais ſi

Voyez ce que nous avons dit des Druſes & de leur Religion dans une note ſur le chapitre I.

elles venoient à abuſer de cette liberté, il n'y a pas lieu de douter que le pere ou le mari ne ſe fît juſtice lui-même, en étouffant les ſentimens de la nature, & n'aïant d'attention qu'à la vengeance de cette ſorte d'honneur. Parmi quantité d'exemples que nous avons là-deſſus, en voici un aſſés recent, & qui eſt auſſi funeſte que veritable.

HISTOIRE TRAGIQUE de la fille d'Abou Rebieh Arabe, habitant de la ville d'Alep.

UN Bedouin d'Alep, appellé Abou Rebieh, avoit un fils qui ſervoit les François, & une jeune fille fort bien faite, & aſſés belle pour une Bedouine. Cet homme étoit extrémement jaloux de l'honneur de ſa famille, & de celui de toute ſa race. Il avoit plus qu'un autre cette folie en partage, craignant toûjours que ſa fille ne le déshonorât, quelque ſoin qu'il prît d'obſerver ſa conduite; il ne

la perdoit presque point de vûë, jusque là qu'aprés la mort de sa mere, il la faisoit coucher auprés de lui; mais soit que cette grande contrainte eût operé un effet contraire, ou que la fille fût de complexion amoureuse, toute la vigilance du pere ne put empêcher qu'elle n'eût un Amant, & qu'enfin elle ne devînt grosse. Quelques incommodités dont le pere s'apperçut bien-tôt, lui donnerent de la défiance. Un matin qu'elle étoit endormie sur la terrasse de la maison; (car on y couche en Eté dans le Levant) Abou Rebieh s'avisa de la découvrir entierement, & il reconnut la verité de la chose; il ne dit rien à sa fille, jusqu'à ce que la voïant prête d'accoucher, il lui demanda en particulier qui étoit celui à qui elle avoit eu affaire; la fille nia toûjours, & dit à son pere qu'elle étoit hydropique, qu'elle ne connoissoit point d'homme, & qu'elle ne sçavoit rien de tout ce qu'il lui vouloit dire. Abou Rebieh fit

fit tout ce qu'il pût pour découvrir l'affaire ; mais il lui fut impossible d'en venir à bout : la fille n'avoüa jamais rien ni par la douceur, ni par les menaces ; elle demeura ferme jusqu'au jour de l'accouchement qu'elle ne put plus dissimuler. Le pere n'avoit pas voulu l'inquieter jusqu'alors, crainte des accidens, qui auroient pû l'empêcher d'en faire un exemple. Il la traita au contraire fort doucement : cependant il cacha à tous ses parens, & à tous ses amis le malheur qui arrivoit dans sa famille, & quelque tems aprés que la fille fût relevée, il donna l'enfant à nourrir à une villageoise, feignant de l'avoir trouvé sur les chemins, & il dit à sa fille qu'il en usoit ainsi pour cacher son deshonneur ; la pauvre malheureuse crut d'en être quitte pour cela ; mais Abou Rebieh pensoit bien differemment. Il s'en alla un matin trouver le Cadi, ou le Juge en chef de la ville d'Alep, pour lui demander la permission de tuer sa

fille, & il lui en dit la raiſon. Le Cadi fut ſi étonné de cette propoſition, qu'il le renvoïa en le traitant de fol, & en lui diſant que la Juſtice de Dieu ne laiſſeroit pas un crime de cette nature impuni, & que s'il le commettoit, il ſeroit châtié rigoureuſement ; il le chaſſa enfin, & ne voulut pas l'écouter davantage. Abou Rebieh eut là deſſus un ſi grand dépit, qu'il alla vendre tout ce qu'il avoit de bien & de hardes dans ſa maiſon, il en mit l'argent dans un ſac, & vint le jetter aux pieds du Pacha d'Alep en lui diſant : Seigneur, je viens vous donner tout le bien que j'ai au monde, il ne me reſte plus que l'honneur, donnez moi la permiſſion de tuer ma fille, qui a perdu le ſien & celui de ſa Nation, afin que je puiſſe réparer par ſa mort le tort qu'elle a fait à toute ſa race, ou faites moi mourir, car je ne ſçaurois ſurvivre à mon malheur. Le Pacha fut ſi ſaiſi d'horreur d'entendre cette réſolution, qu'il

voulut le renvoïer avec ſon argent; mais l'Arabe ſe jetta à ſes pieds fondant en larmes, & faiſant de vives inſtances, ſans que le Pacha pût jamais conſentir à cette inhumanité: au contraire ce Gouverneur fit tout ſon poſſible pour l'addoucir, le conſoler, & pour lui ôter ce noir deſſein de l'eſprit. Abou Rebieh connut bien qu'il ne lui ſeroit jamais permis de l'executer, & que le Pacha touché de compaſſion pourroit bien lui faire enlever ſa fille, ce qui ſeroit encore pis pour lui. Il reprit donc ſon argent, & il ſe retira, laiſſant le Pacha quaſi perſuadé qu'il pardonneroit à ſon enfant. Mais Abou Rebieh ne perdit point de tems; il alla prier tous ſes parens, & ſes amis à dîner le lendemain chez lui, & il emploïa la plus grande partie de ſon argent à tout ce qu'il falloit pour faire un feſtin des plus magnifiques ſelon leur condition. Pendant qu'on faiſoit la cuiſine, & que les conviés s'entretenoient en-

ſemble, Abou Rebieh monta dans la chambre de ſa fille, l'égorgea comme une pauvre brebis, & mit la tête dans un plat, qu'il couvrit, & qu'il rangea lui même dans un coin de la cuiſine pour être ſervi le dernier. On mit les viandes ſur la table; Abou Rebieh s'aſſit, & mangea comme les autres, une heure durant: vers la fin du repas il dit aux Conviés: Meſſieurs, que meriteroit, à vôtre avis, un enfant qui auroit deshonoré ſa maiſon, ſa Nation, & toute ſa race? Ils lui répondirent qu'il meriteroit la mort. Il rêva un moment, & puis il ordonna qu'on lui apportât le plat qui étoit couvert; il continua enſuite, & leur dit: Je ne doute pas que vous ne ſoïez aſſez bons pour vous contenter du méchant repas que je vous ay donné, eû égard à ma condition; mais voici un autre mets qui vous ſera ſans doute plus agréable, & dont vous devez être bien ſatisfaits; là-deſſus il découvrit le plat. Toute la com-

pagnie fremit d'horreur à l'aspect de cette cruauté, les uns quitterent la table, les autres devinrent comme immobiles, & tout y fut en desordre. Abou Rebieh les pria de se remettre & de l'écouter. Il leur conta le soin qu'il avoit pris de sa fille, la faute qu'elle avoit faite, & ce qui s'étoit passé entre lui, le Pacha, & le Cadi d'Alep, ajoûtant que puisqu'il avoit rendu à sa Nation, à ses parens, & à sa famille l'honneur que sa fille avoit perdu, il les prioit bien fort de lui vouloir aider à rendre ce qui étoit dû à cette pauvre Victime qu'il leur avoit sacrifiée. On mit à l'instant le corps & la tête dans un cercuëil, & on la porta au Cimetiere ordinaire, avec les mêmes lamentations, & les mêmes cérémonies, qu'on auroit observées, si la fille étoit morte de maladie. Dés que ces funerailles furent achevées, Abou Rebieh s'en alla chez les Arabes du Desert, & ne revint plus à Alep, craignant avec raison

que le Pacha, ou le Cadi ne le fiſſent punir, quand ils auroient appris cette cataſtrophe. Son fils demeura avec les François dont il apprit fort bien la Langue, & il ſe fit Courrier. Les François l'envoïoient par tout avec leurs dépêches, & ce fut par ce moïen que j'appris de lui-même l'hiſtoire tragique de ſa ſœur. Cette hiſtoire m'a depuis été confirmée par Monſieur Bonin, qui étoit Conſul à Alep dans le même tems qu'elle arriva.

CHAPITRE XX.

Des Plaiſirs, & des divertiſſemens que prennent les Arabes.

LES Arabes ne ſont pas dans un état, ni dans des lieux, à pouvoir joüir des plaiſirs qu'on trouve ordinairement dans les villes. Ils s'en font un trés particulier de vivre à la campagne, & d'y mener une vie libre & ſans grand em-

embarras, ils y trouvent du repos & de la douceur, exempts d'ambition & d'envie de changer jamais d'état.

Les hommes (comme j'ai dit ailleurs) passent leur tems à monter à cheval, pour se promener d'un village à l'autre, ils prennent garde à leur bétail; ils vont à la chasse du sanglier, qu'ils tuent à coups de lance; ils forcent les liévres & les gazelles, avec de grands levriers qu'ils nourrissent soigneusement pour cela; ils ont des oiseaux de proïe dressés pour la perdrix, & ceux qui sont accoûtumés à tirer, tuent aussi les autres oiseaux à coups de fusil, mais il y en a trés peu qui s'en servent parmi eux.

Ils se visitent les uns les autres, & passent des journées entieres à prendre du tabac & du café, & à s'entretenir des affaires du tems, & de toutes les histoires qu'ils sçavent: comme ils sont naturellement fort serieux, ces sortes de conversations font leurs divertisse-

mens les plus ordinaires. Ils parlent de la guerre, de leurs courſes, de ce qui leur eſt arrivé pendant leur vie, & de ce qu'ils ont entendu dire à leurs peres, leſquels leur ont laiſſé les traditions de leurs Ancêtres; ils n'ont preſque point de livres, & ne s'amuſent point à lire. Ils ne connoiſſent ni cartes, ni dez, & rien de tout ce qui peut exciter quelque paſſion, n'eſt en uſage parmi eux : ils ne joüent ni argent, ni meubles, ils ſe contentent de voir l'évenement de la perte ou du gain. Les jeux des Echets, ceux des Dames, & du *Mangala* ſont les ſeuls auſquels ils ſe divertiſſent.

Ce *Mangala* eſt composé d'une table de bois, où il y a douze creux faits comme les coupes d'une petite balance, dans chacun deſquels ils mettent ſix petites pierres, ou autant de féves, ou de coquilles. Les deux joueurs vuident ſucceſſivement chacun un trou, & ils font le tour du *Mangala* en mettant une pierre à chacun des autres

creux, & lorſque la derniere forme un nombre pair avec celles qui s'y trouvent, on prend toutes les pierres; & celui qui en a davantage à la fin du jeu, a gagné la partie.

Ils montent à cheval avec l'Emir, & s'exercent au jeu des Gerid-des, ou des Roſeaux dont nous avons déja parlé. Ils s'accoûtument par cet exercice à ſe tenir bien à cheval, & ils dreſſent leurs chevaux par le même moïen, à l'uſage qu'ils ont accoûtumé d'en faire.

Les divertiſſemens des femmes ne conſiſtent qu'à ſe viſiter, à cauſer enſemble, à chanter, & à faire le ménage de la maiſon. Elles n'ont point l'uſage de la muſique, elles chantent naturellement d'un ton uni, aſſez lent & langoureux, avec de grandes pauſes, & des repriſes en même tems; leurs inſtrumens ſont des violons, des tambours, des tambours de baſque & des cliquettes, ils en mettent aux deux mains en danſant. Ces cliquettes ſont deux petites pieces de bois

bien dur, comme de l'ebene ou du boüis, rondes & longues comme deux petits cervelas : elles en tiennent une piece avec le pouce, & l'autre avec le reste des doigts; elles les choquent en serrant la main avec tant d'addresse, qu'elles leur font faire le même effet que font nos castagnettes : c'est avec cela & avec le tambour de basque qu'elles marquent la cadence. Les tambours sont d'une piece de bois creusée, & de la grandeur d'une culliere à pot, le manche en est fort long, & il n'y a ordinairement que deux ou trois cordes d'airain, ou de boïau, sur lesquelles elles forment toutes sortes de tons; les violons sont quarrés, & le dessus est de parchemin, ils n'ont qu'une seule corde de crin pareille à celui de l'archet; le manche en est fort long, ces poils au reste frottés avec de la résine, font un son assez lugubre & sombre. Ils ont encore des flutes de bois & de roseaux, les premieres sont à peu prés comme

les nôtres ; celles de roſeaux ſont fort longues, & leur ſon ſe forme en ſoufflant à l'embouchure, d'une maniere que la moitié du vent entre dans la flute, & l'autre moitié paſſe par dehors. Ils accordent fort bien tous ces inſtrumens enſemble, & ils s'en ſervent chez les Princes, & dans toutes les occaſions où les Arabes ſe réjoüiſſent.

Les hommes, ni les femmes en general, ne danſent point en public, ils croïent cet exercice malhonnête : il y a cependant des gens parmi eux qui en font métier, & qui vont danſer par tout où l'on veut pour de l'argent. Ces danſeurs n'ont point de pas reglés, & danſent moins des pieds, que des mains, & de tout le reſte du corps ; l'oreille les conduit, & toute leur maniere de danſer ne conſiſte qu'en geſtes, en contorſions, & en minauderies burleſques, toûjours en jouant des cliquettes.

CHAPITRE XXI.

De la maniere dont les Princeſſes Arabes ſe viſitent.

LE ſeul plaiſir que les femmes peuvent prendre chez les Arabes, eſt celui de la converſation qu'elles ont enſemble ſous leurs tentes: les lieux où elles ſont campées ne leur fournit rien d'agreable, qui puiſſe les obliger d'en ſortir. Et comme elles ſe font un honneur de ne pas ſe montrer, celles dont la qualité les diſtingue du commun, ne vont point ſe promener dans les villages & dans les autres lieux un peu éloignés du Camp, où elles pourroient ſe divertir, s'il leur étoit permis de ſe communiquer à toutes ſortes de gens.

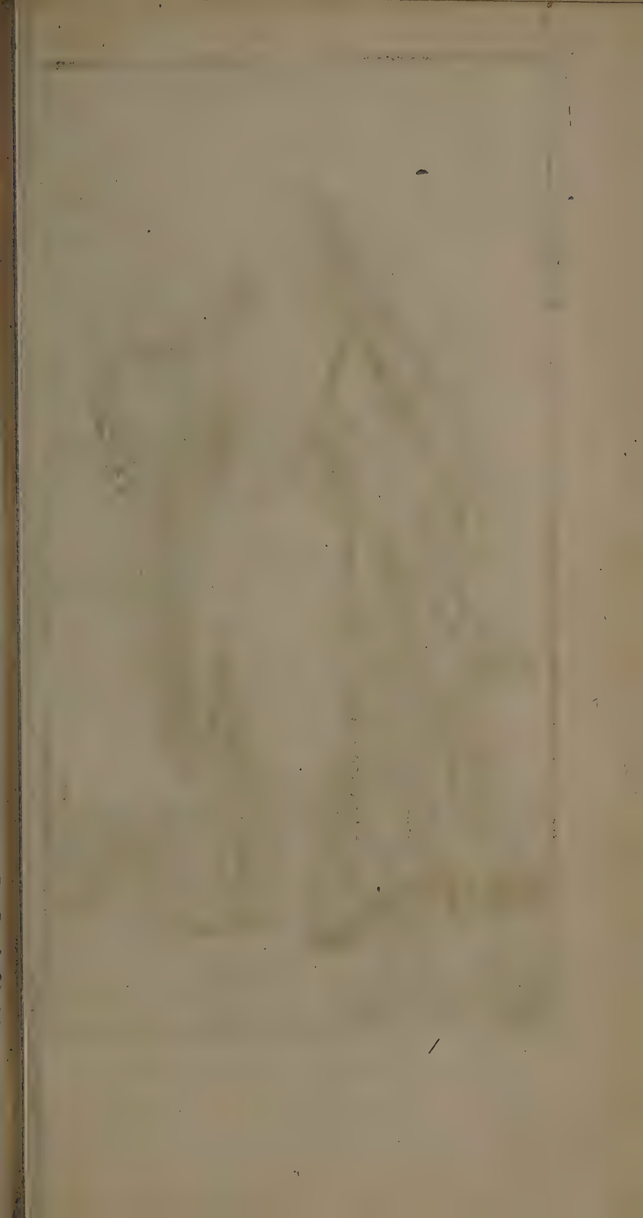
Les Princeſſes ne ſortent ordinairement de leurs tentes que le ſoir aprés le Soleil couché; & ſi c'eſt plûtôt, les voiſins ſe cachent par reſpect, comme j'ai dit, & les

laissent dans la liberté de prendre l'air pour quelques momens, tout le reste de la journée se passe dans les tentes, où elles demeurent enfermées.

On ne sçauroit entrer dans le détail de leurs occupations, tout ce qu'on peut en juger par leurs éclats de rire, c'est qu'elles causent volontiers, & qu'on les entretient par des récits fabuleux. Elles font quelquefois de petits voïages d'une ou de deux lieuës, pour visiter les autres Princesses ; aucun homme ne les accompagne, & c'est assés pour toute leur garde de sçavoir que ce sont des femmes, pour n'en approcher en aucune façon.

J'ai vû arriver de ces Dames au Camp de l'Emir Mehemet, qui venoient visiter la Princesse sa femme : la derniere qui y vint étoit montée sur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de fleurs, une douzaine de femmes marchoient en file devant elle, tenant d'une main le licol du chameau ; elles

chantoient les loüanges de leur maîtresse, & des chansons qui marquoient leur joïe, & le bonheur qu'elles avoient d'être attachées au service d'une si belle & si aimable Dame. Elle étoit parée de tous ses atours, couverte d'un grand voile blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, en gardant un silence profond & tel que sa qualité le demandoit; celles des servantes qui marchoient devant, & qui étoient les plus éloignées de sa personne, venoient à leur tour se mettre à la tête du chameau, & prendre le licol auprés de la Princesse, lorsqu'elle avoit marché une vingtaine de pas, cedant cette place aux autres, comme étant le poste d'honneur. La femme de l'Emir envoïa les siennes au devant, & elles se joignirent aux autres, qui par honneur leur cederent entierement le licol, & se mirent derriere le chameau, marchant en cet ordre jusqu'à la tente, où elle descendit, appuïée & soûtenuë par les femmes, qui





La Princesse Epouse du
Grand Emir

étoient allées au devant d'elle. Alors elles chanterent toutes ensemble la beauté, la naiſſance, & les belles qualités de cette Princeſſe. La femme de l'Emir ſortit en même tems de ſa tente pour la recevoir, accompagnée du reſte de ſes gens; elle la prit par la main, & la mena dans ſa maiſon, où la collation étoit déja préparée. Les Princeſſes ſe baiſerent pluſieurs fois, & leurs femmes firent la même choſe entr'elles, aprés s'être retirées un peu à l'écart.

Aprés les complimens ordinaires, les Dames ſe mirent à table, & y furent long-tems, pendant que les ſuivantes qui ne ſervoient point, continuoient leur chant, & de tems en tems elles pouſſoient des cris de joïe faits d'une maniere qui n'eſt uſitée que dans ce païs-là. Ces cris ſe font par un battement de la langue contre le palais, qui dure tout autant qu'on a de la reſpiration, en diſant d'un ton glapiſſant: Lu, lu, lu, lu, lu, fort vîtement

articulé : ceci ne ſe fait jamais que pour témoigner une joïe extraordinaire, & pour quelque choſe de conſiderable. Tous les hommes décampent alors des environs de cette ente; l'Emir même n'y entre point, tant que les Dames d'une autre famille y demeurent, pour leur laiſſer la liberté entiere de ſe réjoüir entre elles.

Aprés que la Princeſſe eût été regalée de café, de tabac, & de ſorbet, & qu'on lui eût verſé de l'eau de ſenteur ſur le viſage, & ſur les cheveux, on la parfuma avec la fumée du bois d'Aloës, qui brûloit dans une caſſolette, faite à peu prés comme un de nos encenſoirs, qu'on mettoit ſous le voile dont on lui avoit enveloppé la tête exprés; elle ſe leva enſuite, on la remit ſur ſon chameau, & elle s'en alla dans le même ordre, ſans être reconduite, & ſans aucune autre cérémonie. On ne reconduit point les gens en Orient, & ceux qui s'en vont, partent toûjours ſans dire adieu,

adieu, & cela pour s'épargner, dit-on, la douleur ou le regret de la séparation. C'est tout le contraire lors qu'on arrive, car alors on met tout en usage pour persuader aux hôtes le contentement, la joïe, & le plaisir que l'on a de les recevoir.

La maniere dont les femmes se saluent ordinairement, est de se baiser au front, au menton, & aux deux joües; elles se prennent ensuite par la main droite, qu'elles portent à la hauteur de la bouche, & chacune baise plusieurs fois sa propre main, parmi les complimens qu'elles se font, tant que leurs mains sont jointes. Les femmes qui sont au service des Dames baisent la main de leur Supérieure & des Princesses lorsqu'elles leur font la faveur de le souffrir, & de ne permettre pas qu'elles leur baisent les pieds, ou le bord de la robe. Elles vivent ensuite en particulier avec beaucoup de familiarité; pour tout le reste, chacune d'elles sçait si bien son devoir, qu'on n'entend gueres les

maîtresses queréller les servantes: il en est de même parmi les hommes, on y voit tant de douceur & tant de moderation, que j'aurois eu de la peine à le croire, si je ne l'avois remarqué plus d'une fois durant mon séjour chez les Emirs.

CHAPITRE XXII.

Du temperamment des Arabes, & de l'usage de la Medecine parmi eux.

S'Il est vrai que les maladies, dont nous sommes si souvent affligés, ne viennent ordinairement que des excés de la bouche, & de la diversité des ragoûts & des sausses qu'on invente tous les jours, aux dépens de nôtre santé, & du tems que nous aurions à vivre, on jugera aisément par la maniere dont les Arabes se gouvernent, qu'ils y doivent être moins sujets que les autres Nations, sur tout

celles de l'Europe. Les Arabes mangent rarement ſans neceſſité, & mangent toûjours les mêmes viandes, & en petite quantité. L'uſage du vin qu'ils n'ont pas, & dont ils ne ſe ſervent point dans leurs repas ordinaires, leur ſert de remede dans les occaſions. Celui de ne point boire dans leurs legers repas, ou une fois aprés ſeulement, les empêche de manger au-delà des beſoins de la nature, & la ſobrieté qui eſt chez eux un point d'honneur, doit ſans doute les délivrer de toutes les indiſpoſitions qu'on attribuë avec raiſon à nôtre intemperance.

Les Arabes ſont naturellement ſecs & robuſtes, d'une complexion froide, & un peu mélancolique, qui domine doucement ſur celle qui cauſe nos paſſions & nos emportemens. Le froid & le chaud auſquels ils s'accoûtument dés leur jeuneſſe, l'incommodité de coucher ſur la dure, & tant d'autres fatigues qu'ils ont dans leur camp, & dans leurs voïages, leur rendent

le corps ſi endurci aux travaux, que rien ne ſçauroit plus les incommoder. Ils s'appliquent le feu ſur la tête, ſur les bras, & ſur les autres parties du corps, où ils ſentent quelque douleur, avec une petite méche de coton, laquelle brûlant peu à peu, communique ſa chaleur à la partie affligée, & en approchant enfin de la chair, il la cauteriſe d'une maniere que la cicatrice y reſte toûjours. Quand ils ont la fiévre, ils ſe mettent au ſoleil durant le friſſon, & à l'ombre d'abord que la chaleur les prend. Ils ſe couchent où ils ſe trouvent, s'ils ne peuvent ſe tenir debout, aïant une cruche d'eau auprés pour boire tout leur ſaoul lors que l'alteration les preſſe.

Ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens, (c'eſt parmi eux une indécence inſupportable, dont j'ai dit la raiſon.) Ils n'ont point d'Apoticaires pour leur compoſer des medecines, ni de Medecins pour leur en ordonner,

& ils ſouffrent patiemment leurs maux, en diſant qu'il n'y a point d'autre Medecin que Dieu; ainſi ils ne ſe font point d'autres remedes dans les maladies, que ceux qui leur ſont propoſés par certaines femmes, qui ont des ſecrets particuliers, dont elles ſe ſervent pour toutes ſortes d'infirmités. Ils ont de la foy pour certains caracteres que leurs gens de Lettres leur font avaller, auſſi bien que pour d'autres qu'ils portent pendus au col, & pour des Oraiſons qu'ils leur donnent par écrit.

Ils n'aiment point à être ſaignés, parce, diſent-ils, que l'ame eſt dans le ſang, & qu'on n'en ſçauroit tirer du corps ſans diminuer la vie; ils donnent pour exemple qu'une poule, ou un mouton eſt mort dés qu'il n'a plus de ſang dans les veines: cela n'empêche pas pourtant que quand ils ont quelque bleſſure, ils ne ſe laiſſent faire tout ce qu'on veut. Ils ſont perſuadés de l'utilité de la Chirurgie, mais ils ne

croïent nullement à ce que nous appellons Medecine. On ne trouve plus personne qui l'exerce parmi les * Arabes, quoique les plus grands hommes de cette profession soient sortis de ce peuple. Il n'y a que ceux qui habitent les Villes, qui ont conservé les écrits des anciens Medecins. Cheikh Mehemet Ebensina, que nous nommons par corruption [a] Avicenne, est presque le seul Auteur Arabe qu'il y ait aujourd'hui dans l'Empire Ottoman. Il y en a beaucoup d'autres qui traitent de la vertu des plantes, & des drogues dont nous nous servons ; mais les Bedouins ne s'en embarassent point.

*Cela ne doit s'entendre que des Arabes du desert ; car les autres Arabes cultivent encore la Medecine ; & outre les écrits d'Avicenne, ils ont une infinité de Livres sur cette science, composés en leur langue, dont quelques uns mêmes sont assés modernes.

Dieu a écrit sur leur front, disent-ils, le tems qu'ils doivent vivre, & toute la Medecine ne sçauroit les empêcher de mourir quand l'heure en sera venuë ; ils vivent fort long-tems : j'ai vû des vieillards

a Les Arabes l'appellent ordinairement Ebn Sina, c'est un de leurs plus grands Philosophes & Medecins, & il est mort l'an 428. de l'Hegire.

de cent ans, ſelon leur compte, qui n'avoient jamais été malades, & qui éto ent auſſi forts & auſſi vigoureux dans tous leurs exercices, qu'un homme de trente-cinq ans parmi nous.

CHAPITRE XXIII.

Des heritages des Arabes, de leurs funerailles, & de leur maniere d'enterrer les morts.

LES Arabes n'ont jamais de procés pour les ſucceſſions ni pour le partage des biens : les heritiers partagent également, ou s'accommodent entre eux par l'autorité de l'Emir, ou par l'eſtimation que les amis communs font de leurs biens, qui ne conſiſtent qu'en tentes, en meubles, & en bétail : cela ſe fait immédiatement aprés les funerailles du défunt ; le changement des lieux où ils campent, ne leur permet pas d'en avoir de deſti-

nés pour le Cimetiere ; on choisit toûjours un endroit un peu élevé & écarté du Camp. Ils y font une fosse où ils mettent le corps, & ils le couvrent de terre, & d'une quantité de grosses pierres, crainte que les bêtes ne le déterrent. Mais avant que de l'y porter, ils le lavent & le cousent dans un drap ; ils le mettent ensuite sur une espece de brancart, que quatre ou six hommes portent en chantant des prieres, & les loüanges de Dieu. Les hommes ne pleurent point sur le mort, afin de ne témoigner aucun regret de l'accomplissement de la volonté Divine, considerant d'ailleurs que c'est une necessité, & esperant de revoir leur parent ou leur ami dans le Paradis. Les femmes au contraire suivent le corps en pleurant, parce que selon leur Loi n'étant point admises dans le sejour des bienheureux, elles ne seront logées que dans les dehors avec les Chrétiens, & ne verront plus aprés sa mort celui

qu'elles ont aimé pendant leur vie. Il y a, disent-ils, des filles en leur Paradis destinées pour la récompense de ceux qui seront Musulmans, c'est-à-dire, sauvés ; ils en auront tout autant qu'ils en pourront souhaiter. Elles sont perpetuellement Vierges, & dans une jeunesse de quinze ans. [a] Mahomet décrit les beautés & les délices de ce Paradis, & les peines des damnés dans

Mahomet n'a point écrit de Livre particulier sur le Paradis & sur l'Enfer, & proprement ce faux Prophete n'est Auteur que de l'Alcoran, qu'il n'a pas fabriqué tout seul. C'est dans l'Alcoran que se trouve tout ce que les Musulmans sont tenus de croire sur ces deux points. Au reste il n'est pas vrai, comme on le pense communément en Europe, qu'ils ne reconnoissent point d'autre beatitude aprés cette vie, que la joüissance des plaisirs des sens ; cela se prouve par le texte même de l'Alcoran, & par les plus habiles Paraphrastes & Commentateurs de ce Livre. Enfin quoiqu'il y ait bien des choses dans la Description de leur Paradis qui semblent grossieres & sensuelles, il y a beaucoup d'apparence que ce sont plûtôt des allegories & des paraboles que de veritables Histoires, selon la Remarque de quelques Sçavans hommes, & selon le sentiment des plus habiles Mahometans. Ce Livre dont parle Monsieur d'Arvieux, & qui a donné lieu à cette Remarque, est un Livre supposé.

un livre, dont je donnerai quelque jour la traduction au Public; les curieux y verront les erreurs & les superstitions de ses Sectateurs. Ces femmes crient de toute leur force, s'égratignant les bras, les mains & le visage, arrachant leurs cheveux, & se prosternant de tems en tems, comme si elles étoient pâmées de douleur; elles prennent des poignées de terre, ou de sable, & le jettent sur leur tête & sur leur visage; elles courent, s'arrêtent, & font à peu prés les mêmes postures & les mêmes contorsions que font parmi nous ceux qu'on appelle possedés. Les femmes qui ne sont point parentes du défunt, & qui suivent par cérémonie, ne se font pas de si grandes violences; elles sont vêtuës d'un vieux Aba, & d'un voile bleu, pour marque de leur deüil, & pleurent, en chantant le panegyrique du défunt; elles reviennent ainsi chez les parentes, avec qui elles demeurent tout le reste du jour, & on leur y donne à

manger. Les hommes se retirent aussi, tous resignés à la volonté de Dieu, aprés qu'ils ont repeté plusieurs fois ces mots : Dieu leur fasse misericorde, la Providence en a voulu disposer ainsi, telle étoit sa destinée, que la Toute-puissance avoit écrite sur sa tête, & son heure étoit venuë. Ils font ensuite leurs complimens aux parens, & leur témoignent par ces deux mots *Khaternna aandek*, qu'ils prennent beaucoup de part à leur affliction : *Selamet errassek*, Dieu conserve vôtre tête, &c.

Voilà de quelle maniere vivent & meurent les Arabes Bedouins, tels qu'étoient ceux qui habitoient le Mont Carmel & les environs, dans le tems que j'étois auprés du Grand Emir, & que ces observations ont été écrites. Il y a eu depuis beaucoup de revolution dans ce Gouvernement. Les Arabes qui le possedoient sous l'autorité des Pachas, ne l'ont plus, & c'est maintenant les Turcs qui s'en sont char-

gés, au grand déplaisir des Peuples, qui se trouvoient fort heureux sous celui des Turabeyes. Ces Arabes * ont passé dans d'autres endroits de la Palestine, au delà du Jourdain, depuis plusieurs années. On en pourra donner des nouvelles dans la suite, si l'on met au jour le reste de mes Memoires.

* C'est le sort des Arabes du désert de n'être pas long tems fixes dans les mêmes lieux : la beauté & les commodités d'un Païs les attirent, ils s'y maintiennent tant qu'ils peuvent; la moindre révolution les en éloigne : Dieu livra autrefois à leurs Ancêtres les Provinces d'Ammon & de Moab, selon la Prophétie d'Ezechiel, chap. 25. vers. 4, non pas, dit le Pere Calmet, qu'ils en eussent fait la conquête par les armes ; mais parce que les Caldéens aïant assujetti ces Païs, & en aïant conduit les habitans au delà de l'Eufrate, les Arabes voisins charmés de la beauté & de la fertilité de ces Provinces, s'y jetterent & s'y conserverent en la place des premiers habitans : le sçavant Commentateur remarque que dans ce passage d'Ezechiel le génie & la maniere de vivre de nos Arabes sont parfaitement bien exprimés : leur nourriture, dit-il, est le laitage, leurs demeures des tentes, leurs richesses des troupeaux, leurs montures des chameaux, sans villes, sans villages, sans maisons, sans demeures fixes ; ils passent d'un lieu & d'une Province à une autre, selon que le tems, leur fantaisie, & la qualité des pâturages les y attirent.

FIN.

DESCRIPTION GENERALE DE L'ARABIE,

FAITE PAR LE SULTAN

ISMAEL ABULFEDA,

Traduite en François ſur les meilleurs Manuſcrits, éclaircie par des Notes, &c.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR à qui nous devons cette Deſcription de l'Arabie, eſt un des plus celebres parmi les Orientaux. Son non entier & ſes qualités tirées des Ecrivains Arabes, & du titre de ſes ouvrages, ſont, *Almalic Almuayd Amaddin Aboulfeda Iſmael, Ebn Malic Alafdal Nouraddin Aly, Ebn Iumaladdin Mahmoud, Ebn Omar, Ebn Schahinſchah, Ebn Ayoub, Saheb Hamah*, c'eſt-à-dire, le Roi aidé de Dieu, l'appui de la Religion, le Pere du rachat, Iſmael, fils du trés-excellent Roi, lumiere de la Foi, Aly, fils de Mahmoud, beauté de la Religion, fils d'Omar, fils de [a] Schahinſchah, fils d'Ayoub, Prince ou Sultan de Hamah.

On voit par cette maniere ordinaire aux Orientaux, d'exprimer les qualités, & une partie de la Genealogie des Grands, dans leurs ti-

[a] Schahinſchah, c'eſt-à-dire Empereur des Empereurs.

tres, qu'Abulfeda étoit de la Maiſon des Ajoubites, ou Jobites, dont Ayoub a été le Chef, Maiſon qui a donné naiſſance au Grand Saladin, & à d'autres fameux Capitaines. Il eſt appellé Roi, Prince, & Sultan, parce qu'il étoit de race Roïale, & qu'il a lui-même regné en Syrie aprés ſon pere, & ſon frere aîné, dans une étenduë de païs dont la ville [a] de Hamah étoit la capitale.

Il acheva ſon ouvrage Geographique vers l'an 1321. & l'on croit qu'il a vêcu juſqu'en l'année 1345. [b] Cet ouvrage eſt une Geographie,

[a] Hamah eſt ſelon pluſieurs Auteurs la ville de Hammoth dans la Galilée, anciennement compriſe dans la Tribu de Nephtali, de laquelle il eſt parlé dans le chapitre 21. verſet 32. de Joſué. Abulfeda lui donne 60. degrez 45. minutes de longitude, & 34. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale.

[b] Entre pluſieurs fautes qui ſe trouvent dans le Dictionnaire Hiſtorique de Morery, ſur l'article d'Abulfeda, il eſt dit que quelques Sçavans ont cru qu'il a vêcu dans le IV. ſiecle, erreur dont la fauſſeté ſaute aux yeux, & dont Morery ne s'eſt pas apperçu ; car Abulfeda, de l'aveu de Morery, étoit Mahometan : or le Mahome-

écrite en Arabe, intitulée *Takouin Albuldan*, diviſée en pluſieurs tables, & traitée ſelon la methode que l'on va voir au ſujet de l'Arabie : c'eſt un abregé, ou plutôt un extrait judicieux de ce que les meilleurs Auteurs Orientaux ont écrit ſur la Geographie, & parmi ces Auteurs il y en a quatre principaux, ſur leſquels tout l'ouvrage d'Abulfeda eſt appuïé, ſçavoir :

I. Abu Rihan, ſurnommé Albiruni, à cauſe qu'il étoit natif de Birun, dans le païs de Khuareſme. Il a compoſé un Canon Geographique à l'imitation de Ptolomée.

II. Abu Naſſar Mohammed Tarkani, appellé par les Arabes

tiſme n'a commencé que dans le VII. ſiecle, comme tout le monde ſçait, &c.

Il eſt auſſi échappé quelque choſe à l'exactitude de M Bayle, ſur le chapitre d'Abulfeda dans ſon Dictionnaire Critique, quoiqu'il releve pluſieurs bévûës de Poſtel, de Pocok, & d'Erpenius, garands de Morery, ſur le même chapitre.

Al Fariabi, & par les Européens Alfarabius, parce qu'il étoit natif de Farab, qui est la ville d'Otrar. Il est estimé le plus grand Philosophe des Musulmans, duquel Avicenne même confesse avoir puisé toute sa science. On lui attribuë entre autres ouvrages la traduction des Analytiques d'Aristote.

III. Othman Ebn Said, Al magrebi, ou l'Africain.

IV. Et l'Auteur du Livre anonyme intitulé la quatriéme partie de la Terre, qui n'est pas habitée, Livre traduit d'abord du Grec en Syriaque, & ensuite en Arabe par ordre d'Almamon, septiéme Calife de la Maison des Abassides, Prince curieux & grand amateur des Sciences & des gens de Lettres.

Dans cette Geographie Abulfeda s'écarte de la methode de Ptolomée, & des autres Geographes Grecs & Latins, même des Arabes anciens, qui commencent

les longitudes par les Isles Fortunées ou Canaries ; il commence les siennes par le rivage de l'Ocean occidental, & proprement par le dernier Cap qui sert en partie à former le Détroit de Gibraltar.

A l'égard des climats, outre les sept climats de Ptolomée, selon lesquels nôtre Auteur a disposé ses Tables, & qu'il appelle veritables climats, il en établit vingt-huit autres qu'il nomme climats connus. Il entend par climat connu, un Païs entier, un Roïaume, &c. qui contient plusieurs Regions ou Provinces ; & sur ce principe il fait de l'Arabie entiere son premier climat connu, par une raison de Religion, à cause du Temple fameux qui est à la Mecque, & du tombeau de Mahomet qui est à Medine.

Pour marquer les distances itineraires des lieux, il se sert de plusieurs mesures, qui sont en usage chez les Orientaux : nous les expli-

querons lorſque l'occaſion s'en preſentera dans cette Deſcription de l'Arabie.

La Geographie d'Abulfeda a été traduite en Turc, accompagnée d'un Commentaire, par Sipahi Zade, qui la preſenta au Sultan Amurath III. ſur la fin du XVI. ſiecle. Ce Livre ne nous eſt point encore venu du Levant.

Quoique [a] l'ouvrage dont nous parlons ſoit trés eſtimé & connu depuis long-temps en Europe, il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait entrepris d'en faire une traduction entiere. Jean Grave, ſçavant Mathematicien Anglois, & qui avoit appris les Langues en voïageant dans l'Orient, publia à Londres en 1650. une Verſion Latine, avec l'Arabe à côté de la Deſcription que fait Abulfeda dans ſa Geographie, de deux vaſtes païs

a Abulfeda a auſſi composé un Abregé de l'Hiſtoire Univerſelle en 2. volumes. Les Bibliographes Orientaux en font mention, mais cet Ouvrage n'a point encore paru en Europe.

nommés en Arabe Khuaresme, & Mawara Inhar, [b] situés au delà du fleuve Oxus. Le même Grave, aprés avoir travaillé sur l'Arabie de Ptolomée, avoit aussi traduit en Latin l'Arabie de nôtre Auteur, mais il n'eut pas le tems de publier son travail.

Enfin M. Petis de la Croix, Interprete du Roi, & Professeur en Arabe au College Roïal, qui pouvoit autant qu'aucun autre Sçavant, donner une bonne & entiere traduction d'Abulfeda, s'est encore contenté de traduire en Latin son Arabie, sur un trés beau manuscrit qu'il a apporté du Levant, sans sçavoir que Grave avoit déja fait le même travail, & cette traduction n'a été d'aucune utilité pour le Public.

b C'est ce que nous appellons la Transoxiane, P. Duval en a fait une Carte, qui se trouve dans son Recueil de l'année 1677. & depuis M. de Lisle a compris ce même Païs dans sa Carte de l'Asie Septentrionale, pour servir à l'Histoire de Genghiz-can de M. de la Croix, en 1710.

Cependant on peut dire de l'Arabie d'Abulfeda, ce qu'a dit Etienne de Byſance de celle de Ptolomée, que c'eſt ce qu'il nous a donné de meilleur & de plus exact en matiere de Geographie; ſoit qu'étant voiſin de l'Arabie, nôtre Auteur ait eu plus de facilité de recueillir des Memoires juſtes, & de rectifier ce qu'on avoit écrit là-deſſus avant lui, ſoit qu'étant Mahometan, & faiſant par cette raiſon de l'Arabie entiere ſon premier Climat, il ait donné ſa plus grande attention à bien décrire un Païs où ſa Religion a pris naiſſance, & qui en contient les principaux monumens. On s'apperçoit en effet qu'Abulfeda a travaillé d'inclination ſur cette matiere; car outre l'exactitude que nous avons marquée, on peut dire en quelque façon qu'il épuiſe ſon ſujet, en mêlant, comme il a fait, agréablement l'Hiſtoire à la Geographie, & en n'oubliant rien de

tout ce qui peut interesser les curieux.

C'est aussi le merite de cet ouvrage qui m'a engagé d'en entreprendre une traduction Françoise, pour faire connoître entierement un païs qui ne l'a gueres été jusqu'à present par la plûpart des Geographes & des Voïageurs Européens. J'ai d'abord travaillé sur le Manuscrit de M. de la Croix, qu'il m'a trés obligeamment communiqué ; & j'ai ensuite profité de ses lumieres, lors qu'aprés avoir achevé ma traduction, il a bien voulu en faire avec moi une sérieuse lecture, & conferer cette version avec le texte Arabe de nôtre Auteur.

J'avois pensé de mettre cette Description de l'Arabie à la suite de mon Voïage de l'Arabie Heureuse, mais une autre matiere aïant achevé de remplir le volume, j'ai cru que cette Description seroit aussi bien reçûë & ne conviendroit pas mal à la fin d'un ou-

vrage deſtiné à faire connoître un Peuple conſiderable qui eſt répandu dans toute l'Arabie, & dans les Provinces voiſines. J'ai cru auſſi que cette piece, toute nouvelle en nôtre Langue, pourroit être regardée comme une eſpece de ſupplément neceſſaire à tout ce que j'ai écrit juſqu'à preſent ſur l'Arabie & ſur les Arabes.

Il eſt cependant arrivé qu'en changeant de deſſein j'ai eu le tems de perfectionner ma traduction, par la communication que j'ai euë du texte Arabe, ſur lequel Jean Grave avoit fait la ſienne; car Monſieur Hudſon, ſçavant Anglois, aïant deterré l'un & l'autre, a fait imprimer à Oxford en 1712. dans ſon troiſiéme [a] volume des petits Geographes Grecs, ce texte Arabe, avec la verſion Latine de Grave au deſſous; j'ai par là ſuppleé à quel-

[a] C'eſt à Monſieur l'Abbé Bignon que je dois la communication de cet ouvrage.

ques

ques lacunes, & j'ai éclairci quelques obſcurités qui ſe trouvent dans le Manuſcrit de Monſieur de la Croix ; & d'un autre côté j'ai trouvé que le Manuſcrit ſur lequel Grave a travaillé, avoit beſoin lui-même, en quelques endroits, du ſecours de celui de Monſieur de la Croix, de quoi je n'ai pas manqué auſſi de profiter.

Il me reſte à dire que la Republique des Lettres a une autre obligation à Monſieur Hudſon, pour avoir inſeré dans le même Recüeil trois autres pieces que Grave, dont il fait l'éloge dans ſa Préface, avoit autrefois fait imprimer, & qui étoient devenuës trés rares ; ſçavoir la Deſcription de la Tranſoxiane d'Abulfeda, de laquelle nous avons déja parlé, & deux Tables Geographiques, l'une du Perſan Naſſir Eddin, & l'autre d'Ulugbeg, Prince Tartare, où l'on trouve les longitudes & les latitu-

M. Hudſon, appelle Grave *Cathedræ Savilianæ decus immortale.*

des des principales villes d'Arabie.

Nassir Eddin Mehemet Ben Hassan, natif de Tous en Corassane, étoit un grand Philosophe & un celebre Astronome. Il dressa par l'ordre de Hulacou Can, Empereur des Mogols, vers l'année 1259. les fameuses Tables Astronomiques que nous avons encore aujourd'hui, & il est Auteur de plusieurs autres ouvrages fort estimés.

Vlug Beg, Mirza Mehemed, fils de Scharokh, & petit fils du Grand Tamerlan. Ce Prince celebre par ses disgraces s'étoit fort appliqué à l'étude des Sciences, & singulierement à l'Astronomie : Nous avons sous son nom des Tables, qui sont en grande réputation par tout l'Orient. Elles furent composées par ses ordres dans la Ville de Samarcande, capitale de ses Etats, par deux des plus grands Astronomes de son

tems, vers l'année 840. de l'Hegire, 1436. de JESUS-CHRIST. On nomme ces Tables *Zidgé ilcani, Ephemerides Royales*, * c'eſt à leur occaſion qu'entre pluſieurs inſtrumens qu'il fallut préparer, on conſtruiſit à Samarcande ce prodigieux Cadran, que l'on dit être encore aujourd'hui l'admiration de tous les curieux de l'Orient, dont le ſtyle égaloit en longueur la hauteur du Dôme de ſainte Sophie de Conſtantinople, choſe ſurprenante, & qui

* Minimè vero prætereundum duxi quod de tanto Principe Conſtantinopoli acceperam à Turcicis Aſtronomis, &c. admirati obſervationum concentum, adjecerunt Vulg Begum præter alia inſtrumenta exactiſſima, quæ paraverat; Quadrantem ſtupendæ molis conſtruxiſſe, cujus radius altitudinem ſummi fornicis Templi ſanctæ Sophiæ adæquaret. Quæ etſi dictu incredibilia (nam teſtudo hemiſpherii 180. pedes romanos ſuperat) illi tamen Perſas fide dignos hæc eadem narrantes ſæpius audiviſſe contenderunt. *Joh. Gravius in ſua Præfatione ad binas tabulas Geographicas Naſſir Eddin Perſæ, & Viug Beigt Tartari, quas dicat Eduardo Pocockio, & Thomæ Gravio fratri ſuo.*

ſe trouve cependant aſſés bien atteſtée.

Les Tables Geographiques dont nous venons de parler, publiées d'abord par Grave, & nouvellement par Monſieur Hudſon, ſont extraites de ces deux grands ouvrages.

DESCRIPTION GENERALE DE L'ARABIE.

LA [a] Mer de Coulzon, ferme la [b] presqu'Isle d'Arabie du côté de l'Occident, depuis les confins du païs d'Yemen, à l'endroit où ce païs est frontiere de celui d'Hegiaz, jusqu'à Ailah. Ailah est si-

a La Mer Rouge est nommée par les Arabes la Mer de Kolsum, ou Koulzon, du nom d'une petite ville située presque dans le fonds du Golphe sur la côte Septentrionale. Ils la nomment aussi *Lessan al Calzoum*, la Langue de Calzoum, pour dire, le Golphe Arabique ou la Mer Rouge; car ils disent une Langue d'eau, comme nous disons une langue de terre.

b Les Ecrivains Arabes appellent l'Arabie entiere, l'Isle ou la presqu'Isle des Arabes, & avec raison, ce païs étant isolé par l'Ocean Indien, ou Oriental, par la Mer Rouge, & par le Golphe Persique, & n'étant joint au Continent que du côté de l'Egypte & de la Syrie. Avant ces Ecrivains, Pline avoit dit, *Ipsa vero Peninsula Arabia inter duo Maria, Rubrum Persicumque procurrens*, &c.

tué dans la presqu'Isle d'Arabie, au milieu de sa region Occidentale. L'autre partie de l'Arabie, qui regarde l'Occident, s'étend depuis Ailah jusqu'aux frontieres de Syrie. Du côté du Septentrion l'Arabie est environnée de cette partie de la Syrie qui s'étend jusqu'à Balis & à l'Eufrate, à Rahabah, & à Anah. Anah est au milieu de la Région Septentrionale. Le reste de l'Arabie, qui regarde le Nord, s'étend depuis Anah le long de l'Eufrate jusqu'à Kufah. Du côté de l'Orient elle est bornée par les frontieres de Kufah, & par l'Eufrate jusqu'à Basrah, ou Bassora, qui est au milieu de la partie Orientale. Le reste de l'Arabie qui regarde l'Orient, s'étend depuis Basrah le long du rivage du Sein Persique, jusqu'à Barhain, & jusqu'au delà du païs d'Oman. Enfin du côté du Midy l'Arabie est environnée au delà d'Oman, de la Mer des Indes jusques aux côtes de Mahrah, dans le païs d'Yemen; & cette Mer

tourne autour de l'Yemen jusqu'à Aden, ville située au milieu de la frontiere meridionale; le reste de cette frontiere s'étend depuis Aden, le long des côtes de l'Yemen, jusqu'aux confins par lesquels l'Yemen est contigu au païs d'Hegiaz, & jusqu'à ce qu'on trouve le premier terme du côté de l'Occident, par où nous avons commencé nôtre description.

Le païs d'Yemen est l'Arabie Heureuse, qui compose la plus grande partie de l'Arabie en general.

Quiconque voudra faire le tour de la presqu'Isle d'Arabie, doit commencer sa route par Ailah, le long du rivage de la Mer, aïant le visage tourné au Midy & la Mer restant à sa main droite; il ira à Madyan, à Yanbaah, à Baruvah, à Gioddah, où commence l'Yemen, à Zabid & à Aden. Puis il fera le tour du Desert d'Yemen, le visage tourné à l'Orient, & la Mer étant sur sa droite, comme auparavant; de là il ira sur les côtes de Dafar & de Mahrah, & aïant parcouru l'Yemen, il tournera droit du côté du Nord, l'Ocean

toûjours à fa droite : aprés avoir paffé les côtes de Mahrah, il ira à Oman, & à la Peninfule d'Avval, à Katif, à Kedamah, & à Bafrah. Enfuite continuant de marcher autour de la prefqu'Ifle d'Arabie, & en prenant fa route du côté du Couchant, il s'éloignera de la Mer, & l'Eufrate reftera à fa droite ; il ira ainfi à Bafrah, à Saih, enfuite à Kufah, à Anam, à Rahabah & à Balis, aux confins du païs d'Alep, à Salamyah, à Balkab, & à Ailah, d'où nous avons commencé la route ; & c'eft là la defcription du circuit de toute l'Arabie.

Defcription de quelques lieux qui font auprés de la Mecque, ou qui en dépendent.

ABUKABIS, eft une Montagne qui s'éleve auprés de la Mecque du côté de l'Orient,

KAAIKAAN, eft une autre Montagne élevée prés de la Mecque à fon Occident.

BATN

BATN-MOHASSIR, eſt une Valée entre Mony, & Mozdelafah, ſans dépendre d'aucun de ces lieux,

ALGAR, lieu où le Prophete [a], que Dieu beniſſe, avoit accoûtumé de prier, eſt une caverne dans le Mont-Hara, qui eſt auprés de la Mecque, & qui en eſt éloigné de trois mille pas.

ALGAR, eſt une autre Caverne, où le Prophete ſe retiroit avec Abubekre [b], dans la Montagne de Thour, qui domine ſur la Mecque du côté du Midy.

ARAFAT, eſt le nom d'une Montagne ſituée entre Gaſnah, & le mur nommé Ibn-Amar, & Al-

a Par le Prophete les Muſulmans entendent toûjours Mahomet, & en parlant de lui & de ſes premiers Succeſſeurs, ils ajoûtent ordinairement la formule, que Dieu beniſſe, ou à qui Dieu ſoit propice, &c.

b Abubekre beau-pere, & enſuite ſucceſſeur de Mahomet, & le premier des Califes. Aiſchah ſa fille fut la troiſiéme femme que Mahomet épouſa, & la ſeule qu'il prit, lorſqu'elle étoit encore fille; c'eſt pourquoi ſon pere nommé auparavant Abdalhah, fut appellé Abubecre, c'eſt à dire, Pere de la Pucelle.

mazanin. La valée de Gasnah ne fait pas partie d'Arafat, mais elle en est le terme du côté que ce Mont se joint à Mony. Proche le mur Ibn Amar est le Temple ou l'Imam de la Mecque assemble le geuple l'aprés midi, le jour de [a] la fête d'Arafat. Ce Temple est celebre, & porte le nom de Temple d'Abraham. Il y en a une partie assise dans Gasnah, & l'autre sur Arafat. Ibn-Amar, de qui la muraille en question a tiré son nom, est Abdala, fils d'Amar, fils de Carbar. Une partie d'Arafat est appellée la Montagne Alramah, & aussi la Montagne d'Alel.

Dans le Livre d'Abibeker Achmet, fils de Mohammed, fils d'Al-

a Cette Fête se celebre le dixiéme jour du dernier mois de l'année Mahometane, par tous les Pelerins assemblés à la Mecque, & aussi par tous les autres Musulmans, en memoire du Sacrifice d'Abraham, & même d'Adam & Eve, qui se retrouverent, disent-ils, sur cette Montagne, aprés avoir été chassés du Paradis Terrestre, &c. Chacun, selon son pouvoir, sacrifie une Victime, qui est ordinairement un mouton, & quelquefois un chameau.

faKyah, il eſt marqué que (ſelon Almodainy) toute la Peninſule d'Arabie eſt diviſée en cinq parties principales, ſçavoir en Tahamah, Nagd, Hegiaz, Orud, & Yemen. Tahamah eſt proprement la partie Meridionale d'Hegiaz. Nagd eſt la Region ſituée entre Hegiaz & Irac. Hegiaz comprend les Montagnes qui s'étendent depuis Yemen juſqu'en Syrie, & dans ces Montagnes ſont Medine, & Oman. Orud s'étend depuis Yamamah juſqu'à Bahrain. Le même Auteur dit que Hegiaz eſt ainſi appellé, parce que ce païs eſt ſitué entre Nagd & Tahamah. Il ajoute que AlovaKadi a dit que Hegiaz s'étend depuis Medine juſqu'à Tabuc; & même que ce qui eſt depuis Medine juſqu'au chemin qui meine à [a] Kufah, & au delà juſqu'au

[a] Kufah ou Coufah, ville ſituée ſur l'Eufrate, environ à quatre journées de Bagdet, a été trés celebre du tems des premiers Califes; le fameux Aly y fut tué dans une Moſquée, & l'on voit encore ſon Tombeau auprés de Coufah, que ſes Sectateurs viſitent avec une grande dé-

territoire de Basrab, est censé de la partie de Nagd : Que depuis Medine jusqu'au chemin qui meine à la Mecque, & jusqu'à ce qu'on arrive à la descente de la Montagne appellée, la Descente du troupeau des chameaux, tout cela appartient à Hegiaz ; & que ce qui est au delà jusqu'à la Mecque, & Gioddah, est de la dépendance de Tahamah.

Le même Auteur ajoûte, Ibn Alaraby a écrit, que le païs situé entre l'Irac, & Wagrab & Amrah Alsaif, appartient à Nagd, & que ce qui est au delà de Wagrab jusqu'à la mer, appartient à Tahamah, & que ce qui est entre Tahamah & Nagd est de la partie d'Hegiaz. Alsarwat sont, dit-il, des lieux élevés au dessus de Tahamah. Almostarec a écrit que Odaib est le nom d'un lieu où il y a des

votion. Les plus anciens Caracteres connus parmi les Arabes, sont les Caracteres Coufites, assez differens des Modernes. On trouve tous les jours des monnoyes & des inscriptions en ces caracteres, même des exemplaires de l'Alcoran,

eaux, lequel appartient aux enfans de Tamin, & que ce ſont les premieres eaux qu'on trouve dans le Deſert, en allant de Kadaſyah, qui eſt en Coufah à la Mecque. Odaïb ſignifie aſſemblage d'eaux dans le Deſert.

ALARDG, dit cet Auteur, eſt le nom de pluſieurs villages ſitués dans les confins de Taif, où il y a une [a] Moſquée d'aſſemblée. C'eſt de là que le Poëte Alargy a tiré ſon ſurnom. Alardg eſt auſſi le nom qu'on donne à quelques colines, qui s'élevent vers le milieu du chemin, en allant de la Mecque à Medine. Il y a enfin ſur la même route une Montagne qui porte encore le nom d'Alardg.

Alnazir, fils de Shomail, a écrit que Nagd eſt un terme qui ſignifie les hauteurs de la terre. Il y a plu-

a Il y a dans le texte Arabe *Iamaa*, c'eſt-à-dire une Moſquée principale, où ſe fait l'Aſſemblée du Vendredy, où l'on prie pour le Prince regnant, &c. *proprement une Moſquée Parroiſſiale*, à la difference des autres qui ne ſont que comme de ſimples Oratoires.

ſieurs ſentimens ſur le païs de Nagd; mais le plus approuvé eſt que c'eſt le nom d'une terre haute & élevée, qui diviſe l'Yemen de Tahamah, & l'Irac ou la Caldée de Sham, ou de la Syrie; que pour ainſi dire la partie haute ou ſuperieure de Nagd eſt l'Yemen joint à Tahamah, & que la partie baſſe du même païs eſt la Caldée, jointe à la Syrie; enfin que ſon commencement du côté d'Hegiaz eſt rempli de marais.

Tahamah terre baſſe ou inferieure de l'Arabie.

Entre les lieux les plus renommés de l'Arabie on diſtingue Akik: c'eſt, ſelon Almoshtarec, le nom de pluſieurs vallées, parmi leſquelles eſt Akik haute ou ſuperieure, aſſez prés de Medine du Prophete, attenant Harah, & s'étendant juſqu'à l'extremité de Bakbao, où ſont les Cimetieres de Medine. Il y a auſſi Akik baſſe ou inferieure, aſſiſe au deſſous de la premiere; & Akik Alared dans Yamamah, où il y a un Torrent qui coule juſques dans la vallée Tahamah. Cette vallée Akik-Alared eſt contiguë

à Akik de Medine, c'eſt d'elle dont Shafiay, à qui Dieu faſſe miſericorde, a parlé, quand il a dit, *S'ils euſſent fait alliance avec les habitans d'Akik, cela m'auroit été plus agreable.* AKIK eſt auſſi une vallée nommée Dhy-Chalyfah. Sahoul, ſelon l'Auteur, Allebab eſt un bourg de la terre d'Yemen; & ſuivant Alſameani c'eſt de ce bourg que certains habits blancs qu'on y fabrique ſont appellés Alſahouliya. Cependant Ibn Haucal, en parlant de l'Arabie, dit qu'elle contient la Region de Hegiaz, qui comprend les villes de la Mecque, Medine, & Yamah; qu'elle renferme auſſi Nagd, Alhegiaz, Region voiſine de la terre de Hahrain, ainſi que les Deſerts d'Irac ou de Caldée, & ceux de Giazira, & de Sham, ou de Syrie. L'Arabie, ſuivant le même Auteur, comprend auſſi l'Yemen, qui contient Tahamah, Nagd, Alyaman, Oman, Mahrah, Hadramut, la Region de Sanaa, celle d'Aden, & d'au-

Ibn Hauca[l] *Opere prolix[o] quidquid i[n] univerſis Re[-] gionibus ſi[n-] gulare ſit, magna cu[m] laude com[-] plexus eſt. Jo[.] Gravius, &c*

tres dépendances. Tout ce qui s'étend depuis les limites de Serrain jusqu'à la Region de Yalamlam, ou d'Yelmelem, & la partie Meridionale de Taif, jusqu'à Nagd, Alyaman, & jusqu'à la Mer Persique, tirant vers l'Orient, tout cela est de l'Yemen, & l'Auteur ajoûte que ce sont là presque les deux tiers de l'Arabie. Mais, selon lui, ce qui s'étend depuis la frontiere de Serrain, le long du rivage du Golfe Persique, & de là revient sur la frontiere Orientale jusqu'à Hagr, & à la Montagne de Tay, par la Region Meridionale d'Yamamah, appartient à Hegiaz. Ce qui s'étend depuis la frontiere d'Yamamah, presque jusqu'à Medine, retournant vers la contrée de Basrah jusqu'au dessus de Bahrain, appartient à Nagd. Tout ce qui est depuis la frontiere d'Abodan jusqu'à Alanbar, & qui regarde les païs de Nagd & de Hegiaz, est du Desert d'Irac, ou de Caldée. Ce qui regne depuis la frontiere d'Ambar

jusqu'à Balis & Yatim ou Teyma, & à la vallée AKIK Ovadilcora, est du Desert de Giazirat : enfin tout ce qui s'étend depuis Balis jusqu'à Ailah, regardant Hegiaz ; & étant opposé à la terre de Tabuc, est du Desert de Sham ou de Syrie. Il y a quelques sçavans Geographes, ajoûte le même Auteur, qui en faisant la division de ce païs, veulent que Medine soit de la region de Nagd, & la Mecque de celle de Tahamah d'Yemen.

Parmi les lieux les plus celebres de l'Arabie on compte Algiofah : c'est un Oratoire & le rendez-vous de tous les Pelerins d'Egypte, lorsqu'ils vont à la Mecque, situé prés de Rabegh : le lieu est solitaire, rempli de ruines, & sans habitans, son nom est pourtant en reputation.

ALMOHASAB, selon Amoshtarec, est un lieu situé entre la Mecque, & Mony, mais plus proche de Mony. Cet Auteur assure que c'est ce qu'on appelle la vallée

Suivant Elmacin Mahomet est né dans cette vallée.

de la Mecque, & que c'est là qu'on voit encore le Temple des Idoles de la Tribu de Kenané, enfin que ce lieu est ainsi nommé à cause des sables dont il est tout rempli.

Ibn Haucal assure que dans l'Arabie [a] il n'y a point de fleuve ni de lac navigable ; si l'on objecte qu'il y a le lac Almotanah, ou le lac puant, la réponse est que ce lac est voisin de l'Arabie, mais qu'il n'y est pas veritablement situé. Pour ce qui est des eaux qui coulent dans le païs d'Yemen, auprés d'Elmazad, dans la region [b] de

a Selon Herodote il y a dans l'Arabie un grand fleuve appellé Cotys, qui se décharge dans la Mer Rouge, & Diodore de Sicile parle d'un Lac de 500. stades de longueur, sur 60. de largeur, situé dans l'Arabie Deserte, qui jettoit tous les ans du bitume.

b La region de Saba, & les Sabéens, sont celebres dans l'Ecriture & dans les Auteurs prophanes. La ville de Saba faisoit un grand trafic d'or, selon Ezechiel, chap. 27. & le Pseaume 22. Ce metal étoit trés excellent, & en abondance dans l'Arabie, suivant Diodore de Sicile. Pline en parlant des Sabéens l. 6. chap. 28. dit *Sabæos ditissimos sylvarum fertilitate odorifera*,

Saba, elles viennent de plusieurs Torrens, & on les assemble par le moïen d'une Digue pour arroser les terres qui en ont besoin. Cependant il y a dans l'Arabie beaucoup de ruisseaux, de fontaines, & de puits. Selon le même Auteur il n'y a point d'arbres fruitiers à la Mecque, si ce n'est les arbres du Desert, mais au delà des limites du Haram, il y a des fontaines & des fruits. Il ajoute enfin que Mony est situé sur le chemin de la Mecque au Mont Ara-fat, qu'il y a trois mille de Mony à la Mecque, & que Bath Mohasser est une vallée située entre Mony & Mos de la fah.

Le Haram est la grande Mosquée de la Mecque bâtie en forme de Cloître, &c.

Il est écrit dans Almoshtarec, que Ramah est un Hospice sur le chemin de Basrah à la Mecque, éloigné de Basrah de douze journées, que c'est l'extremité du païs

Hospice ou lieu de retraite pour les Pelerins Musulmans.

auri metallis, agrorum riguis, &c. Dans la suite la ville de Saba a changé de nom, comme nous verrons en son lieu, où il sera parlé de son Fondateur, &c.

de la Tribu de Tamin ; que Thabir est une montagne fort élevée entre Mony & Mosdelafah , & que les anciens Arabes dans le tems de la superstition [a] & de l'ignorance , ne partoient jamais de Mos de la fah que le soleil n'eût paru sur le sommet de Thabir.

Il est marqué dans le même Auteur, que Alhoday biyah est un lieu, situé en partie dans Alhal, & en partie dans le Haram , & que c'est là que les Infidelles arrêterent le Prophete , & l'empêcherent de visiter la Maison de Dieu ; c'est l'extremité la plus éloignée du Haram , & pour ainsi dire l'angle du Cloître ; il demeura entre ce lieu & la Mosquée plus d'une journée entiere.

REDWAY, continuë t-il , est une montagne qui a plusieurs bras & beaucoup de vallées profondes ; je l'ai vuë de [b] Yambao toute ver-

a Ce tems , selon les Musulmans , est celui qui a precedé la naissance de Mahomet.

b Yambao ville voisine de Medine , elle est décrite ci-aprés.

doïante, & il m'a été dit par des gens qui l'ont parcouruë, qu'on y trouve des eaux en quantité, c'est la montagne où la Secte, nommée Alkaisaniya a cru que vivoit Mehemet, fils d'Aly, surnommé Alhanafiyah.

Il est encore écrit dans Almostarec, que Koba, autrement Alcasar, est un bourg à deux milles de Medine, que là est la Mosquée d'Altakawy[a], où il y a de grandes vertus; que Koba est aussi le nom d'une trés grande ville dans les quartiers de Fergalah, prés Alshah, dans le Roïaume de Transoxiane.

Parmi ces lieux distingués de l'Arabie, on compte encore Alabura, situé vers le Nord de Giohfah, à la distance d'environ huit [b] parasan-

a M. Petis a traduit, *Fanum in quo sunt Talismata*, mais il paroît par le manuscrit de Grave, que cela ne signifie autre chose, si ce n'est qu'il s'est fait des miracles en ce lieu là, selon la croïance, ou plûtôt la superstition des Mahometans

b Caicoba, Rol de Perse, celui qui fit Hif-

ges : on dit qu'Abdalla pere du Prophete, eſt mort en ce lieu là ; mais la plus commune opinion eſt qu'il eſt mort à Medine dans la maiſon de Nabayah , chez ſes oncles , fils de Nagiar.

DOWMATA-LGIANDAL, eſt un lieu qui ſépare la Syrie de la Caldée, éloigné d'environ ſept ſtations ou journées de Damas, & de treize de Medine.

OSFAN eſt un Hoſpice, & une retraite des Pelerins, éloignée de Chalis d'environ une ſtation, du côté du Midy. D'Osfan à Batnmar il y a trente-trois milles.

ALGIAR eſt auſſi un lieu celebre, ſelon Allebah ; c'eſt le Port de Medine du Prophete, à la diſtance de trois ſtations. Et ſuivant Ibn Haucal, depuis le rivage de

paham la Capitale de ſes Etats, ordonna entre autres beaux Reglemens, que les grands chemins fuſſent marqués de quatre en quatre mille pas. Les Perſans ont nommé cet eſpace *Firſenk*, nom duquel on a fait Farſaque, & enſuite Paraſaque & Paraſange. La Paraſange eſt compoſée de trois milles Arabiques. Voïés la Note ſuivante ſur le mille Arabique, & ſur la ſtation.

Giohfah jusqu'à Algiar, il y a trois stations, & d'Algiar à Ailah on compte vingt stations.

Enfin Datirak est un Oratoire & le rendez-vous des Pelerins de Caldée allant à la Mecque, éloigné de cette ville de 48. milles. Alazizy a écrit qu'entre Datirak & Amrah, il y a vingt-six milles, & que Awtas, où le Prophete combattit & remporta une victoire, est situé entre Datirak & Amrah.

Description de quelques distances particulieres dans la presqu'Isle d'Arabie.

De Medine à Kufah ou Coufah, on compte environ vingt [a] stations; de Medine à la Mecque dix stations; de Medine à Bosrah XVIII.

[a] La station, ou diette & journée, est d'environ trente milles Arabiques. Le mille, dit Abulfeda dans sa Preface, est de 3000. coudées selon les Anciens, & de 4000. selon les Modernes. Mais cette difference n'est rien, puisqu'ils conviennent tous que chaque mille est de 96000. doigts ou pouces.

ſtations ; de Medine à Bahrain xv. ſtations ; de Medine à Raccah xx. ſtations ; autant de Medine à Damas, & autant de Medine à [a] Feleſtin. De Medine à Metzr, *ou le Caire*, le long du rivage de la mer xxv. ſtations. De la Mecque à Aden environ un mois de chemin. Il y a deux routes pour aller d'Aden à la Mecque ; l'une ſur le rivage de la mer, & c'eſt la plus longue ; l'autre par Sanaa, & Saadah, Giaſrah, Nagran & Taif, & de là à la Mecque.

ALMEHRAS eſt le nom d'une certaine eau qu'on trouve dans la montagne d'Ahhud. Il eſt marqué dans les [b] Hhaddis que le Prophete eut

a Feleſtin eſt le nom d'un bourg dans la Paleſtine, que les Arabes nomment auſſi Feleſtin, ſitué ſur la frontiere d'Arabie.

b Hhaddis, c'eſt le recüeil des preceptes, ſentences, & autres diſcours, que l'on ſçait par tradition avoir été prononcés de bouche par Mahomet : on a fait tant de Livres ſur ces traditions, dont le Recüeil eſt immenſe, que le tout enſemble fait un corps de doctrine, à peu prés ſemblable au Talmud des Juifs ; on dit même que pluſieurs de ces Hhaddits ſont tirés du Talmud. Sultan Noureddin Zenghi, Prince

eut ſoif la journée d'Ahhud, ou du Combat du jour du Seigneur, & qu'Ali fils d'Abou Taleb, lui apporta de cette eau dans un Bouclier, que Mahomet refuſa d'en boire; mais qu'il en lava le ſang qui étoit ſur ſon viſage: & c'eſt ce que Siddik inſinuë par ces Vers,

C'eſt le fameux Aly, Gendre de Mahomet.

Souvenez-vous du lieu où Huſſein a été tué,
De Zeid, & du Martyr qui a ſouffert la mort auprés de Mehras.

Par ce Martyr il entend Hamzam, oncle de Mahomet, qui ſouffrit le martyre ſur la mon-

celebre parmi les Muſulmans, a été le premier qui a fondé un College pour enſeigner publiquement ces Hhaddits ou Traditions de Mahomet. Nous dirons par occaſion, qu'il a auſſi été le premier entre tous les Princes de ſa Religion, qui ait établi une Chambre de Juſtice, pour connoître des violences que les grands Seigneurs faiſoient aux particuliers, voulant que les Commiſſaires par lui nommés, jugeaſſent ſouverainement, avec toute la ſeverité poſſible, & ſans égard pour qui que ce fût, de tous les torts & de toutes les injures que le peuple auroit ſoufferres de la part des Grands, &c.

tagne Ahhud, auprés de Mehras, c'eſt-à-dire qui fut tué dans le combat dont on vient de parler.

Suivant Allebad, Howarain eſt une ville du païs de Bahrain: Ziyad fils d'Omar en fit la conquête, c'eſt pourquoi il fut ſurnommé Ziyad Howarin. Le frere de ce Ziyad fut un ſçavant Juriſconſulte du nombre des compagnons d'Aly, fils d'Abou Thaleb. Howarain eſt auſſi un village du païs de Hems, ou d'Emeſſe, au Sud-eſt de la ville de ce nom. J'ai lû dans l'Hiſtoire que Ziyad y floriſſoit, lorſque Mahomet y vint avec Almawyam.

Entre les villes voiſines de Katif, on compte Tarut, petite ville à l'Orient de Katif: dans les hautes marées la mer l'environne de tous côtés, & en fait une Iſle; & quand la mer ſe retire, une partie de la terre qui eſt entre cette ville & Katif, reſte découverte, & les Voïageurs y paſſent à pied ſec. Sa diſtance de Katif eſt d'en-

viron une demie ſtation. Tarut abonde en vignobles, & en excellens raiſins.

Alragia, ſitué entre la Mecque & Taif, eſt dans le païs d'Hegiaz, c'eſt le lieu où Adel & Karah trahirent les compagnons du Prophete.

Alragia eſt auſſi un lieu prés de Cayber, où l'armée du Prophete campoit, en aſſiégeant cette ville, & où l'armée fut rafraîchie par un convoi de vivres.

Aldahna, ſuivant Almoshtarec, eſt une terre vaſte & étenduë qui commence au païs de Nagd, & continuë juſqu'à la Region de la Tribu de Tamin.

Alshahar appartient au païs d'Yemen, & c'eſt une petite ville ſituée entre Aden & Dafar.

Dans le même païs on compte auſſi Hadramaout, terre floriſſante & habitée par les Enfans de la Tribu de Namud; elle eſt éloignée de Shahar de quatre journées de chemin. Son nom eſt marqué dans

Allebab, avec la même prononciation que ci-dessus.

Yakut a écrit dans Almoshtarec, que le Lac Gadirkhom est situé entre la Mecque & Medine : on dit que ce Lac est éloigné de Gohfah d'environ trois milles ; on dit aussi qu'il y a là un bois, dont une fête célebrée par les * Chyaïtes, ou les Sectaires, a pris le nom.

* Chyaïtes, ou Schiites, ainsi appellés par les Musulmans orthodoxes, à cause qu'ils sont partisans ou sectateurs d'Aly, ce qui forme un grand schisme dans le Mahometisme ; tous les Persans sont Schiites, &c.

Circuit de la presqu'Isle d'Arabie, selon Ibn Haucal.

De Abadan à Barhain on compte environ xv stations ; de Barhain à Oman environ un mois de chemin ; d'Oman à Mahrah, aussi un mois ; de Mahrah à Aden la même longueur, & d'Aden à Giodah le même chemin ; de Giodah à la côte maritime de Giofah iij sta-

tions; de là à Giar, auſſi iij ſtations; de Giar à Ailah, environ xx ſtations; d'Ailah à Harah, iij ſtations; & de Harah à Balaka, iij ſtations; de Balaka à Masharik Houvran, vj ſtations; de Masharik Houvran à Masharik Goutah, où ſont les jardins de Damas, iij ſtations; de Masharik Goutah à Salamiyah, iv ſtations; de là à Balés, vij ſtations; de Balés à Kufah xx ſtations; & de Khufah à Boſrah, environ xij ſtations; de Boſrah à Abadan ij ſtations; & c'eſt là à peu prés tout le circuit de la Peninſule d'Arabie.

Yabrin eſt une terre ſalée, où il y a deux fontaines & une grande quantité de palmiers. Ces fontaines ſont éloignées l'une de l'autre d'environ une demi journée de chemin, & la plûpart des palmiers ſont plantés auprés des fontaines. Yabrin eſt voiſine de Haſa, de Katif, & de Yamamah. * Haſa, Yabrin, & Yamamah ſont poſés comme en triangle. Yamamah eſt

* Le Manuſcrit de M. Petis ajoûte que l'éloignement eſt de

trois journées, & qu'il y a le même chemin entre Yabrin & Hasa.

sur le côté Occidental, Hasa sur l'Oriental, & Yabrin sur le Meridional, en s'éloignant un peu des deux autres. Yabrin, selon Almoshtarec, est le nom d'un païs de sable, dont l'extremité du côté de l'Orient ne peut être connuë, & discernée de la terre d'Yamamah. A Yabrin l'air est extrémement mauvais, & des gens qui y ont fait quelque sejour, m'ont dit que les habitans du païs sont persuadés que la fievre attaque ordinairement ceux qui y mangent des dates, qui y boivent de l'eau, & qui dorment à l'ombre des arbres : les dates y sont semblables à celles de Medine.

Entre les lieux les plus celebres de Barrhine, on distingue Kademah. C'est un Golfe qui s'étend sur les côtes de Barrhine, de Bosrah, & de Katif. Entre Kademah & Bosrah il y a deux journées de chemin; de Kademah à Katif trois journées. Ce Golfe est situé au Midi de Bosrah, & on l'appelle Kademah Albohour, le Golfe des

Mers. Il y a ſur ſes côtes quantité d'habitations d'Arabes, qui ont là & aux environs des pâturages commodes, & beaucoup de puits, dont l'eau monte & s'éleve juſqu'aux bords en de certains tems, avec autant de regularité que le flux de la mer.

Fin de la Deſcription de la preſqu'Iſle d'Arabie.

DESCRIPTION DES VILLES D'ARABIE,

Comprises dans les Tables d'Abulfeda.

I. LA MECQUE a est située dans une vallée entre des montagnes steriles. Dans cette ville est le Kyâbe, élevé au milieu du Temple, ou de la Mosquée, appellée Haram: Nous en obmettons la description, parce que c'est un monument trop celebre & trop connu parmi nous. La moitié de la ville de la Mecque s'appelle BEK-

a Les Mahometans appellent la Mecque *Omm alcora*, la Mere des Villes, ou la Metropole du Musulmanisme, à cause du Kyâbe ou Caabah, maison quarrée, bâtie, selon les Mahometans, par Abraham, & par Ismael son fils; laquelle est dans le Haram, ou Mosquée sacrée. Ce Kyâbe porte aussi le nom de Beit Allah, ou Maison de Dieu.

KAK. Giawhary a écrit dans son * Sihhah que la moitié de la Mecque a été nommée de ce nom là, à cause de la multitude de ses habitans; car BEKKaho, ou BEKKyé, signifie une foule extraordinaire. Un mur entoure la Mecque de toutes parts. Dans le Haram est le * fameux puits de Zemzem, peu éloigné de la porte de Kyâbé, & au dessus de ce puits il y a un beau dôme.

* C'est un Commentaire sur l'Alcoran.

* Voïez le Vöiage de l'Arabie Heureuse, sur le puits de Zemzem, page 337.

II. MEDINE [a] du Prophete est assise dans une plaine, elle a au Septentrion la montagne Ohud, au Midy celle de Thabir. Cette Ville & ses environs abondent en palmiers, & le terrein en est fort humide. Dans Medine est la [b] Mos-

a *Medinah* signifie en Arabe une ville en general. Les Mahometans ont appellé ainsi (c'est-à-dire la ville par excellence) celle qu'on nommoit auparavant Iathreb, à cause que Mahomet en fit le siege de l'Empire des Musulmans, & qu'il y est mort, &c. On l'appelle aussi Medinah al Nabi, la ville du Prophete.

b La Mosquée de Medine fut bâtie par Mahomet, aprés sa retraite ou sa fuite en cette ville. Il y finit ses jours, & les Musulmans, aprés avoir

quée & le tombeau du Prophete: à la droite de ce tombeau ſont ceux d'Abubekre & d'Omar. La Ville eſt entourée d'un mur de brique. Entre les villages qui ſont aux environs de Medine, on diſtingue Rabdah, où eſt le tombeau d'Abi Lur Alafary, à qui Dieu, &c. Ce lieu eſt ſitué ſous le 67. degré 30. minutes de longitude, & ſous le 24. degré 10. minutes de latitude. A Medine eſt le puits Bedhaat, ou Fort, dont il eſt fait mention dans les Hhadis: là eſt auſſi le puits Aris, dans lequel l'anneau, ou le ſceau de Mahomet étant tombé des mains d'Oſman, fils d'Ofan, [a] le Pro-

été à la Mecque, lieu de ſa naiſſance, vont viſiter ſon tombeau dans ſa Moſquée de Medine. Ce tombeau de marbre blanc eſt dans un angle de la Moſquée, & couvert d'un Dôme qui forme une eſpece de petite Chapelle. Le Pere Alexandre s'eſt trompé après pluſieurs autres, quand il a écrit que ce Tombeau eſt ſuſpendu en l'air, &c. *Sepulcrum ejus ſublime pendet vi magnetica elatum*, *&c.* choſe abſurde & impoſſible.

a Le manuſcrit de M. Petis porte que quelque recherche que fit Oſman, il ne put jamais le trouver.

phete lui deffendit d'en faire la recherche, & empêcha qu'il ne pût le retrouver.

III Ailah [a] étoit autrefois une petite ville, avec quelques terres fertiles aux environs; c'eſt la cité de ces [b] Juifs qui furent changés en porcs & en ſinges : elle eſt ſituée ſur la côte de la Mer Rouge, aſſés prés du chemin des Pelerins d'Egypte, qui vont à la Mecque. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une tour, la demeure d'un Gouverneur, qui dépend de celui du Grand Caire. Il n'y a plus là de champs ſemés : il y avoit autrefois une forthereſſe bâtie dans la mer, mais elle eſt toute ruinée, & le Commandant demeure dans la tour dont on vient

a Il y a de l'apparence qu'Ailah eſt Elana, dont parlent les anciens Geographes ; cependant dans les Actes du Concile de Calcedoine, tenu en 451. il eſt fait mention de Berylle Evêque d'Aila.

b Les Juifs changés en porcs,& en ſinges: c'eſt une fable inventée par les Interpretes de l'Alcoran, ſur le Chapitre Aâraf, pour marquer la punition de quelques Juifs qui avoient profané le Sabbat dans cette ville.

de parler, laquelle est située sur rivage.

IV. MADYAN [a] est une ville ruinée sur les bords de la Mer Rouge, du côté opposé à Tabuc, dont elle est éloignée d'environ six journées de chemin. C'est à Madyan qu'est le puits fameux dont Moïse abbreuva les troupeaux de Schôaïb, Madian est aussi le nom de la Tribu de laquelle étoit issu Schôaïb, & ensuite la ville dont nous parlons a pris ce même nom, ce qui est attesté par la parole du * Trés haut, qui dit, le Chef, ou le Gouverneur de Madyan, est frere de Schôaïb. Selon

* L'Auteur Mahometan entend par là l'Alcoran.

a Cette ville tire son nom de Madian, fils d'Ismael, fils du Patriarche Abraham, qui a donné son nom aux Madianites, peuple d'Arabie, dont parle l'Ecriture dans l'Exode, &c.

Schôaïb, selon les Musulmans, est Jethro, beaupere de Moïse: ils le mettent dans le rang des Prophetes, & le font descendre de Madian fils d'Ismael: il donna, disent-ils, des enseignemens utiles à Moïse & à Aaron, ce qui est fondé dans l'Ecriture, & par cette raison ils l'appellent le Predicateur des Prophetes; ils prétendent qu'il fut envoïé de Dieu au peuple de Madian pour les convertir de l'idolatrie à la profession de la vraie Religion.

Ibn Said, la largeur de la Mer Rouge en ce lieu là eſt d'environ a cent mille pas. Il y a auprés de Madyan un Château nommé Maſamiyah, bâti ſur la côte Occidentale de cette mer.

V. TAYMA eſt une Fortereſſe plus renommée que Tabuc, & il y a beaucoup de palmiers aux environs. Alazizy a écrit que Tayma appartient à la Tribu de Tay. La Forteresſe, ou le Château de Tayma s'appelle auſſi AlablaK, on dit qu'il a été bâti par Samoul, fils d'Adiya, lequel a fait des vers ſur ce ſujet. *Nous avons*, dit-il, *une montagne qui fait les delices de tous les voiſins; leurs yeux ſont éblouïs en*

a Il y a dans le texte que cette largeur eſt d'environ une courſe de Courier. Les Geographes Arabes s'expriment ainſi pour ſignifier le chemin que peut faire un vaiſſeau dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit, avec un vent ordinaire; ce que le Cherif Edriſi évaluë environ à cent mille pas. Au reſte Grave eſt ici abuſé par ſon manuſcrit, en prenant (comme il a fait) cette diſtance pour celle qui eſt entre Madyan & la mer rouge, ce qui eſt viſiblement impoſſible, puiſque la ville eſt bâtie ſur le rivage de cette mer.

la regardant. Alablak est unique dans le monde, qui est tout rempli de sa renommée; elle a des traits d'une rare beauté, & la blancheur éclate sur son front & sur ses pieds. L'Auteur ne finit point sur ce sujet dans son enthousiasme poëtique.

VI. TABUC est situé entre Hag'r & la Syrie, il y a des eaux & des palmiers. On dit que les compagnons d'AIKAH, ausquels Dieu envoïa Schôaïb, ont vêcu en ce lieu là: Schôaïb n'étoit pas né parmi eux, mais parmi les habitans de Madyan: L'Auteur du Kanum dit que Tabuc est situé à l'Orient, & Madyan à l'Occident.

VII. HAG'R [a], selon Ibn Haucal, est dans les montagnes éloignées d'une journée de chemin de la valée ALKARY, mais cela n'est pas exact, & je sçay

a Hag'r, ou Hagiar, est un nom Arabe, qui signifie une pierre: on croit, & avec beaucoup de raison, que la ville de Hag'r est la même que les anciens Geographes ont nommée *Petra deserti*, ancienne Metropole de l'Arabie.

qu'entre les deux il y a plus de cinq journées de chemin. Il dit que c'étoit la Region occupée par la Tribu de Tſammoud, au ſujet de laquelle Dieu a dit, les[a] Tſammoudites à qui les pierres de la valée rendirent réponſe : & il ajoute qu'il a vû ces montagnes, avec les grottes, & les eaux qui y ſont, ce que Dieu a encore exprimé par ces paroles ; ils creuſeront à coups de marteau, & avec induſtrie des logemens dans la montagne. On nomme ces montagnes Alathaleb ; les Religieux où les Pelerins de Syrie s'y arrêtent en allant à la Mecque. Elles ſont éloignées d'Alaly, en tirant vers la Syrie, d'environ une demi journée de chemin : on dit

a Les Tſammoudites, ou Themudites, c'eſt la Tribu qui avoit pour Chef Themud fils d'Amar, & il eſt fort parlé de ce Peuple dans l'Alcoran, & du Prophete Saleh, neveu de Themoud, que Dieu envoïa à Hag'r, & qui fut très mal reçu des Themudites, leſquels ſe creuſerent des grottes pour ſe garentir de la colere du Ciel. Nôtre Auteur rappelle ici leur hiſtoire, en rapportant à Dieu même les paroles de l'Alcoran, ſuivant l'aveuglement de ſa Religion.

que le * Prophete deffendit de boire de l'eau de ces montagnes.

VIII. Tadmor a est une petite ville dans le desert de Syrie, & dans la dépendance de Hems, ou Emesse, mais plus Orientale que cette Ville: le terroir de Tadmor est extrémement humide, il y a beaucoup de palmiers, d'oliviers, & de figuiers. Il s'y trouve parmi quantité de ruines, de beaux monumens de l'antiquité, colomnes, marbres, &c. La Ville est éloignée de Hems de trois stations, & d'autant de Salamiya : elle est fermée de murailles avec une forteresse :

* Cette deffense vient de ce que Mahomet avoit cette Region en execration, à cause des crimes des Themudites, & de leur revolte contre Saleh, &c.

a Les Scavans ne doutent plus que Tadmor ne soit l'ancienne Palmyre que Salomon fit bâtir dans le Desert, suivant le III. Livre des Rois, ch. 9. vers. 18. & que l'Empereur Hadrien fit rebâtir & orner magnifiquement. Zenobie, si celebre dans l'histoire, étoit Reine de Palmyre, &c. Voïez la Relation du Voïage de Palmyre, par M. Hallifax imprimée à Londres, en 1705. avec des Remarques, c'est une piece très curieuse, dont les Journaux de Trevoux ont rendu compte en Novembre & Decembre 1713.

on compte ſuivant Alazizy, cinquante-neuf milles de * Tadmor à Damas, & cent deux milles de Tadmor à Rabbah.

IX. Yanbo, petite ville ſur la route de Medine, de laquelle il eſt fait mention dans les Haddis. Ibn Said écrit qu'à Yanbo il y a des fontaines, des prairies, & un château, c'eſt la demeure de la Tribu de Hoſu, il y a un Port * éloigné de la ville d'une journée de chemin. Yanbo, ſuivant Ibn Haucal, eſt un château aux environs duquel il y a des palmiers, des eaux, & des champs cultivés. C'eſt en ce lieu qu'a demeuré Aly

* Ce Port eſt ſur la Mer Rouge.

* Les Auteurs qui ont pris les ruines de Balbec, qui eſt l'ancienne Heliopolis de Syrie, pour celles de Tadmor, ou de Palmyre, n'ont pas fait reflexion à pluſieurs circonſtances qui démontrent la fauſſeté de cette opinion, & ſur tout à l'éloignement qu'il y a de Tadmor à Damas, dont la ville de Balbec n'eſt qu'à une trés petite journée, &c. Pline aſſure que Palmyre étoit dans une telle ſituation, & dans un état ſi floriſſant, qu'elle donnoit de la jalouſie à deux grands Empires, ſçavoir celui des Romains, & celui des Parthes. Enfin le territoire de Palmyre étoit arroſé par l'Eufrate, &c.

fils d'Abou Talib, dont Dieu a honoré la face ; & c'eſt là auſſi que ſes enfans [a] ont regné. Prés d'Yanbo eſt le Mont Redway, qui s'éleve à ſon Orient, d'où l'on tire les pierres propres à faire des meules. Entre cette montagne & Medine, on compte vij ſtations.

X. KHAIBAR abonde en palmiers, & c'eſt la Terre des Enfans d'Anzab. Khaibar dans la langue des Juifs ſignifie un château [b]. Son éloignement de Medine eſt d'environ vj ſtations entre le Septentrion & l'Orient. Khaibar, ſelon Edriſi, eſt une petite ville ſemblable à un grand château, abondante en fruits & en palmiers : au commencement du Mahometiſme ce n'étoit qu'une

a J'ai ſuivi ici la verſion & le manuſcrit de Grave, fort different en cet endroit de celui de M. Petis, qui ſemble dire qu'Ali gendre de Mahomet a fait en ce lieu la fondation d'un hôpital, dont les revenus ſont adminiſtrez par ſes ſucceſſeurs.

b Khaibar. On prétend que ce nom ſignifie plutôt Ligue & Confederation, à cauſe que c'eſt en ce lieu que les Juifs réunis contre les premiers Muſulmans, livrerent bataille à Mahomet.

maiſon entre Karida & Ennadir, & c'étoit la demeure des Enfans de Koraitab & de Nodair; c'eſt là auſſi qu'a habité Samoul fils d'Adiya. Il y a iv ſtations de Khaibar à la Mecque.

XI. MAGHIAN eſt une des plus illuſtres villes de l'Yemen, à iij ſtations de diſtance de Zabid; elle a deux grandes Moſquées d'aſſemblée. Sa ſituation eſt dans une plaine, elle eſt compriſe entre les villes de la Region maritime, & ſituée entre le Nord & l'Orient de Zabid, à vj ſtations d'éloignement de Sanaa. D'Aden à la ville de Maghian, dit le Cherif Edriſi, il y a vj ſtations, & de Maghian à la ville de Chayvan xxv paraſanges.

XII. ZABID [a] eſt la Metropole de toute la Region maritime de l'Yemen, aſſiſe dans une plaine,

a Zabid eſt une ville de commerce dont le Port eſt un des principaux de l'Yemen ſur la Mer Rouge : Ce Port s'appelle Alafakak, du nom d'une fortereſſe qui eſt à ſon entrée. Il y avoit autrefois un Roi à Zabid, & un autre à Sanaa, qui ſe faiſoient la guerre, &c.

éloignée de la mer d'un peu moins d'une journée de chemin ; on n'y voit point d'autre eau que celle des puits ; elle a quantité de palmiers, & les murs sont percés de huit portes, selon Albiruny. Zabid est un port d'Yemen, & le vrai port de Zabid est un lieu appellé Alafakah, & il y a xl milles de distance de l'un à l'autre. Il est écrit dans Alazizy que Zabid a une rade nommée Alafakah. L'Auteur du Livre des Longitudes, dit qu'Alafakah est situé sous le lxiv degré de longitude, & sous le xiv degré 35 minutes de latitude.

XIII. Tiz, aujourd'hui la demeure des Rois d'Yemen, est un château dans les montagnes, élevé sur la Region maritime, & sur les terres [a] de Zabid ; & au dessus de Tiz il y a un lieu de plaisance appellé Sehadah, où le Roi d'Yemen

a Cette circonstance du Château de Tiz, élevé sur les Terres de Zabid, semble insinuer que Tiz, & la ville de Tage, dont nous avons parlé dans le Voïage de l'Arabie Heureuse, page 229. est la même chose.

a fait conduire des eaux des montagnes qui ſont au deſſus, & où il a fait bâtir un magnifique Palais, au milieu d'un jardin délicieux.

XIV. Hisnouddam oula, ou Aldemlow, eſt un Château ſitué au Nord d'Aden, dans les montagnes d'Yemen, où ſont gardés les treſors du Roi. Ibn Saïd dit que ce Château eſt élevé ſur une montagne qui s'étend du Nord au Midi. La force & l'aſſiete inacceſſible de ce Château ont paſſé en proverbe, car on dit fort comme Aldemlow. Il a au Nord * Hirah, petite ville fort connuë, & ſituée ſur la grande route des montagnes.

* La ville d'Hirah, bâtie par Malek, fut autrefois la capitale d'un Roïaume de ce nom, dont les derniers Rois étoient Chrétiens.

XV. Hargiah eſt un Port de mer où il y a quelques maiſons, la plûpart fort petites, & conſtruites avec de la terre & des roſeaux: Edriſi dit qu'il y a une journée de chemin entre Hargiah & Hirdah.

XVI. Gioblah eſt ſitué entre Aden & Sanaa, dans les montagnes, & ſur deux rivieres, d'où elle

a été nommée Medinah Alnahrain, ville des deux Rivieres ; c'eſt une Ville aſſés moderne, bâtie par les Alſalihiyunis, lorſqu'ils eurent conquis l'Yemen. Allebab écrit que l'Yemen eſt un grand & vaſte païs, dont les habitans ſont appellés Yemenis, ou Yemenites, & que ce païs porte le nom d'Yemen, parce qu'il eſt ſitué à la droite de la [a] Terre, comme la Syrie eſt ſituée à la gauche. Il ajoûte que ſelon des Auteurs dignes de foi, Gioblah eſt éloigné de Tafirdoum d'environ une journée de chemin, & qu'elle eſt à l'Orient de Tiz, en tirant un peu vers le Nord.

XVII. Dgianad eſt au Nord de Tiz ; les eaux y ſont mal ſaines ; ſon éloignement de Sana eſt de 48. paraſanges, & de Dafar de 24.

a Par la Terre les Muſulmans entendent la Mecque & ſon territoire, qu'ils eſtiment être le centre ou le milieu du monde, & cela par émulation de ce que les anciens Juifs, & Chrétiens ont crû la même choſe de la ville de Jeruſalem, autoriſés par quelques paſſages de l'Ecriture, qui ſemblent favoriſer cette opinion.

Dgianad eſt un lieu infect, environ à une demi ſtation de Tiz. Selon le Cherif Edriſi, Dgianad eſt entre Damar & Zabid. Le païs ne laiſſe pas d'être agréable, & la ville conſiderable, aïant une belle & grande Moſquée d'aſſemblée, qui porte le nom de Moſquée de Maad Ibn Giabal, parce qu'il l'a fait bâtir. La plûpart des habitans de Dgianad ſont Schiites ou Sectaires d'Aly. Aſſés prés de cette ville eſt la vallée Sahoul, par laquelle on entre dans le Deſert, & on arrive à une montagne ſur laquelle ſont bâtis mille villages : la largeur de cette montagne eſt d'environ 20. paraſanges. De là on va par des campagnes ſteriles & pleines de ſable à la vallée de Zabid.

XVIII. DAMAR * eſt une ville celebre de l'Yemen, c'eſt la patrie de pluſieurs Perſonnages illuſtres qui ont écrit les paroles du Prophete & de ſes Diſciples. Les Hiſtoriens parlent beaucoup de Damar, qui eſt éloigné de Sanaa de 16. pa-

* Voïez le Voïage de l'Arabie Heureuſe, au ſujet de Damar, page 2,1.

rasanges,& de Ddafar de 8. Edrisi écrit qu'il y a deux stations de Damar à Sanaa, & que sur le chemin qui conduit à Damar, il y a une montagne, sur laquelle il y a une magnifique Mosquée, bâtie encore par Maad Ibn Giabal, & qui en porte le nom.

XIX. HALY est une ville située sur les confins de l'Yemen, du côté d'Hegiaz. Quiconque, dit Edrisi, veut passer de Tehamah jusqu'à Sanaa, doit marcher depuis Serrain environ vj stations, & dans cette Region est la ville d'Haly, ainsi appellée du nom d'Haly, fils de Jacob.

XX. GIODDAH, * ou Dgiudda, est le port de la Mecque, à la distance d'environ ij stations sur le rivage de la Mer Rouge : ce port est trés celebre. Edrisi marque aussi que Gioddah est un port de mer, & qu'entre la ville de ce nom & la Mecque, il y a environ xl milles; c'est le rendez-vous des Pelerins qui passent d'Aidzab

* C'est la Ville & le Port de Geddal, où il y a ordinairement un Pacha Turc, dont l'autorité est assés bornée. Les Musulmans croïent avoir en ce lieu là le tombeau d'Eve.

d'Aidzab à la Mecque, & à Medine.

XXI. Ddafar est une ville située sur le rivage d'un Golfe qui vient de l'Ocean Meridional, & qui s'avance dans les terres en tirant vers le Nord l'espace d'environ cent milles. Dans le fonds de ce Golfe est la ville de Ddafar. Les Vaisseaux qui sortent de son port ne peuvent naviger que par le vent de terre; ils font voile de ce Golfe pour aller aux Indes. Ddafar est la capitale du païs de Shagiar. On trouve dans ce païs plusieurs plantes, & d'autres productions des Indes, comme la noix muscade, le Nardgil, ou le Coco, l'Indigo, &c. Au Nord de Ddafar il y a des colines pleines de sable, sur lesquelles habite la Tribu de Beniaad. Entre Ddafar & Sanaa il y a 24. parasanges. Quelques-uns disent que Ddafar est sur les côtes d'Yemen, & qu'il y a plusieurs jardins, & des ruisseaux aux environs. Enfin Ddafar n'a gue-

res plus d'étenduë qu'un grand village.

XXII. Serrain est éloigné d'Haly de 19. parasanges du côté du Nord. C'est, dit Allebab, une petite ville proche de Gioddah, dans les quartiers de la Mecque. Alazizy dit que Serrain est sur le bord de la mer, éloignée de la Mecque de quatre grandes journées de chemin. Selon Edrisi on trouve prés de Serrain le Bourg Yalamlam, qui est un Oratoire, & un rendez-vous des Pelerins de l'Yemen, qui vont à la Mecque.

XXIII. Nedgeran, ou Na-g'ran, est une petite ville où il y a des palmiers; elle est habitée par des familles des Tribus de l'Yemen; on tire de là des maroquins. Cette ville est éloignée de dix stations de Sanaa; sa situation est entre Aden & Hadramout, dans des montagnes, où l'on trouve quantité d'arbres. On va de la Mecque à Nedgeran presque en vingt jours de tems par un chemin uni & fort

droit sur des chameaux ; cette route se fait entre Sanaa & la Mecque, à l'Orient de Saadah. Nedgeran est des dépendances de la Tribu de Hamadan, située entre des villes, des villages, des bâtimens, & des eaux.

XXIV. ADEN. a Cette ville est appellée Aden Abyan ; elle est située sur le bord de la mer Oceane ; c'est une ville de grand commerce, où les Navires des Indes arrivent journellement, & font voile de son Port. Dans les Livres Geographiques la longitude d'Aden est de 66. degrés 30. minutes, & la latitude de 11. degrés. Abyan, ou Ybian, selon Almoareb, est le nom d'un homme de qui la ville d'Aden a pris son surnom. Aden

a La Description de la ville d'Aden, de son Port, & des environs, se trouve dans le Voïage de l'Arabie Heureuse, page 47. &c. L'Article d'Aden n'est point exact dans la Bibliotheque Orientale : entre autres choses il n'est pas vrai, comme le dit M. d'Herbelot, que le Turc soit aujourd'hui le maître de cette ville.

Au reste j'ai suivi ici le manuscrit de Grave, par preference à celui de M. Petis, qui me pa-

Laah eſt auſſi une ville, mais fort petite, de la montagne de Saber dans l'Yemen. C'eſt en cette ville que ſe manifeſta la premiere vocation des ſçavans Princes [a] Fatemites, ou des Califes d'Egypte. Aden eſt éloigné de Sanaa de 68. paraſanges, & Ibn Haucal écrit qu'il y a iij ſtations d'une ville à l'autre. Les Voïageurs aſſurent qu'Aden eſt aſſis au pied d'une montagne qui l'entoure preſque comme une muraille. Son vrai mur eſt bâti du côté de la mer, & enferme l'extrémité de la ville. Elle a une porte de ce même côté, & une autre du côté de la terre; celle-ci eſt ap-

roît alteré en cet endroit, ſur tout en ne diſtinguant point les deux villes de même nom, &c.

a Il y a eu une Dynaſtie des Fathimites ou des Princes qui ſe diſoient deſcendus d'Aly & de Fathime, fille de Mahomet, leſquels ont été reconnus Califes en Egypte juſqu'à la conquête de ce Roïaume par Selim I. qui mena le dernier Calife à Conſtantinople.

Abulfeda confirme ſur la fin de cet Article qu'il n'y a point d'eau douce à Aden, & que nos Geographes y plaçent mal à propos une Riviere, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

pellée Babalſafiin, ou la Porte des Porteurs d'eau. C'eſt par cette porte qu'on fait venir de l'eau douce d'ailleurs.

XXV. SANAA * eſt une des plus grandes villes de l'Yemen. Elle eſt ſemblable à Damas par la quantité de ſes eaux, & par ſes beaux vergers. Sa ſituation eſt dans les montagnes, à l'Orient d'Aden, tirant vers le Nord. L'air y eſt fort temperé, & les jours y ſont égaux preſque en toute ſaiſon. C'eſt en cette ville que les Rois d'Yemen faiſoient autrefois leur ſejour ordinaire; il y a même dans ſon enceinte un lieu fort élevé nommé *Gamdam*, ſur lequel on void encore les reſtes de leur Palais. Ibn Said remarque qu'entre cette ville & Aden on trouve la ville de Giabbah. Sanaa, ſelon Alazizy, eſt une belle & fameuſe ville, & la Metropole de tout l'Yemen. On void peu de places publiques, mais beaucoup de Moſquées.

* Sanaa fait un article curieux dans le même voïage de l'Arabie Heureuſe, page 170.

XXVI. BATNMARR eſt le

nom d'une petite Region qui contient quantité de villages, avec des eaux courantes, & des palmiers. Elle est éloignée de la Mecque d'une journée de chemin, située sur celui que tiennent les Pelerins d'Egypte & de Syrie. Depuis Batnmarr jusqu'à la valée de Nachhlah, ce sont des palmiers, & des champs labourés continuels. De Batnmarr & de Katif on porte à la Mecque du bled, des dattes, des fruits, & d'autres provisions, & lorsque l'eau vient à manquer à la Mecque & à Mony, les Pelerins vont en chercher à Batnmarr, & la portent à Mony.

XXVII. Saadah est éloigné de Sanaa de 60. parasanges. L'Auteur du Canon Geographique, dit que ce nom lui est donné à cause de la bassesse de sa situation ; on tire de ce lieu là beaucoup de beaux maroquins. Saadah, suivant Alazizy, est une ville bien peuplée, & où il y a des Manufactures pour la préparation des cuirs & des

peaux, & pour leur teinture. Elle eſt d'ailleurs fort abondante, & fertile dans ſes dehors. de Saadah à Ashamiyah, Bourg conſiderable, il y a vingt-cinq milles, & de la même ville à Chaiwan, vingt-quatre milles.

XXVIII. CHAIWAN, ou Khayoüan eſt un païs qui comprend pluſieurs villages, des campagnes cultivées, & des eaux, avec quantité d'habitans qui ſont de diverſes Tribus de l'Yemen. Il eſt marqué dans Alazizy que Chaiwan eſt frontiere du païs habité par les Enfans de Shodac, de la famille d'Yafar, & par les Enfans de la Tribu de Tebabaah. Edriſi aſſure qu'il y a 16. paraſanges de Chaiwan à Saadah.

XXIX. TAIF eſt une petite ville dont le terroir abonde en fruits, ſituée au Midi de la montagne de Gazoüan : c'eſt le lieu le plus froid de tout le païs d'Hegiaz, en ſorte qu'il y a ſouvent de la glace ſur cette montagne : la

plus grande partie de ſes fruits ſont des raiſins ſecs ; l'air y eſt tout-à-fait ſain. On lit dans Almoshtarec que Naaman eſt une vallée ſituée entre la Mecque & Taif, qui eſt appellée Naaman Alirac.

XXX. FARAA eſt éloignée de Medine vers le Midi d'un peu moins de quatre journées. Elle eſt compoſée de pluſieurs villages bien peuplés. Le chemin le plus court pour aller de Medine à la Mecque, eſt par Faraa, mais on fait le chemin avec peu de ſeureté, à cauſe des Brigands qui le frequentent. Le Cherif Edriſi marque dans ſon Livre, intitulé, Délaſſement de l'eſprit curieux, que les lieux les plus conſiderables d'auprés de Medine, & où les Pelerins s'arrêtent, ſont Tayma, Dowmato-Igiandal, Faraa, Wady, Alkaray, Madyan, Chaibar & Fadak.

XXXI. GIORASH, petite ville où il y a des palmiers, eſt habitée par des familles des Tribus de

l'Yemen ;

l'Yemen ; on en tire beaucoup de peaux & de cuirs. Selon Alazizy Giorash eſt une fort jolie ville, aux environs de laquelle il y a une infinité de ces arbres nommés Karad, dont l'écorce ſert à apprêter les peaux,& il y a pour cela beaucoup de Manufactures. La latitude de cette Ville eſt de 17. degrez. Edriſi marque que Giorash & Nagr'an, ou Nedgeran, ſont deux villes aſſés ſemblables : l'une & l'autre ont aux environs des villages & des terres cultivées : la diſtance d'entre ces deux villes eſt de vj ſtations.

XXXII. MARIB [a] eſt éloigné de Sanaa de iij ſtations, & ſelon d'autres de iv ; c'eſt une ville ruinée, autrefois le ſiege des Rois d'Yemen, nommés Tebabais ; elle eſt ſituée à l'extremité des montagnes d'Hadramout ; c'eſt auprés

a Marib, ou Mareb, eſt ſelon les Orientaux la ville de Saba, fondée par Saba fils de Cahtan, ou Jectan, & Saba fut Roi de l'Yemen. C'eſt de cette ville que Balkis, autrement la Reine de Saba, ſortit pour venir voir Salomon. Ceux qui qui font venir cette Reine d'Ethiopie, ont ici une authorité contraire.

de Marib qu'étoit une grande & fameuse digue dont on voit les restes. Cette ville est encore appellée ville de Saba, & suivant Almoshtarec, la ville de Marib dans l'Yemen s'appelle du nom de son fondateur Saba; fils d'Yoshahab, ou Yechhab, fils d'Yarab, fils de Kohtan, petit fils de Noé.

XXXIII. Faid est une petite ville dans la Province de Nagd, située vers le milieu du chemin que tiennent les Pelerins de Caldée, en allant de Koufah à la Mecque. Elle est proche de Salamy, ou Salmi, l'une des montagnes de Tay. Les Pelerins y laissent en dépôt une partie de leurs effets. Faid est éloigné de Koufah de 109. parasanges. Il est marqué dans Alazizy, que Faid est sur le milieu du chemin des Pelerins de Caldée allant à la Mecque; il ajoûte qu'entre cette ville & les deux montagnes nommées Salamy & Agam, il y a 36. milles, & ces deux montagnes sont celles de Tay. On compte

80. milles entre Faid & Althoalabiyan, gros Bourg ceint de murailles, & riche en bestiaux ; ce Bourg est environ sur la troisiéme partie du chemin des mêmes Pelerins de Caldée, & dans le Livre des Longitudes, il est marqué sous le 68. degré 30. minutes de longitude, & sous le 18. degré 30. minutes de latitude.

XXXIV. SHEBAN, ou Schibam, est le nom d'une rude montagne, sur laquelle sont situés plusieurs villages, & où il y a des terres cultivées. C'est une des plus renommées montagnes de l'Yemen, sur laquelle on a bâti une forteresse. Sheban est comme la capitale du païs d'Hadramout; [a] on compte 61. parasanges, & d'autres xj stations entre elle & Sanaa, & une station de Sheban à Damar. Cette montagne, suivant Alazizy, est

a Le païs d'Hadramout fait partie de l'Yemen, il tire son nom de Hatsarmout, fil de Joctan, fils de Heber, dont la posterité a peuplé l'Arabie. Ce païs a pour capitale Sheban, qu'on appelle aussi Hadramout.

extrémement peuplée, quoiqu'elle soit d'un trés difficile accés. On y trouve de la [a] Cornaline, de l'Agathe, & d'autres pareilles pierres d'une grande beauté. Le Cherif Edrisi remarque qu'il y a deux villes en Hadramout, l'une appellée Tarim, & l'autre Sheban; que Sheban est une forteresse presque imprenable, bien munie & située sur la montagne de même nom, & il ajoûte que sur cette montagne il y a plusieurs villages, des champs cultivés, & des eaux courantes.

XXXV. Hog'r, [b] ou Hadgre,

a Suivant le témoignage de Pline, les Anciens étoient persuadés que l'Onyce ne se trouvoit que dans l'Arabie,

Et dans le Livre de Job, ch. 28. vers. 19. il est parlé des topases de Chus, ou d'Ethiopie, qui est proprement l'Arabie en plusieurs endroits de l'Ecriture.

b Voici encore une ville du nom de Hogr, Hagr, ou Hagiar dans l'Arabie; nous avons vû la situation de la premiere article vij. celle-ci est dans la Region d'Yamamah, ou de Bahrain, presque à l'extrémité de l'Arabie du côté du Levant. La Bibliotheque Orientale ne distingue pas assés ces deux Villes, & attribuë à la premiere ce qui ne convient manifestement qu'à la seconde: par exemple le tombeau de ceux qui furent tués à la défaite de Moseilemah,

eſt ſelon Almoshtarec une ville celebre & la principale dans Yamamah, aïant la même longitude & la même latitude que Yamamah. Quelques Auteurs diſent que ſa diſtance d'Yamamah eſt d'une journée & d'une nuit de chemin. On aſſure que Yamamah & Hog'r ſont la demeure de la Tribu de Hanifah, & d'une partie de la Tribu de Maddar. C'eſt à Hog'r que ſont les tombeaux des [a] Martyrs qui reſterent dans le combat de Moſeilemah le faux Prophete, ſous le Califat d'Aboubecre le Juſte. Hog'r eſt ſitué entre l'Occident & le Septentrion d'Yamamah, à la diſtance d'environ deux ſtations de l'une à l'autre. Allebab écrit que Hog'r eſt une ville dans l'Ye-

lequel à l'exemple de Mahomet avoit pris la qualité de Prophete, & ſéduit déja beaucoup de monde., &c.

a Chez les Mahometans toutes les guerres ſont cenſées guerres de Religion, & c'eſt en ce ſens qu'ils donnent le nom de Martyrs à ceux qui ſont tués dans les batailles, ou qui meurent dans la profeſſion actuelle des armes.

men, qui a donné naiſſance à Ahmed, fils d'Abdalah Alazbi, fameux poëte, lequel a été ſurnommé le poëte de Hog'r.

a Yamamah eſt la capitale d'une Region du même nom, &c.

YAMAMAH : * la ville de ce nom eſt moins grande que Medine du Prophete, & ſes environs ont plus de palmiers que tout le reſte du païs d'Hegiaz : c'eſt une ville du deſert dans la region des montagnes. C'eſt là où l'impoſteur Moſeilemah ſe faiſoit paſſer pour Prophete, & où demeurent les Enfans de la Tribu de Hhanifah. Yamamah eſt éloigné de Boſrah de xvj ſtations, & d'autant de Kufah. J'ai appris de ceux qui l'ont vûë depuis peu, qu'il y a aſſés d'habitans, beaucoup de ruines, & peu de palmiers : ils ajoûtent qu'il y a là une vallée fort étroite nommée Alkardgé, & que la ville eſt au bas de cette vallée. Il eſt écrit dans Alſahah qu'Alkardgé eſt un lieu dependant d'Yamamah, qu'Yamamah eſt ſitué dans une plaine à l'Orient de la Mecque, que dans

ſa vallée d'Yamamah , nommée Alkardgé , il y a quantité de villages , beaucoup de froment & d'orge. Auprés d'Yamamah eſt une ſource fort abondante , dont les eaux ſe répandent partout aux environs. Ahſa & Katif ſont éloignés d'Yamamah en tirant vers l'Orient d'environ IV. ſtations. Selon le Kanum Yamamah dans les anciens tems étoit nommée Dgaou , ou Giau.

XXXVII. Merbat , [a] au rapport de Ibn-ſaid , eſt ſitué ſur la côte du Golphe de Ddafar. C'eſt une petite ville au Sud-eſt de Ddafar. Edriſi dit , qu'il y a V. ſtations entre cette ville & le Dôme ou le Tombeau de Houd , & que ſur les montagnes voiſines de Merbat il croît beaucoup d'arbres qui por-

a Merbat , ou Mirbath , ville ſituée ſur le rivage de la Mer Oceane , regarde du côté du Midy l'Iſle de Zocotora , & eſt peu éloignée d'une autre petite ville nommée Cabar-Houd, ou le Sepulcre de Houd ; les Arabes appellent, Houd le Patriarche Heber , & diſent qu'il finit ſes jours en ce lieu-là aprés avoir prêché la parole de Dieu aux Arabes Idolâtres , &c.

tent l'Encens, lequel eſt tranſporté de là dans les autres païs.

XXXVIII. Ahsa, eſt une ville où croiſſent quantité de Palmiers, & où il y a des eaux courantes, avec quelques fontaines chaudes. Elle eſt dans le Deſert à l'Occident de Katif, tirant un peu vers le Midy, & à deux ſtations de cette ville. Les Palmiers environnent Ahſa, & forment un grand & ſpacieux circuit, qui rend ce lieu tout-à-fait ſemblable à celui de Gouta, [a] ſi renommé auprés de Damas. Alahaſa eſt le pluriel de Ahſa, nom qui ſignifie proprement un ſable dans lequel l'eau entre, & penetre juſqu'à la terre ferme, où elle s'arrête : les Arabes foüiſſent dans ce ſable, & en tirent de l'eau. Alahaſa avec l'arti-

a Gauthah Demeſchk. C'eſt le nom que les Orientaux donnent à ce qu'ils appellent la plaine de Damas, ſi fertile & ſi delicieuſe qu'on la met au nombre des quatre Contrées, où ſont, ſelon eux, les plus beaux jardins de toute la terre, les trois autres contrées ſont l'une en Caldée l'autre en Perſe, & la troiſiéme prés de Samarcande.

cle, fait connoître qu'on entend parler de celle d'Arabie, qui appartient à la Tribu de Saad dans Hagr, car l'autre eſt le Palais des Carmathes de Bahhrine ; ſi bien que Ahſa de la Tribu de Saad eſt fort differente de celle de Barrhine. Celle dont nous parlons ici n'a point de murailles, & eſt éloignée de Yamamah de quatre journées de chemin. Les habitans de Ahſa, & ceux de Katif portent leurs dattes à Khardge, qui eſt, comme nous avons dit, une vallée remplie de villages prés d'Yamamah, & là ils troquent une charge de chameaux de dattes, contre une pareille charge de froment.

XXXIX. KATIF : cette ville eſt du côté de Ahſa, ſur la côte du Golphe Perſique : il y a des lieux aux environs, où ſes habitans pêchent des perles ; ſon éloignement de Ahſa eſt d'environ deux ſtations, & elle eſt à l'Orient de cette ville, tirant un peu vers le Nord. Ses Palmiers ſont plus petits que

Cette pêche de perles n'eſt point marquée dans le manuſcrit de Grave.

ceux de Ahsa. Nous avons appris de quelques habitans de Katif, que la ville a des murailles, un fossé & quatre portes, que dans les hautes marées la mer vient jusqu'au pied des murs, & que dans les basses une partie de la terre aux environs reste à découvert. Katif a un Canal, ou un petit Golphe par lequel les plus gros Navires entrent chargés, & s'approchent de la ville avec la marée. On compte six journées de chemin de Katif à Bosrah, quatre de Katif à Kademah, & il faut un mois entier pour aller de Katif à Oman. Katif est semblable à Selamiya pour la grandeur, & celle-ci est plus grande que Ahsa.

XL. SOHHAR, est une ville ruinée, une partie seulement appellée Oman, est habitée, & abondante en Palmiers & en fruits Le païs d'Oman est chaud à l'excés. Selon Alsahah, Sohhar est la Capitale de ce païs, du côté qu'il est contigu à Hegiaz, ou aux montagnes ; & Wiwam est la Capitale d'Oman

du côté que ce païs touche le rivage de la mer. Il eſt marqué dans Allebab qu'Oman eſt ſur la côte maritime au deſſous de Boſrah ; & dans Alazizy qu'Oman eſt une ville fameuſe avec un bon Port où abordent journellement des vaiſſeaux des païs des Indes, de la Chine, de Zanguebar ; & que ſon Château eſt appellé Sohhar : il n'y a point dans le Sein Perſique de ville plus importante qu'Oman ; ſon diſtric eſt d'environ 300. paraſanges, & c'eſt le païs des Azides, ou d'Alared.

XLI. BAHHRAIN, dans le païs de Nagd, eſt une contrée fertile en dates, laquelle s'étend ſur la côte de la mer Perſique ; c'eſt la region & la reſidence des [a] Carmathes,

[a] Les Carmathes furent les Sectateurs d'un fameux Impoſteur nommé Carmath, qui s'éleva dans le Muſulmaniſme ſur la fin du IX. ſiecle, & qui en renverſoit tous les fondemens. Ils firent la guerre aux Califes, prirent la Mecque, & firent main baſſe ſur preſque tous les habitans. Ils ſoüillerent le Temple en pluſieurs manieres, enleverent la pierre noire, & remplirent le Puits de Zemzem de cadavres, &c.

aïant beaucoup de villages dans ſon étenduë : la ville principale de Bahhrain eſt Hagiar, ou Hadgre; ſa partie Orientale, tirant vers le Nord a ſa longitude & ſa latitude marquées dans nos Tables. Il eſt dit dans Almoshtarec, qui l'a tiré de Aazuhary, que a Hadgre a été nommée Bahhrain, c'eſt-à-dire les deux mers, à cauſe d'un Lac qu'elle a auprés de Ahſa d'un côté, & de l'Ocean Oriental de l'autre. Suivant Alſahah Hadgeri ſignifie un habitant de la ville de Hadgre, quoique ce terme ſoit peu uſité. Il eſt encore marqué dans Almoshtarec, que Hagiar ou Hadgre eſt un nom general pour ſignifier tout le

cette Secte ſe diſſipa peu à peu, ſelon Ahmed Nuairi, qui a écrit aſſez au long tout ce qui regarde le Carmathes, ſans marquer au juſte le tems de leur décadence. L'Hiſtoire Univerſelle de Nuairi écrite en Arabe eſt dans la Bibliotheque du Roi,

a Hadgre eſt pris là pour toute la contrée de Baahrain.

Tout cet article, depuis la citation d'Almoſtarec eſt fort embroüillé dans le Manuſcrit de Grave, avec quelques omiſſions, qui ſe rétabliſſent par celui de M. Petis.

païs de Bahhrain, comme l'on dit la Syrie, la Caldée, & que ce n'eſt pas proprement le nom d'une ville particuliere.

XLII. Mahrah, eſt [a] une region dans laquelle il n'y a ni Palmiers, ni terres cultivées: les habitans n'ont pour tout bien que des Chameaux; leur langue eſt barbare, & tres difficile à apprendre; on éleve parmi eux d'excellens Dromadaires. Il croît de l'encens à Mahrah, que l'on porte dans les autres païs. Son éloignement de Hadgre eſt de xxx. journées. Mahrah eſt proprement la Porte du Deſert. (Bab Alhawady) Aſahah rapporte que le Chameau, dit Almahrary, ou de Mahrah, eſt ainſi nommé, à cauſe de Mahrah fils de Hamdan, Fondateur d'une Tribu.

a Il y a une ville de ce nom de Mahrah, & dans la même Region, preſque dans le Deſert. Il y avoit autrefois un fameux Monaſtere, dit de S. Simeon auprés de Mahrah, où l'on prétend qu'Omar Kalife Ommiade fut enterré.

DESCRIPTION DE LA MER PERSIQUE.

LA Mer [a] Persique est un écoulement de l'Ocean Indien, tirant d'abord vers le Septentrion, entre Mekran, situé sur le Détroit de cette mer à son Orient, où est le Château de Tiz, dont la longitude est de 93. degrés, & la latitude de 24. degrés 45. minutes, & Oman, situé sur le même Détroit à son Occident, sous le 74. degré de longitude, & le 22. degré 45. minutes de latitude. Cette mer parcourt ensuite la côte d'Oman, & s'étend toûjours vers le Septen-

Ce Château de Tiz n'est pas celui dont il est fait mention dans la Table article XIII.

a Les Arabes & les autres Orientaux appellent la Mer, ou le Golfe Persique, le Golfe Verd, *Khalighal akhdhar*, par opposition au Golfe Arabique, ou la Mer Rouge, qu'ils nomment *Kalzga akhmar*, ils nomment aussi ce dernier Golfe la Mer de Kolzum.

trion, jusqu'à ce qu'elle arrive à Abadan, dont la longitude est de 75. degrés & demi, & la latitude de 31. degrés : d'Abadan elle se tourne vers l'Orient, en tirant un peu au Midy jusqu'à Mehruban, situé sous le 76. degré de longitude, & sous le 32. de latitude. De là cette Mer coule tout-à-fait au Midy jusqu'à Gianabah, dont la longitude est de 75. degrés, & sa vraïe latitude de 30. degrés. De là elle va à Saif Alhahr sur le rivage de Perse, où il y a un bon Port pour les Navires, & beaucoup de villages aux environs : ensuite elle retourne vers l'Orient jusqu'à Siraf, dont la longitude est de 79. degrés & demi, & la latitude de 29. degrés & demi. De là elle passe au delà des Montagnes nommées Mankataab, & Masawas, tirant toûjours vers l'Orient, jusqu'au Château appellé Ibn Omarah sous le 84. degré de longitude, & de 30. degrés 20. minutes de latitude. De là elle continuë encore vers l'O-

Ormus. rient jusqu'à Harmuz, Port de Karman, où la longitude est de 85. degrés, & la latitude de 30. D'Harmuz la Mer Persique coule entre l'Orient & le Midy jusqu'aux côtes de Mekran & de Tiz, dont nous avons marqué la position au commencement. Sur le Detroit de cette Mer, & dans l'Ocean Indien on voit Aldordour, c'est-à-dire, les trois Montagnes, dont l'une s'appelle Kasir, l'autre Awir, & la troisiéme n'a point de nom. En cet endroit la Mer est ordinairement agitée, & il s'y fait des tourbillons, qui font perir les vaisseaux lorsqu'ils ne s'en éloignent pas assez : on dit que ces montagnes furent autrefois englouties par la mer, & que ce qu'on en voit aujourd'hui n'en est que les cimes. Le Cherif Edrisi dit, qu'Aldordour est un lieu remarquable, & qu'il est ainsi appellé dans tout l'Ocean Oriental. Dans la Mer Persique le flux & le reflux arrivent regulierement deux fois le jour, &

& deux fois la nuit; la Mer monte jusqu'à la hauteur de dix coudées, & baiſſe tout autant, avant qu'elle revienne à ſon premier état.



DESCRIPTION
DE LA MER
DE KOLSUM,
OU DE LA MER ROUGE.

NOus commencerons la description de cette Mer par Kolzum, petite ville située sur l'extremité de sa côte Septentrionale, sous le 44. degré $\frac{3}{4}$ d'autres disent 46. degrés & demi de longitude, & sous le 23. degré $\frac{1}{3}$ de latitude. Depuis Kolzum, cette Mer court au Midy, en tirant un peu vers l'Orient, jusqu'à Kasir, qui est le Port de Kous, où la longitude est de 49. degrés, & la latitude de 26. De là elle coule encore au Midy, en se recourbant un peu vers l'Occident aux environs d'Aidad, dont la longitude est de 48. degrés, & la latitude de 21. D'Aidad elle court en droite ligne vers le Midy

jusqu'à Sawakam, [petite] ville d'Ethiopie, aussi sous le 48. degré de longitude, & sous le 17. de latitude. De là en continuant vers le Midy, elle va entourer l'Isle de Dahlac, qui est peu éloignée de la côte Occidentale, & dont la longitude est de 61. degrés, & la latitude de 14. De cette Isle la Mer s'étendant toûjours vers le Midy, baigne les côtes d'Ethiopie, jusqu'au [a] Cap Almandab, & c'est là le bout, ou plutôt le commencement de la Mer Rouge du côté du Midy, prés du Détroit ou de l'embouchure par laquelle entre la grande Mer des Indes, ou l'Ocean Oriental. La montagne Almandab, & les Solitudes d'Aden, sont fort proches l'une des autres, &

Aujourd'hui Suaquem où il y a un Pacha Turc.

[a] Ce Cap est formé par la Montagne de même nom, qui est presque toute de pierre d'Aimant, selon quelques Auteurs Arabes, ce qui attire, disent-ils, de ce même côté tous les Vaisseaux, à cause du fer dont ils sont armés. &c. Les Modernes n'ont point reconnu cette attraction, qui paroît fabuleuse, & qui a peut-être donné lieu à cette autre erreur, dont nous avons parlé touchant le Tombeau de Mahomet.

ne [a] sont separées que par un Detroit si serré, qu'un homme en peut voir un autre sur le rivage opposé. Ce Detroit s'appelle Bab-Al-Mandab. Des Voïageurs m'ont rapporté, que Bab-Al-Mandab est au dessous d'Aden, & qu'il est éloigné d'Aden, en tirant vers le Nord-ouest d'autant de chemin qu'en peut faire un Vaisseau dans un jour & une nuit. Les Montagnes Almandab sont situées dans le païs des Abyssins, & on les voit des Montagnes d'Aden, quoique dans un assez grand éloignement. En ce lieu là l'embouchure de la Mer de Kolsum, est tout-à fait serrée & étroite, de la maniere que nous avons déja dit. Aden, à l'égard de Bab-Al-Mandab, est situé entre l'Orient & le Midy; & c'est là tout ce que l'on trouve sur la cô-

a On peut voir dans le Voïage de l'Arabie Heureuse pages 69. 81. & 88. la veritable situation du Detroit, de l'Isle & de la Montagne, qui portent tous trois le nom de Babalmandab, ou de Babelmandel, avec l'étymologie de ce nom, &c.

te Occidentale de la Mer Rouge, depuis Kolſum juſqu'à Mandab. Paſſons maintenant au Rivage, qui s'étend de l'autre côté de la montagne de Mandab, & qui eſt la terre d'Aden. Nous dirons là-deſſus que depuis Aden la Mer Rouge coule vers le Septentrion. La longitude de cette ville eſt de 66. degrés & ſa latitude de XI. enſuite cette Mer tourne autour des côtes de l'Yemen juſqu'à ce qu'elle arrive à l'extremité des côtes de ce nom, où la longitude eſt de 67. degrés, & la latitude de 19. moins 10. minutes. De là elle s'étend encore vers le Septentrion juſqu'à Gioddah, dont la longitude eſt de 66. degrés, & la latitude de 21. De Gioddah elle coule au Nord-oueſt juſqu'à Algiahafah, demeure des Egyptiens, ſous le 65. degré de longitude, & le 22. degré de latitude. Elle continuë enſuite vers le Nord, en tirant un peu vers le Couchant, juſqu'au rivage d'Yambaak, dont la longitude eſt de 64. degrés, & la latitu-

de de 26. De là elle court tout-à-fait entre l'Occident & le Nord, jusqu'à ce qu'aïant laissé Madyan, elle arrive à Ailah, qui est sous le 55. degré de longitude, & sous le 29. degré de latitude. Almoshtarec dit dans le Kanum qu'Ailah est à 56. degrés & 40. minutes de longitude, & à 28. degrés 50. minutes de latitude. D'Ailah cette mer se recourbe vers le Midy [a] jusqu'à Altour, qui est le Mont de Sina, lequel par un Cap fort élevé, & qui s'avance dans cette Mer, la divise en deux bras; de là en retournant vers le Nord elle arrive enfin à Kolzum, dont nous avons marqué la position : cette ville est située à l'Occident d'Ailah, l'une & l'autre aïant presque la même latitude, & c'est par-là que nous avons commencé nôtre description. Kol-

Il'y a dans l'Arabe les deux Langues de Mer, mais on ne peut pas s'exprimer ainsi en François.

a Les Arabes appellent le Mont-Sinaï, Thour Sinaï, ils donnent aussi le nom de Thour, ou de Thor, à une petite ville, qui est au pied de Sinaï, & sur le rivage de la Mer Rouge. On pretend que ce nom vient de Thours, l'un des enfans d'Ismaël, &c.

zum & Ailah ſont ſitués ſur les deux bouts de Mer dont nous avons parlé, & nous voila arrivés à la terre ferme, qui eſt du côté du Nord. Entre les contours que fait cette Mer, leſquels nous venons de décrire, la terre s'avance du côté du Midy, & le lieu où elle partage la mer eſt Altour, ou le Mont-Sina, dont la longitude eſt preſque la même que celle d'Ailah. Ailah eſt ſitué ſur l'extremité du bras ou du Canal Oriental, & Kolzum ſur l'extremité du bras Occidental. Ailah eſt plus Oriental que Kolzum. Ce qui eſt entre Kolzum & Ailah eſt le Mont-Altour, qui eſt plus meridional que Kolzum, & Ailah eſt aſſis au bout du Cap qui s'étend dans la Mer. La Mer coule entre Altour & la côte d'Egypte, & ferme le Canal, ou le bras ſur l'extremité duquel Kolzum eſt ſitué. De même entre Altour, & le rivage de Hegiaz il y a un autre Canal ſur l'extremité duquel la ville d'Ailah eſt aſſiſe. Pour aller d'Al-

tour à l'une & à l'autre des terres oppoſées, le chemin eſt fort court par mer, mais il eſt beaucoup plus long par le Deſert de Fakiab, parce qu'il faut neceſſairement que ceux qui viennent d'Altour, pour aller en Egypte paſſent aux environs de Kolzum, ou qu'ils paſſent au delà d'Ailah, s'ils vont à Hegiaz. Altour eſt joint au Continent du côté du Nord; mais il eſt entouré de la mer des trois autres côtés. La mer dont nous parlons, aprés avoir fait quelque chemin au delà de Kolſum, s'étend des deux côtés vers le Midy & vers l'Orient jusqu'à ce que ſon Canal d'un rivage à l'autre ait environ LXX. mille pas de largeur, & cet endroit, qui eſt un des plus larges, eſt appellé Barkah-Gorandal.

FIN.

Longitude, & Latitude des Villes d'Arabie contenuës dans les Tables d'Abulfeda, avec leur Climat, & leur situation Geographique, suivant les Auteurs les plus approuvés.

Noms des Villes.	Degrés de Longitude.	Degrés de Latitude.	Climats de Ptolomée.	Provinces ou Regions.
La Mecque.	67. deg. 30. min.	21. Deg. 20. min.	Au comm. du 2. Climat.	Hegiaz ou Thahamah.
Medine.	67. 30.	24.	Au milieu du 2. Climat.	Hegiaz ou Nagd.
Ailah.	56. 40.	28. 50.	3. Climat.	Sur les bords de la Peninsule d'Arabie
Madyan.	56. 20.	29.	Comm. du 3. Climat.	Proche de la Syrie.
Tayma.	58. 30.	26.	Fin du 2. Climat.	Pres le Desert de Syrie.
Tabuc.	58. 50.	26.	3. Climat.	Prés le Desert de Syrie.
Hagr.	60. 30.	28. 30.	3. Climat.	Hegiaz.
Tadmor.	62.	34.	4. Climat.	Desert de Syrie.
Yanbo.	64.	26.	2. Climat.	Sur la côte de la mer prés Hegiaz.
Khaibar.	67. 30.	24. 20.	2. Climat.	Prés Hegiaz.
Maghian.	64.	16.	1. Climat.	Sur les côtes de la mer d'Yemen.

On a obmis dans cette Table les differentes Longitudes, & Latitudes données à une même Ville, dans les Tables d'Abulfeda, par les differens Auteurs qu'il cite. Comme cette variation ne peut servir qu'à embarrasser. On a pris le parti de ne rapporter ici sur chaque Ville, que la position qui lui est donnée par quelqu'un des Auteurs les plus approuvés par Abulfeda même, principalement ceux dont il a été parlé dans la Preface de cette Traduction.

Mm

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Zabid.	63.deg. 20. min.	14. deg 10. min	Commenc. du 1. Clim.	Sur les côtes d'Yemen.
Tiz.	70.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Aldemlow.	64. 40.	15. 5.	1. Climat.	Yemen.
Hargiah.	64. 40.	16. 50.	1. Climat.	Yemen.
Gioblah.	65. 8.	13. 10.	1. Climat.	Yemen.
Dgianah.	65. 30.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Damar.	64.	14. 20.	1. Climat.	Yemen.
Haly.	66. 50.	....	1. Climat.	Yemen.
Gioddah.	65. 30.	21. 45.	Commencement du 2. Climat.	Hegiaz.
Ddafar.	67.	13. 30.	Commencement du 1. Climat.	Sur les côtes d'Yemen.

TABLE

Pour la Description generale de l'Arabie.

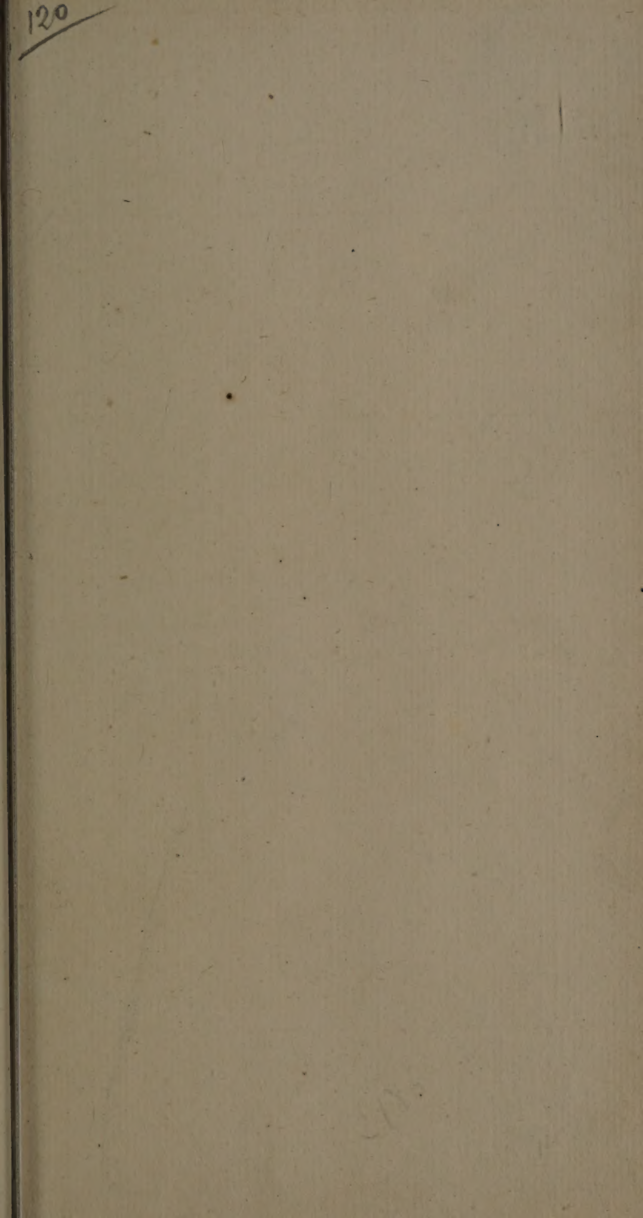
Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Serrain.	66. degr.	....	Fin du 1. Climat.	Yemen:
Nedgeran.	67. 30.	....	1. Climat.	Yemen.
Aden,	70.	12.	Au delà du 1. Climat vers le Midy.	Region Maritime d'Yemen.
Sanaa.	67. 20.	14. 30.	1. Climat. au commencem.	Yemen.
Batnmarr.	67.	21. 55.	2. Climat.	Hegiaz.
Saadah.	66. 20.	18. 30.	1. Climat.	Yemen.
Chaiwan.	67. 21.	15. 40	1. Climat.	Yemen.
Taif.	67. 10.	21. 50.	Commencement du 2. Climat	Confins d'Hegiaz.
Faraa.	63. 30.	25.	2. Climat.	Hegiaz.
Glorash.	67.	17. 5.	1. Climat.	Yemen.
Marib.	76. 30.	16.	1. Climat	Yemen.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Faid.	68. deg. 10. min.	25. deg. 50. min.	Fin du 2. Climat.	Nagd.
Sheban.	71.	12. 20.	Au delà du premier Climat.	Forteresse du Païs d'Hadramout.
Hog'r.	71. 10.	22.	Commen. du 2. Clim	Yamamah
Yamamah.	71. 46.	21. 31.	Commen. du 2. Clim.	Hegiaz ou Alaroud.
Merbat.	74.	14. 30.	Au delà du 1. Climat.	Yemen.
Ahsa.	73. 30.	12.	Commen. du 2. Clim.	Bahrain.
Katif.	73. 55.	22. 35.	2. Climat.	Bahrain.
Sohhar.	81. 15.	19. 16.	1. Climat.	Bahrain.
Bahrain.	74. 20.	25. 45.	2. Climat.	Partie Septentrionale du Païs de Bahrain.
Mahrah.	75.	16.	1. Climat.	Yemen.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 1. *ligne* 5. *de la Note*, al Calzoum, *lisez* al Colzoum, la langue de Colzoum,
Pag. 8. *ligne* 7. des chameaux, *lisez* de chameaux.
Pag. 29. *ligne* 10. de Kyâbé, *lisez* du Kyâbé.
Pag. 42. *ligne* 20. de Sana, *lisez* de Sanaa.
Pag 44. *dans la note marginale*, Geddal, *lisez* Gedda.
Pag. 51. *dans la note*, *ligne* 6. *ôtez* qui.
Pag. 60. *ligne* 1. porte, *lisez* portent.
Pag. 74. *dans la note*, *ligne* 5. Thours, *lisez* Thour.


120





